



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

D'AMIENS

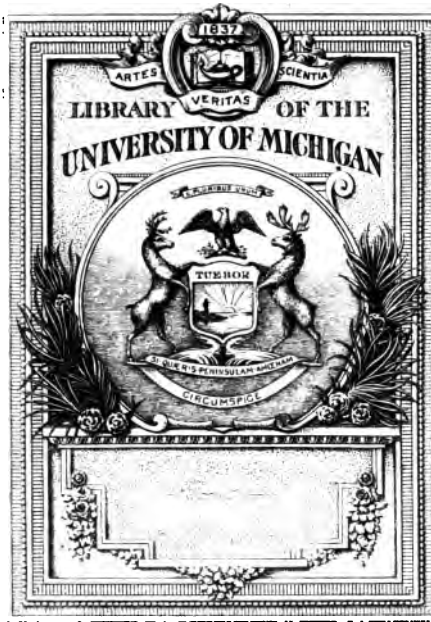
3^{me} SERIE.

IV.



AMIENS,
IMPRIMERIE H. YVERT

—
1876



11
165
A72

**MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE
D'AMIENS**

Dame aurait été élevée au lieu même où aurait été trouvée la Vierge miraculeuse.

Cette chapelle, détruite depuis plus d'un siècle, s'élevait au lieu-dit qui porte le nom de Brebières. Le Père Letierce se demande si le nom de Sainte-Marie de Brebières, sous lequel on invoque la Vierge, « lui a été donné en souvenir de la découverte dont une brebis fut l'occasion » — Sainte-Marie de la Brebis — « ou parce que le canton dont s'agit aurait déjà porté le nom de Brebières à cause des nombreux troupeaux qu'il nourrissait. » — Sainte-Marie trouvée à Brebières. Il laisse la question indécise, et je crois qu'elle est, en effet, difficile à résoudre avec certitude, car on n'a point de renseignements sur l'époque où aurait eu lieu l'invention de la statue miraculeuse ; par conséquent, nul ne peut affirmer quel aurait été, avant cette époque inconnue, le nom de ce canton ou lieu-dit. Mais il est permis de croire qu'il s'appelait déjà Brebières : il touche à celui nommé la Plaine de Brebières, terroir d'Aveluy, qui lui-même est contigu au canton appelé le Haut-Ovillers, terroir d'Ovillers. L'ensemble de ces trois lieux-dits, qui font suite l'un à l'autre, occupe, au bord de la vallée de l'Encre, le versant d'un côteau peu fertile qui a dû, pendant bien longtemps, servir au pâturage avant de pouvoir être mis en culture. Le nom d'Ovillers doit venir de cette circonstance (*ovile*,

troupeau de bêtes ovines). Or, si le nom de ce lieu-dit, qui ne se réfère aucunement à la chapelle de Notre-Dame, se rattache à l'idée de pâturage des bêtes ovines, il en doit être de même du nom des cantons voisins qui se trouvaient dans les mêmes conditions. Ils auront été nommés Brebières, parce que les brebis y paissaient. La Vierge, découverte en cet endroit, aura pris le nom du canton où elle aura été trouvée ; on aura dit Sainte-Marie de Brebières, comme on dit de nos jours Notre-Dame de Lourdes. Voilà ce qui paraît probable.

La ville d'Albert possède, dans ses archives, un vieux plan terrier, divisé en 19 cartes et subdivisé en 72 cantons ou lieux-dits. C'est un véritable cadastre qui, d'après certaines indications, remonte à l'année 1748 : il est accompagné d'un état matriciel. Le canton dont s'agit porte le n° 51 et comprend une contenance de 41 journaux 53 verges, dont plus d'un tiers, 16 journaux 22 verges, appartenaient encore, à cette époque, au Domaine du Prieuré d'Albert. Il est certain que le Prieuré en avait possédé une plus grande partie ; on en aura plus loin la preuve.

Ce canton touche, du côté Nord, au terroir d'Aveluy, dont le canton limitrophe s'appelle, comme nous l'avons dit, la Plaine de Brebières ; il a pour limite, à l'Est, le chemin d'Albert à Qvillers ;

à l'Ouest celui conduisant à Aveluy et Authuille, nommé le chemin de Brebières, et il confine, du côté Sud, au canton n° 49 nommé la Croisette, qui prend son nom du croisement ou bifurcation des deux chemins susdits.

Le chemin d'Ovillers est relativement récent, car il a été créé postérieurement à la division des propriétés ; il coupe en travers les pièces de terre, de sorte qu'une même pièce, ayant même numéro de cadastre, appartenant au même propriétaire, est divisée par ce chemin en deux morceaux de forme irrégulière.

Celui de Brebières, au contraire, est évidemment beaucoup plus ancien. Il forme la base de toute la division des propriétés, aussi bien sur le terroir d'Aveluy que sur celui d'Albert ; il longe presque constamment le pied de rideaux ou talus naturels. C'est un chemin qui doit remonter à la plus haute antiquité, car il correspond à ce qu'on peut appeler une nécessité première. On trouve presque partout, de chaque côté d'une rivière, un chemin qui suit son cours afin de relier les groupes d'habitations qui se sont établis sur ses bords. Le chemin de Brebières est une portion de la voie de communication qui longe la rive gauche de l'Encre (1), et dont l'origine remonte à l'époque des

(1) Sur quelques cartes on donne à la rivière le nom de Miraumont, du lieu où elle prend sa source ; je lis, dans l'ouvrage du Père Letierce, qu'elle aurait été appelée la Corbie,

premiers habitants du pays. Il a donc, comme direction générale, celle de la rivière, qui coule du Nord au Sud.

Si on le remonte en sens inverse, à partir de la Croisette où il quitte les terrains bas avoisinant le marais, on gravit par une pente assez douce un contrefort du massif crayeux qui enserre la vallée, en suivant le pied d'un rideau naturel de 2 mètres de hauteur moyenne, à peu près parallèle dans sa direction à celui qui borde les tourbières de l'Encre dont il est séparé par un intervalle de 150 mètres environ. Après avoir ainsi monté pendant 550 mètres, on redescend la pente inverse de la colline, toujours en longeant le rideau, jusqu'au bas d'une vallée sèche qui vient déboucher dans les anciennes tourbières d'Aveluy.

C'est au sommet de ce coteau, sur le côté Est du chemin, au-dessus du rideau qui le borde, que s'élevaient autrefois la chapelle de Notre-Dame de Brebières et la maison des champs appartenant au Prieuré d'Encre. Le but de la présente note est de préciser, aussi exactement que possible, ce fait de l'histoire locale d'Albert.

Au mois de décembre dernier, mon gendre,

du lieu où elle se jette dans la Somme. Son véritable nom est l'*Encre*. La tradition nous l'a transmis fidèlement : les paysans disent invariablement « el rivière d'Enc. » en supprimant la syllabe finale.

M. Boulenger, étant en promenade au chemin de Brebières, eut l'idée de gravir le rideau et reconnut sur la parcelle n° 108, section B du plan cadastral de 1830, les traces non équivoques des anciennes constructions détruites depuis plus d'un siècle et demi.

La pièce était fraîchement labourée, la charrue avait soulevé une quantité considérable de débris, morceaux de tuiles et de briques, fragments de pierres blanches, qui, mélangés à la terre, lui donnaient en cet endroit une teinte beaucoup plus claire que celle du surplus de la pièce. De sorte qu'il était aisé de constater les lignes des bâtiments démolis ; on les lisait comme sur une carte coloriée. — Le relief du terrain les accusait d'une façon non moins certaine, car elles font saillie sur le sol, elles enferment un espace, formant cuvette, qui a dû être la cour du petit couvent. La transformation de ce qui fut une construction en une terre à labour laisse toujours subsister certains indices de l'état ancien. Les bâtiments ne sont point arrachés jusque dans leurs fondements. Le nivellement n'est pas parfait, car la charrue ne s'enfonce pas aussi aisément dans une terre mélangée de décombres que dans le terrain naturel. Il y a donc presque forcément un renflement à l'endroit qui a été bâti.

Le lendemain j'allai avec mon gendre vérifier la découverte, et je recueillis avec lui quelques uns des très-nombreux débris qui la confirmaient.

Nous trouvions des fragments de briques et de tuiles en telle quantité qu'il n'est pas admissible qu'on les ait voiturés volontairement à 2 kilomètres des habitations dans une terre en culture. C'eût été la gâter et non l'améliorer. Il eut fallu d'ailleurs, pour les y transporter, prendre la peine de faire gravir le rideau à des voitures pesamment chargées. Passe quand il s'agit de fumier, mais se donner tant de mal pour apporter des briques cassées, ce n'est pas possible. Et pourquoi ensuite les disposer suivant ces lignes presque régulières qui dessinent comme un trapèze faisant saillie sur la pièce ? Le nombre de ces débris et leur disposition suffisent donc à prouver qu'ils proviennent de bâtiments détruits. La nature des décombres n'est pas moins significative. Nous avons trouvé sur place et aux environs des morceaux d'une pierre blanche, qui porte la trace très-manifeste du travail de l'homme dans un but d'ornement architectural. C'est ainsi qu'on voit, à l'angle d'un des champs voisins, une borne qui, au lieu d'être en grès brut comme le sont toutes celles du pays, est un morceau de pierre blanche taillée à six pans, d'environ 50 centimètres de hauteur. Nous avons recueilli des morceaux d'une pierre noire qui n'existe pas dans la contrée, et qui, vraisemblablement, a dû être employée pour le pavage ou comme pierre tombale. Nous avons trouvé également des morceaux de marbre, ce qui ne peut laisser aucun doute. Il est très-probable que l'autel était en marbre.

Enfin, par le plus grand des hasards, M. Boulenger a ramassé parmi les décombres une pièce de monnaie ancienne. Notre collègue M. Garnier a bien voulu examiner cette trouvaille. C'est une pièce de monnaie portant le nom de Guillaume Comte de Namur, et qui date du ^{xiv}^e siècle. Est-ce l'humble offrande de quelque pèlerin venu des bords de la Meuse ? Est-elle tombée de l'escarcelle de quelque soldat Wallon amené là par fortune de guerre ? Comment se retrouve-t-elle, après quatre ou cinq cents ans, en cet endroit tant de fois pillé et bouleversé ? En tout cas elle ajoute un témoignage de plus à un ensemble d'indices, qui me paraît assez concluant pour me permettre d'affirmer quel était l'emplacement des constructions détruites.

J'ai relevé les dimensions de la surface bâtie, que l'on peut apprécier assez exactement. La ligne des bâtiments s'étendait le long du chemin, dont elle était séparée par une intervalle de 10 mètres environ, sur une longueur de 38 à 40^m. Le côté opposé, celui de l'Est, était sensiblement moins long : il n'avait que 28 à 30^m. Au Nord la ligne avait 45^m de long et au Sud 28 à 30^m. On voit que la figure était irrégulière, et que les lignes ne se coupaient pas à angle droit.

Suivant toute vraisemblance la chapelle était située au Nord de la pièce, près du chemin. C'est là que se trouve le plus gros tas de décombres. La circonstance que nous y avons ramassé la pièce

de monnaie peut être considérée comme n'ayant qu'une portée peu décisive, mais ce qui est plus concluant c'est la figure donnée par le cadastre de 1748 et l'orientation de la ligne qu'elle présente à cet endroit. La parcelle de terrain, qui porte aujourd'hui le n° 108, section B du cadastre et appartient au sieur Henri Lecomte, est celle qui est portée au cadastre de 1748 sous le n° 11 du canton 51, comme appartenant au sieur Claude Collineau.

Elle n'avait pas alors la même forme qu'aujourd'hui. Actuellement elle est limitée au Nord par une ligne droite. En 1748 c'était une ligne brisée; qui aura été déterminée vraisemblablement par les anciennes clôtures. La portion de cette ligne brisée qui aboutit au chemin de Brebières, est orientée exactement de l'Est à l'Ouest. Or on sait qu'autrefois c'était une règle généralement observée dans la construction des Églises de tourner le sanctuaire vers l'Orient. Il est donc très-probable que cette portion de ligne représente le mur Nord de la chapelle de Sainte-Marie de Brebières. Cette indication, rapprochée de la quantité plus considérable de décombres accumulés, autorise à penser que la chapelle avait été édiflée en cet endroit, sur le bord du chemin,

Est-ce précisément le lieu où la Vierge miraculeuse aurait été trouvée par le berger ? Évidemment nul ne peut le dire : on ne saurait prendre tout à

fait à la lettre le récit que nous a transmis la tradition. Le Père Letierce constate que la statue ne porte, quoiqu'en dise la légende, aucune trace du coup de houlette ; il est donc permis de révoquer en doute certains détails ; ainsi on peut admettre que pour construire la chapelle érigée en l'honneur de la Vierge miraculeuse on ne s'est pas astreint à respecter rigoureusement le lieu précis de l'invention. En pareil cas d'autres circonstances sont généralement prises en considération. Il faut se préoccuper de la situation qui convient à l'édifice, et de ses facilités d'accès. Il est donc naturel qu'on ait choisi dans les environs du lieu de la découverte un site favorable, auprès d'un chemin, pour y élever le sanctuaire qui devait être l'objet d'un pieux pèlerinage.

Le site fut bien choisi. La chapelle fut érigée sur le terroir de la ville d'Encre, ce qui était une consécration des droits qu'on lui avait contestés, mais à l'extrémité de ce terroir, ce qui pouvait être une certaine satisfaction accordée aux paroisses rivales d'Aveluy et d'Ovillers puisqu'elle n'était guères plus éloignée de ces deux villages que de la ville d'Encre elle-même. Quant à Bécourt Bécordel dont le Père Letierce fait mention comme ayant réclamé aussi la possession de l'image miraculeuse, il doit y avoir erreur ; on ne comprend pas à quel titre cette paroisse aurait pu élever la moindre prétention.

L'édifice, bâti au bord d'un chemin très ancien,

très fréquenté, était dans les conditions les plus avantageuses. Les bois d'Aveluy et de la Haye, qui enserrèrent la vallée, le protégeaient des vents du nord. Le bois Le Comte, qui couronnait le coteau, l'abritait contre ceux de l'Est. Du haut de la colline où il était élevé il dominait la vallée qui serpente entre Aveluy et Encre, et attirait les regards de quelque côté qu'on arrivât dans le pays. Si on venait d'Amiens par la chaussée qui fut une voie romaine et qui est aujourd'hui la route nationale n° 29, on le voyait pardessus la ville d'Encre, du haut des collines qui la commandent. Ceux qui venaient de l'Ouest devaient l'apercevoir dès qu'ils sortaient des villages de Bouzincourt et de Martinsart, qui couronnent les plateaux de la rive droite. Ceux qui arrivaient du côté opposé, par la route de Péronne, en découvraient la flèche lors qu'approchant de la ville d'Encre ils avaient gravi la côte au sommet de laquelle se dressait la potence du seigneur, au lieu qui s'appelle encore aujourd'hui la Justice. Seuls les pèlerins venant du Nord-Est, par la grande route, ne le découvraient qu'en touchant presque au terme de leur voyage, lorsqu'ils avaient franchi, entre le bois Le Comte à l'Est et une remise à l'Ouest qui couronnait le Mont-d'Encre (1), le sommet du coteau qui descend en pente douce vers Albert.

Sainte-Marie de Brebières fut le nom que porta

(1) Lieu dit de la section C du cadastre d'Ovillers.

le sanctuaire érigé en l'honneur de la Vierge. C'est ce qui résulte d'anciens documents conservés aux archives de l'abbaye Saint-Martin-des-Champs, à laquelle fut concédée, au commencement du XII^e siècle, l'Eglise d'Encre, consacrée aux saints Gervais et Protais, ainsi que Sainte-Marie-de-Brebières qui en était une dépendance. On trouve dans les titres de cette abbaye une Bulle du Pape où la chapelle est dite *Beatae Mariæ de Berberiiis*, Sainte-Marie de Berbières. On sait qu'en picard nous disons une Berbis; nous restons plus près du latin *Vervèx*, béliet, qui a donné naissance à ce mot. Le nom de la chapelle est donc Sainte-Marié-de-Berbières, devenu en français Sainte-Marie-de-Brebières; c'est contrairement à l'exactitude historique, et par suite d'un usage qui s'est introduit pour la désignation des sanctuaires consacrés à la Vierge, qu'on a dit plus tard : Notre-Dame-de-Brebières.

La construction² de bâtiments d'habitation, auprès de la chapelle, s'explique naturellement par la nécessité d'assurer la surveillance constante de l'édifice et la célébration régulière du service religieux.

Les Bénédictins du Prieuré d'Encre étaient au nombre³ de dix. Ils avaient la surveillance de dix paroisses voisines dont les curés étaient à leur nomination : c'était la condition de la concession

qui leur avait été faite des terres et biens du Prieuré. Sans négliger les devoirs qui leur étaient ainsi imposés, ils durent accorder un soin particulier à Sainte-Marie-de-Brebières. La renommée de la Vierge miraculeuse y attirait un grand concours de fidèles, et par suite enrichissait le couvent, non-seulement au moyen des offrandes de ceux qui venaient y accomplir leurs dévotions, mais surtout par les libéralités plus durables et plus considérables portées aux testaments de personnes pieuses. On est en droit de le penser, puisque nous verrons ces libéralités se continuer même à une époque qui, pour Sainte-Marie-de-Brebières, est celle de la décadence.

On conçoit donc que l'établissement des moines auprès du sanctuaire de Brebières ait pris une certaine importance, qu'il soit devenu pour eux une sorte de maison des champs, ou de maison de campagne, avec bâtiments d'habitation et d'exploitation qui, située à deux kilomètres de la ville, était un but de promenade, un lieu de délassement et de repos, et aussi une retraite propice au recueillement.

Ils durent aussi favoriser, par tous les moyens en leur pouvoir, le pèlerinage qui avait lieu le 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge, de manière à offrir toute facilité à la foule qu'amenait cette solennité annuelle. Le profane y était un peu mélangé au sacré, car les marchands se

trouvant attirés par cette assemblée nombreuse de pèlerins, il s'était établi une foire qui se tenait aux alentours de la chapelle, et qui se confondait un peu avec la fête religieuse. Il faut toujours que le diable trouve ses droits dans l'animation que produit toute grande réunion d'hommes. Après avoir prié la sainte Vierge et s'être fait lire des Evangiles, on vaquait à ses achats, on mangeait et on buvait, et la journée se terminait par des danses. Le Père Letierce parle de scandales commis sous les ombrages de Brebières : aujourd'hui on ne voit plus un seul arbre dans ce canton, les plantations ont disparu comme les constructions, mais il en existait autrefois. Je remarque au cadastre de la commune d'Aveluy qu'il y avait en 1830 une route d'arbres sur le rideau que longe le chemin de Brebières, et j'ai vu, il n'y a pas dix ans, quelques vieux troncs appartenant à cette même route non loin de l'endroit où s'élevait la chapelle. Actuellement, il y a encore quelques arbres dans la portion du chemin qui rejoint la Croisette à la route nationale ; de sorte qu'on peut dire qu'autrefois tout le chemin était bordé de plantations, au moins du côté du rideau. Il devait en être de même du chemin d'Ovillers puisque son prolongement, qui descend au grand marais, était tout dernièrement encore planté sur ses deux rives. Il est aussi très-vraisemblable que les Religieux d'Encre avaient créé, anprès de leur maison de campagne, un jardin, un verger, qu'ils avaient fait des plantations à

l'entour, et bordé d'arbres la pelouse où se tenait la foire du 8 septembre. Dans nos contrées on ne voit guères d'habitation qui ne soit ombragée : nos villages, vus à distance, ne sont que des massifs de verdure.

On doit donc se représenter les pentes aujourd'hui si nues et si tristes qui descendent du Mont-d'Encre, comme peuplées d'une végétation qui leur donnait un aspect riant. Le chemin de Brebières, celui de Miraumont qu'on appelle aussi chemin de Marceau, celui d'Ovillers étageaient sur la colline leurs lignes verdoyantes qui finissaient par se réunir au Sud à la Croisette. Des jardins, des plantations de toute nature formaient autour de la maison conventuelle un couvert de verdure au-dessus duquel s'élançait la flèche de la chapelle.

L'établissement des Religieux avait transformé complètement la physionomie de ce coteau autrefois stérile. Ils l'avaient bâti, planté, et pour le surplus mis en culture. Car ils possédaient à Brebières un corps de domaine assez important si on en juge par les indications que fournit le cadastre de 1748. La situation des pièces de terre qui leur appartenaient encore à cette époque implique presque forcément qu'ils avaient été propriétaires d'autres pièces, enclavées pour ainsi dire dans celles qui leur restaient alors, et qui auront été aliénées à la suite de la destruction de Notre-Dame-de-Brebières.

Au lieu dit Brebières, n° 51 du plan, ils possédaient encore à l'Est du chemin de Brebières :

Le n° 13, 11 journaux 40 verges, et le n° 8 3 journaux 25 verges. Il n'y a rien de téméraire à affirmer qu'ils étaient précédemment propriétaires des numéros intermédiaires 9, 10, 11 et 12. Cela est du reste positivement établi pour ce qui concerne le n° 11 où s'élevaient précisément la chapelle et le couvent. L'aliénation de ces parcelles a été une conséquence de la suppression de l'établissement des Religieux. Leur morcellement correspond très-probablement aux clôtures des jardins qui en étaient la dépendance.

Au-dessus de ces terrains, qui bordaient le chemin de Brebières, s'étendaient sur le côteau ceux du canton appelé le fief Bonnay, n° 52 du plan. En 1748, le Prieuré y possède encore le n° 1, 29 journaux 35 verges; le n° 2, 10 journaux 14 verges; il avait dû posséder autrefois la parcelle portant le n° 3, enclavée entre ces deux pièces d'une part, et d'autre part celles qui leur appartenaient au canton de Brebières.

De même, de l'autre côté du chemin, sur la pente qui descend à la vallée, le Prieuré possédait encore en 1748 le n° 1 du canton de la Croisette, n° 49 du plan, soit 14 journaux 37 verges, et le n° 2 du canton de Brebières (n° 51), ce qui permet de penser que les petites parcelles intermédiaires 3, 4, 5, 6, 7 du n° 51, situées précisément en face de la chapelle et du couvent, leur auront aussi

appartenu. Ici encore le morcellement correspond très-probablement à des divisions anciennes que les moines avaient créées pour leurs besoins.

En résumé, l'établissement de Notre-Dame de Brebières comprenait au moins 78 journaux 89 verges, savoir :

N° 49 — Parcelle . 1	14.37 v. 1/2
N° 51 — Parcelles 2 à 13 . .	25.03
N° 52 — Parcelles 1, 2 et 3 .	39.49
Total.	78.89 1/2

Le tout formant un seul ténement (1). Je ne parle pas de ce qui pouvait appartenir au Prieuré sur les cantons voisins des paroisses d'Aveluy et d'Ovillers parce que les renseignements font défaut. Quelques indications me font supposer qu'il possédait une partie de la plaine de Brebières et la totalité du plateau nommé le Haut Ovillers; mais elles sont insuffisantes pour former une opinion.

Sainte-Marie-de-Brebières subsista pendant des siècles, malgré les dangers de toute sorte auxquels elle était exposée en temps de guerre, puisque aucune enceinte fortifiée ne la protégeait

(1) Je joins à la présente note une copie du cadastre de 1748 sur laquelle est marqué par des hachures ce qui appartenait alors encore au domaine du Prieuré, et par des hachures plus espacées ce qui a dû, selon moi, lui appartenir. J'y ai figuré la chapelle et les bâtiments de la Maison des Champs.

contre les déprédations et les ravages que les armées commettaient autrefois. Les gens de guerre ne respectaient rien, pas mêmes les choses saintes. [La dévastation marquait partout leur passage. Témoin cette remise de dette accordée au Prieur de Capy, près Bray, qui relevait de Saint-Martin-des-Champs comme celui d'Encre :

« Ayant égard aux pertes et dommages
« énormes que notre maison de Capy a éprouvés
« du fait des Anglais de la troupe des ducs de
« Lancastre et de Bretagne qui dernièrement ont
« traversé une partie de la Picardie, et qui ont
« pillé et dépouillé ladite maison, ainsi que tout
« ce qui appartenait à l'église d'icelle, livres,
« reliques, joyaux et tous les ornements y existant,
« tant, qui ont aussi pillé et brûlé plusieurs
« maisons et granges dépendant de notre maison,
« qui ont pris la ville de Capy et l'ont aussi brûlée
« de fond en comble....

Notum facimus quod nos attendentes et considerantes detrimentum et maxima damna quæ Domus Nostræ de Capiaco, Novionensis Diocesis, passa est per Anglicos de societate ducum Lancastriæ et Britanniae, qui ultimate transierunt per partes Picardiae, qui dictam Domum nostram spoliaverunt, et dæpredaverunt omnia bona Ecclesiæ ipsius domus, videlicet libros, reliquias, jocalia, et omnia ornamenta in dicta Ecclesiâ existentia, qui etiam plures domos et grangias dictæ domûs nostræ deprædaverunt et combusserunt, et dictam villam

« Accordons la remise de la rente de 300 livres
« parisis dont elle est tenue pour la présente
« année 1373. »

Le duc de Lancastre était débarqué à Calais, accompagné de Jean de Bretagne et suivi de 3,000 lances et 10,000 archers : après avoir traversé l'Artois, ils étaient venus passer la Somme à Bray. On voit que la ville d'Encre devait être sur la route. Si le sanctuaire de Notre-Dame échappa aux ravages de ces ennemis qui ruinaient nos campagnes, ce fut presque un miracle.

Mais les guerres continuelles dont notre contrée fut le théâtre à la fin du seizième siècle, et dans la première moitié du siècle suivant, furent fatales à Sainte-Marie-de-Brebières. Pendant les luttes de la Ligue, le pays fut constamment foulé par les armées. On trouve aux archives de la ville d'Albert quantité d'exemptions de taille accordées à raison de la détresse où se trouvaient réduits les habitants. Voici ce qu'on lit dans un de ces documents :

« Pardevant nous Jacques de Morlencourt, élu
« conseiller et contrôleur sur le fait des aides et

de Capiaco ceperunt ac etiam totaliter combusserunt...

Eidem quittavimus ac plenarie remisimus annuam pensionem trecentum librarum parisiensium in qua nobis tenetur pro anno præsenti... 1373.

« tailles en l'Élection de Péronne, étant de présent
« en la ville d'Encre, ce lundi 23 août 1593, sont
« comparus M^{re} Nicolas Pieffort et Arthur Scellier,
« maieurs des villes d'Encre et de Bray, assistés
« d'anciens habitants d'icelles, lesquels nous ont
« dit et remontré que l'armée conduite par le comte
« Charles de Mansfeld, après la prise de Noyon,
« allant assiéger le château de Beauquesne, avait
« passé par lesdites villes d'Encre et Bray, y avait
« séjourné 11 jours au nombre de 5,000 chevaux et
« plus vivant à discrétion : que peu auparavant à
« Bray 38 maisons des meilleures avaient été
« brûlées par malice des gens de guerre. Que ledit
« comte Charles de rechef avait passé par lesdites
« villes et fait séjour durant le présent mois d'août
« l'espace de 10 jours entiers, accompagné de
« plus de 2,000 hommes et autant de chevaux,
« tant de service que servant à conduire le canon,
« munitions et bagages, et qu'ils ont causé d'ines-
« timables ruines. »

Et plus loin, les Bourgeois ajoutent :

« Et qui pis est, espérant faire la récolte et
« dépouille des blés et autres grains étant aux
« champs, avons trouvé tout gâté par le passage
« desdites gens qui avaient passé au travers et ont
« coupé et abattu grand nombre qu'ils ont vendu
« et fait conduire par charriots où bon leur a
« semblé. » Ils terminent en disant « qu'ils sont
« prêts à quitter leur maisons où il n'est resté ni
« meubles ni provisions. »

Il faut noter que les Bourgeois d'Encre avaient embrassé très chaudement le parti de la Ligue et que Mansfeld commandait des troupes espagnoles au service de ce parti. Voilà comme on était traité par ses auxiliaires. Le premier des témoins qui viennent attester l'exactitude de ces faits est Damp Marc Heudre, prêtre, Prieur d'Encre. Il est plus que probable que les Religieux du Prieuré avaient dû abandonner la maison de Brebières et s'étaient retirés à l'abri des murailles de la ville ; mais on voit qu'ils n'y étaient point exempts des excès de leurs amis les Espagnols.

La paix de Vervins (1598) mit enfin un terme aux guerres qui désolaient le pays. On put respirer pendant près de trente-huit ans. Mais en 1635 la guerre éclata de nouveau avec l'Espagne, et ses débuts furent signalés par l'invasion restée trop célèbre en Picardie des Impériaux de Jean de Werth. L'année 1636 a laissé partout dans notre contrée la trace des ravages exercés par les Croates. Tous nos villages ont été brûlés et détruits ; on n'y trouve pas une église, pas un monument qui ne soit d'une date postérieure à cette année funeste.

Corbie avait été pris le 15 août 1636, repris le 14 novembre suivant après un siège dans lequel se signala un citoyen d'Encre, Philippe Carette, dont notre collègue, M. Mancel, vous a rappelé dernièrement la courageuse conduite. La ville

d'Encre avait échappé aux ravages de l'ennemi, mais non point les campagnes qui l'entouraient. « Le pays autour resta sans labourage » porte une supplique des habitants pour l'exemption des tailles. Mais l'année suivante, la ville elle-même subit les outrages de l'ennemi. « Le lendemain de « Pâques 1637, dit Pagès, les ennemis ayant « fait un corps de 1,500 chevaux avec 3 pièces de « canon, vinrent faire des courses sur Mailly « qu'ils brûlèrent ; ils ruinèrent ensuite Ancre. »

Au milieu de ces calamités, que pouvait devenir la maison des Religieux d'Encre, isolée au milieu des champs, déserte et abandonnée à la merci des gens de guerre ?

Les malheurs succédèrent aux malheurs. Le 12 avril 1653, Condé, qui alors ternissait sa gloire en combattant contre son pays à la tête des troupes Espagnoles, s'empare de la ville d'Encre, la saccage et la brûle. Le père Letierce rapporte l'extrait du procès-verbal de la visite de l'église en 1654, procès-verbal qui est conservé aux archives de la fabrique. .

« Nous avons trouvé ladite église en ruines, ayant
« été totalement brûlée l'année dernière par les
« ennemis de l'État aussi bien que toute la Ville ;
« auquel incendie les livres, ornements, linges,
« les autres choses nécessaires à la célébration
« du divin service furent brûlés et consommés et
« les cloches fondues et le métal perdu, les piliers

« et les murailles échaudés, de manière que main-
« tenant on s'est retranché en une petite aile ou
« chapelle du côté de l'Évangile que l'on a
« couverte de chaume. »

Si l'Église fut ainsi traitée, il est plus que probable que le Prieuré, qui y était contigu, ne fut pas épargné par l'incendie : le procès-verbal constate au surplus, conformément à la tradition, que toute la Ville fut absolument détruite par les flammes. C'est ainsi qu'on faisait la guerre ; le grand Condé a laissé en Picardie les mêmes souvenirs que Turenne dans le Palatinat.

Quelques années plus tard, le 17 août 1660, porte le manuscrit de M. Letellier, « la Ville qui
« avait été rebâtie et qui contenait alors 300 mai-
« sons, fut encore tellement incendiée qu'il ne
« resta qu'une seule maison, préservée par le
« château dont elle était voisine. Cet accident fut
« occasionné par la négligence d'une femme qui
« chauffait le four. La perte fut d'autant plus
« considérable que la récolte était faite et nou-
« vellement engrangée et que les habitants
« avaient depuis peu de temps rapporté d'Amiens
« et de Corbie les meubles et effets qu'ils y avaient
« retirés pendant la guerre. »

De telles épreuves étaient difficiles à supporter. Le Prieur d'Albert quitta, dit M. Letellier, « une
« résidence qui le gênait et ses religieux fugitifs
« se retirèrent dans d'autres couvents. » Vers

1680, il paraît constant que le Prieuré d'Albert était abandonné et par conséquent la maison de Brebières qui en était une dépendance. Les Religieux étaient partis affermant à des Receveurs le domaine du Prieuré, et continuant ainsi à percevoir les revenus de fondations dont ils n'acquittaient plus les charges.

La chapelle subsistait cependant, desservie sans doute par le clergé paroissial d'Albert; elle avait son marguillier, comme le prouvent des testaments cités par le Père Letierce et qui sont aux archives de la fabrique d'Albert; les derniers, qui portent les dates 1695 et 1714, attestent que, malgré le départ des Religieux, le culte de Notre-Dame de Brebières continuait à rester en honneur, puisqu'on y trouve des legs faits à sa chapelle.

Cependant on n'apportait plus le même soin à l'administration de cette chapelle; personne n'habitait plus les bâtiments voisins, tombés en ruines, le sanctuaire lui-même était singulièrement négligé. On y célébrait sans doute quelquefois encore l'office divin, et le 8 septembre y ramenait encore des pèlerins; mais on sait quel est le sort habituel d'une chapelle qui n'est fréquentée qu'à des intervalles assez éloignés. Sainte-Marie de Brebières n'échappa point à la destinée commune: elle devint l'asile des malfaiteurs et des contrebandiers très-nombreux dans le pays. Quoique la ville d'Albert eût cessé d'être place frontière depuis la réunion de l'Artois à la France par le

traité des Pyrénées qui termina , après vingt-quatre ans de lutte, la guerre avec l'Espagne (7 novembre 1659), il existait encore entre l'Artois et la Picardie des barrières de douanes qui subsistèrent jusqu'à la Révolution française. Ma grand-mère m'a souvent parlé des faux-sauniers, qui faisaient la contrebande du sel entre Albert et Bapaume. Devenue le refuge de ces gens et d'autres de pire espèce, la chapelle dût être supprimée. M^{sr} Sabatier, évêque d'Amiens , étant venu à Albert le 2 mai 1727, fit enlever du sanctuaire déshonoré par des profanations de toute sorte , l'Image miraculeuse de la Vierge et la fit transférer en l'église paroissiale d'Albert. A sa requête, le roi Louis XV ordonna le 20 mars 1728 la démolition de la chapelle.

Le terrain fut baillé à cens , en 1732 , à un sieur Cinet, qui en fit une terre à labour. Ce sieur Cinet était très-vraisemblablement M. Cinet, notaire royal au Bailliage de Péronne en résidence à Albert, l'un des trois fermiers de la Recette du Prieuré. Comme il arrive assez souvent, c'est l'intendant qui se rendait acquéreur des biens qu'il avait administrés pour autrui. Il avait pris à ferme la Recette du Prieuré, conjointement avec M. Claude Collineau, bourgeois d'Albert, et François Deshaies, marchand d'Amiens. C'est ce même Claude Collineau qui, à l'état matriciel de 1748, est porté comme propriétaire de la parcelle

11. de la section de Brebières, celle où avaient existé le couvent et la chapelle. Je remarque, dans des actes retenus par le tabellion du Marquisat, et qui sont aujourd'hui aux minutes de M^e Lenoir, notaire, que la femme de Claude Collineau s'appelait Marie-Anne Cinet. Il est bien permis de supposer que c'était la fille du notaire, à qui celui-ci aura donné en dot, en la mariant avec son associé, la pièce de terre qu'il avait achetée en 1732. Voilà comment c'est Collineau qui, en 1748, est porté à la matrice cadastrale. C'est un indice de plus qui confirme tous les précédents sur l'emplacement de la chapelle.

Nous venons de dire quelle fut la fin de Sainte-Marie de Brebières. Quant à son origine, il est impossible de la préciser historiquement. Il est seulement constant qu'elle existait dès le commencement du XII^e siècle. Les archives de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, dont relevait le Prieuré d'Encre, en donnent la preuve dans la bulle dont j'ai parlé que Dom Marrier attribue au Pape Innocent II et place en 1130, mais qui doit être d'Innocent III et qu'il faut dater du 6 décembre 1198.

Le Pape confirme en ces termes, aux Religieux de Saint-Martin-des-Champs, la donation qui formait le titre de leur propriété. *Confirmamus..... jus quod habetis in Ecclesia Sancti Gervasii de*

Encra et Beatæ Mariæ de Berberiis ex dono Hugonis Candavenæ. D'où on doit induire que Sainte-Marie de Brebières existait au moment de l'abandon fait par Hugues Campdaveine, comte de Saint-Pol.

Malgré ses recherches, Dom Marrier, qui a recueilli en 1637 tous les vieux parchemins appartenant à Saint-Martin-des-Champs, n'a pu retrouver le titre même de la fondation de l'église d'Encre, ni celui de l'abandon fait par le comte de Saint-Pol à l'évêque d'Amiens, Guarin ou Gavrin, mais il rapporte l'acte par lequel en 1138 Guarin, ayant repris à Hugues les droits que celui-ci possédait sur l'église d'Encre, mais dont il avait fait abus, en gratifie les moines de Saint-Martin.

Ego Gavrinus.. ecclesiam Sancti Gervasii de Encra, monachis Sancti Martini de Campis libere et absolute do in elemosinam cum omnibus appenditiis suis. Sainte-Marie de Brebières, qui était une de ces dépendances, existait donc dès avant l'année 1138.

Ainsi, pendant six cents ans au moins, la piété des fidèles est venue rendre hommage à la Vierge dans ce sanctuaire dont il ne reste aujourd'hui d'autres vestiges que les débris un instant soulevés par la charrue du laboureur.

Ne serait il pas bon, pour en perpétuer le souvenir, d'élever, suivant le vœu du Père Letierce, une colonne commémorative au lieu où fut Sainte-Marie-de-Brebières ?

ADDITION.

Je dois à l'obligeance de M. Danicourt, juge suppléant au Tribunal d'Amiens, la communication d'un document qui confirme authentiquement les données qui précèdent sur la situation de l'ancienne chapelle de Notre-Dame de Brebières.

C'est un extrait du dénombrement du Marquisat d'Albert, fait en 1748 et années suivantes, en ce qui concerne la pièce de terre du sieur Collinaux.

D'après les indications finales, la destruction de la chapelle aurait eu une autre cause que celle qui est énoncée aux documents officiels de l'époque.

*
* *

Extrait du Dénombrement du Marquisat d'Albert,

Carte 13 n° 51. Canton de Brebières.

ART. 11.

« Le sieur Collinaux, marchand demeurant à
« Albert, soixante-six verges de terre labourable
« audit terroir et canton qui faisait ci-devant l'em-
« plassement (*sic*) de la chapelle de Notre-Dame
« de Brebière et des arbres plantés autour de la
« chapelle, laquelle chapelle a été démolie en.....
« tenant d'un côté du midy à Pierre Warenguin dit
« Dragon, d'autre du nord à Macloux Delannoi,

« d'un bout du levant au sieur Jean-Baptiste De-
« calongne et au Prieuré d'Albert et d'autre du
« couchant audit chemin d'Albert à Anthuille.

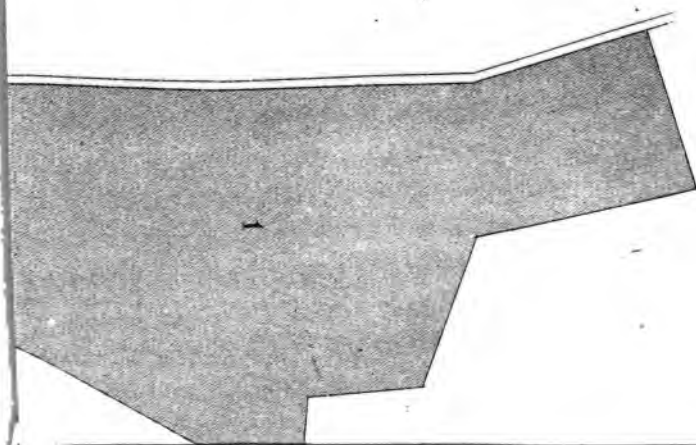
Cet article est porté audit piétage, page 406, sans aucune désignation de contenance.

Ledit article fait l'enclos du lieu saint où était bâtie la chapelle ou l'église de Notre-Dame de Brebière démolie le..... à la sollicitation du sieur Vilmant, curé d'Albert et depuis chanoine de la cathédrale de la ville d'Amiens, sous prétexte que la porte de ladite église n'étant jamais fermée tant de jour que de nuit, elle servait de retraite aux fausauniers et autres brigands, mais le véritable but était d'attirer en l'église d'Albert l'image de Notre-Dame de Brebières qui était dans ladite église et en singulière vénération dans le canton, et s'attribuer par ce moyen toutes les offrandes qui s'y faisaient qui étaient alors considérables ayant monté dans des années jusqu'à six cents livres et plus.

Cette pièce a été donnée à nouveau cens par le prieur d'Albert au sieur Collinaux.

Janvier 1878.

Terroir d'Avelny





L'INDUSTRIE DES LAINES

Par M. PONCHE.

(Séance du 12 Mai 1876.)

MESSIEURS,

Dans une première partie de l'étude que j'ai eu l'honneur de vous soumettre sur le travail et la production de la laine, je vous ai montré la progression toujours constante de cette belle et grande industrie ; vous avez suivi, pour ainsi dire pas à pas, les progrès merveilleux qu'il a fallu réaliser pour faire entrer cette matière dans la consommation de la manière la plus large possible.

Vous avez vu comment, peu à peu, mais sans jamais s'arrêter, la science est venue apporter son concours, toujours utile, à l'esprit inventif de nos manufacturiers.

Je vous ai montré par quelle série de transformations passait la laine pour arriver au tissage, et

comment, par suite des progrès immenses faits tout récemment, cette industrie avait pris des développements si considérables, et je conclusais ainsi :

Mais, pour alimenter les nombreuses et importantes usines qu'elle a enfantées, pour satisfaire aux besoins de la consommation si vivement surexcités par les besoins universels de la civilisation et du bien-être, il faut des quantités de matières brutes en rapport avec ces besoins. Comment donc y pourvoit-on ? C'est là le sujet de l'étude que je viens vous soumettre aujourd'hui. Quels sont les moyens d'alimentation de cette grande industrie vraiment nationale ? Où peut-on puiser d'une manière perpétuelle les quantités immenses de matières si vivement absorbées par le travail de nos grandes usines ?

Si cette étude est aride par elle-même, si j'ai besoin de vous citer, trop souvent peut-être, des chiffres, ces chiffres ont cependant leur éloquence, et à défaut d'autre mérite, vous trouverez dans ce travail, j'ose l'espérer, des renseignements qui pourront vous intéresser.

La production de la laine remonte pour notre pays à des temps très reculés. Sans vouloir déterminer d'une manière trop absolue les époques auxquelles l'élevage du mouton a pris une certaine extension en France, je crois cependant utile de vous rappeler que, dès le huitième siècle, on fabriquait, dans notre province de Picardie, des étoffes

de laine avec les toisons provenant soit du pays même, soit des provinces voisines.

La difficulté des communications rendait alors fort difficile l'emploi d'autres laines, il fallait donc se contenter des matières qu'on avait sous la main.

La qualité de ces laines était du reste excellente, et depuis ce temps, la laine picarde a conservé et conserve encore, pour de nombreux emplois, sa vieille et légitime réputation.

Peu à peu les communications entre peuples voisins étant devenues plus faciles, et des besoins nouveaux se faisant sentir grâce aux développements successifs que la fabrication des articles de laine avait pris principalement dans notre région du Nord de la France, il fut nécessaire d'aller puiser à d'autres sources, et les fabricants français allèrent chercher, en Espagne et en Angleterre, les sortes de laine que produisaient ces pays voisins pour satisfaire aux besoins croissants de la fabrication.

L'Espagne a dû ses belles races de moutons à don Pédro IV qui régnait en 1350; les troupeaux qu'il fit venir de Barbarie ne tardèrent pas à donner des produits immenses pour l'époque.

Les progrès que firent en très peu d'années les établissements qu'il forma stimulèrent l'ambition des autres nations.

L'Angleterre, dont l'esprit commercial et agricole date de loin, sollicita et obtint de Charles-

Quint une exportation de 3,000 bêtes à laine, elles réussirent complètement et se multiplièrent ; enfin, sous le règne de Henri VIII et principalement sous celui d'Elisabeth, la nation anglaise sentit tous les avantages qui pouvaient découler de cette source de richesse qu'elle possède encore aujourd'hui.

Nos manufactures d'étoffes de laine, comme je l'ai montré dans un travail sur l'industrie de notre ville, prirent, dès les ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles un développement considérable et la production de certains genres de tissus nécessitèrent assez largement l'emploi des laines d'Espagne et d'Angleterre.

Sous le règne de Louis XIV, notre grand ministre Colbert, attentif à tout ce qui pouvait aider à l'extension du travail national, crut nécessaire de chercher à rendre nos manufactures aussi indépendantes que possible de l'étranger ; il donna en conséquence des encouragements aux cultivateurs pour perfectionner l'éducation des troupeaux et en augmenter le nombre. Mais, malgré ses efforts, les vieux préjugés triomphèrent ; la routine et l'ignorance apportèrent des obstacles à ses projets, et la non-réussite du moment fut rejetée sur le climat et les pâturages de France, qu'on prétendit ne pouvoir convenir aux troupeaux de races étrangères.

Heureusement si les idées émises par Colbert, furent abandonnées par la plupart de ceux auprès desquels il s'était efforcé de les faire mettre en pratique, elles ne furent cependant pas complètement perdues pour l'avenir.

Quelques hommes de travail et d'étude ne se découragèrent pas et poursuivirent les essais commencés par Colbert ; Daubenton , célèbre naturaliste, voulut mettre le précepte à côté de l'exemple et il parvint à arracher le bandeau qui couvrait les yeux des cultivateurs, en prouvant que la France pouvait élever et conserver les races étrangères dans leur pureté.

Le ministre Trudaine fit venir un certain nombre de bêtes à laine d'Espagne et en forma le célèbre troupeau de Montbard, la patrie de Buffon.

Quoique le sol parût à certains peu favorable à cette entreprise, l'essai réussit très-bien et ce fut le point de départ de l'amélioration successive qui se produisit dans cette contrée de la Bourgogne qui fournit aujourd'hui une des sortes de laine les plus estimées de la France.

Ces essais ayant enfin prouvé la possibilité d'améliorer nos races, Louis XIV écrivit lui-même au roi d'Espagne pour lui demander 360 bêtes à laine qui formèrent le premier troupeau de Rambouillet, aujourd'hui encore célèbre et qui servit à améliorer toutes les autres sortes de laine de la France par des croisements intelligents et sérieusement suivis.

Je vous montrerai dans, un instant, quelle influence la création de ce troupeau-modèle a exercée plus tard sur la production de la laine en général et comment nos manufacturiers et ceux du monde entier doivent conserver une reconnaissance sans

limites pour les savants, les minisires et les rois qui ont jeté les bases de cette production de la laine que vous allez voir se développer d'une manière si merveilleuse.

C'est en effet grâce aux extractions successives que l'on fit des béliers du troupeau de Rambouillet, qu'on arriva successivement à l'amélioration des diverses races ovines qui peuplaient alors les pâturages de la France dans ses diverses provinces ; et c'est grâce ainsi aux résultats obtenus dès ce moment que, pendant une certaine période de temps, nos manufactures de draps de Louviers et de Sedan, d'Elbeuf et même de Verviers, purent s'affranchir du tribut qu'elles furent longtemps obligées de payer aux laines d'Espagne et d'Angleterre.

Pendant les guerres de la République et de l'Empire ce fut là une immense ressource, et les conséquences de cet état de choses furent incalculables puisqu'elles permirent alors à notre industrie de satisfaire, dans une assez large mesure, aux besoins de la consommation pendant le blocus continental.

La preuve de ce que j'avance ici a été faite d'une manière évidente et sans conteste, comme il ressort de certains documents officiels de l'époque, qui montrent que, à l'exposition des produits de l'industrie française en 1806, des expériences comparatives ayant été faites sur des échantillons pris sur quatre-vingt-sept troupeaux

répandus dans les différentes régions de la France, le jury, après les avoir examinés avec le plus vif intérêt et la plus scrupuleuse exactitude, reconnut que la laine des mérinos de race pure, établis en France depuis un certain nombre d'années et comparée avec celle des mérinos, nés en Espagne, était égale en finesse et en beauté.

L'Espagne produisait, vers la fin du XVIII^e siècle, environ 40,000 balles de laine de 200 livres chacune, et ces laines provenaient principalement de l'Andalousie, de la Castille et de l'Estramadure.

Sur ces 40,000 balles, 16,000 furent absorbées pendant assez longtemps par la France, 10,000 par la Hollande et 8,000 environ par les manufactures de l'Angleterre. Quand la France put mieux s'approvisionner chez elle de cette sorte de matières l'importation anglaise monta de 8,000 à 20,000 et jusqu'à 24,000 balles.

Vers cette époque, en dehors de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France, on comptait aussi, comme pays de production, la Pouille, la Silésie, la Saxe, la Bohême et la Hongrie. Les états barbaresques et les Échelles du Levant apportaient aussi leur appoint pour la fabrication des draperies communes.

Notre fabrication amiénoise a, pendant assez longtemps, tiré de la Saxe des fils de laine produits avec les matières de ce pays pour la confection de plusieurs étoffes rases qui étaient alors de mode.

La fabrique de Mouy, près Beauvais, employait aussi beaucoup de laines d'agneaux pour les draps légers et les étoffes légèrement foulées qu'elle produisait.

Vers 1790 la Silésie possédait 1,836,000 bêtes à laine qui donnaient 4,000,000 livres pesant de laine.

Mais notre fabrique de tissus divers en lainage, prenant alors un développement considérable et la production de nos troupeaux ne suffisant pas, on dut recourir d'une manière plus large encore que par le passé aux pays étrangers. Pour vous citer quelques exemples qui ont leur intérêt dans cette étude je vous donnerai ici le relevé des importations de matières pour quelques années.

Ainsi en 1788 nous importons 13,815,655 livres de laine, pour une valeur de 17,200,300 livres. Sur ces chiffres il en est venu 7,701,377 livres du Levant et de la Barbarie, 2,931,540 livres d'Espagne, 883,059 de la Hollande, 666,522 des villes hanséatiques, 572,942 des états de l'Empereur, 248,200 de la Pologne, 512,078 de l'état ecclésiastique, de Naples et autres contrées de l'Italie, 137,546 de l'Angleterre et le surplus de la Sardaigne, du Portugal, de la Suisse et de la Prusse.

La même année nous exportions seulement 1,476,483 livres.

Vous voyez que la balance était bien en faveur des importations, preuve bien claire que, malgré

notre production indigène déjà bien suivie, les besoins de notre fabrique étaient plus grands que la mesure de cette production.

Vinrent alors les mauvais jours de la Révolution, le commerce et l'industrie subirent un long temps d'arrêt, et l'importation décrût en même temps que la production indigène.

Dans l'accalmie qui suivit la paix d'Amiens, en 1802, nous voyons l'industrie faire de louables efforts et le commerce reprendre ses allures. Nous importons alors 6,606,402 kilogrammes, nous comptons en kilogrammes dès ce moment, soit presque l'importation de 1788, et ce pour une valeur de 6,771,975 francs. En 1806, nous tombons à 3,775,164 kilos pour 4,346,921 francs. En 1807, 4,742,265 kilos pour 3,555,157 francs, la plus grande partie venant d'Espagne, d'Allemagne, de Hollande; le reste de la Suisse, de l'Italie, d'Alger, de Tunts et de Tripoli.

Cette dernière année l'exportation était de 568,767 kilos.

Pardon, Mesieurs, si je vous fatigue avec ces chiffres, mais ils portent avec eux leur instruction, en nous montrant que les révolutions et les guerres arrêtent toujours les progrès du commerce et de l'industrie, et qu'elles laissent après elles des ruines et des misères que le temps seul et l'énergie d'un pays peuvent effacer.

L'histoire est là pour nous le montrer à chaque époque. Comment se fait-il que l'humanité ne

sache pas mieux profiter des enseignements qu'elle en reçoit ?

J'ai parlé d'énergie, Messieurs ; heureusement la France n'en a jamais manqué, et dès la fin des guerres de l'Empire, nous voyons nos agriculteurs, nos commerçants et nos industriels reprendre vigoureusement le travail trop longtemps interrompu et faire de louables efforts pour réparer les ruines causées par la guerre ; et l'industrie française reprend dès lors pour une longue période de temps sa marche ascendante.

Nos manufacturiers réclament à l'agriculture du pays les matières dont ils ont besoin, les troupeaux se reconstituent, et peu d'années se sont écoulées depuis la fin de la guerre, que nous voyons à nouveau notre production de la laine prête à fournir dans une mesure déjà large aux besoins de nos filatures et de nos tissages.

Dans son remarquable ouvrage sur l'industrie française, l'illustre Chaptal donne le détail de la production de la laine dans tous les départements de la France, et il arrive à un total de 35,188,910 kilogrammes de laines récoltées en France.

Ces laines se décomposent ainsi :

30,622,851 kilogrammes de laines en suint et 4,566,059 kilogrammes lavées sur le dos de l'animal ; en ajoutant trois cinquièmes pour compenser le déchet qu'ont éprouvé ces 4,566,059 kilogrammes par le lavage sur le dos de l'animal,

il en résulte un total de 37,928,543 kilogrammes qu'il classait ainsi :

1° 790,175 kilogrammes mérinos à 4 fr. le kilogramme, soit : 3,160,700 fr. ;

2° 3,901,881 kilogrammes laine métis ou moyenne comme finesse à 3 fr. le kilogramme, soit : 11,705,643 fr. ;

3° 33,236,487 kilogrammes laine commune à 2 fr. le kilogramme, soit : 66,472,974 fr.

Ensemble : 81,339,317 fr.

Vous le voyez, Messieurs, il a suffi de peu de temps pour reconstituer nos troupeaux et arriver à un chiffre pareil comme valeur de matière, et ceci sans compter les ressources que présente encore les 18 à 20,000,000 moutons pour la nourriture du pays.

Il vous sera, je pense, agréable, Messieurs, de savoir que dans cette production de la laine vers 1818 notre département entraînait pour le chiffre de 733,804 kilogrammes de laine lavée à dos, soit de beaucoup le plus important dans ce genre de laine, puisque celui qui le suit de plus près est le département de l'Aisne pour une production de 471,269 kilogrammes.

Nous produisions alors en laine en suint, c'est-à-dire tondue sur le dos de l'animal tel qu'il se trouve à l'état ordinaire, 45,052 kilogrammes, dont 25,702 kilogrammes de laine mérinos. Depuis cette époque la progression de l'élevage du mouton mérinos a été constante, et les croisements

intelligents qui ont été faits ont amélioré nos races de moutons d'une manière sensible.

La laine picarde, proprement dite, si elle n'atteint pas le degré de finesse de bien d'autres régions, a cependant, comme je vous le disais tout à l'heure, une grande réputation pour certains emplois, entre autres, pour la fabrication des étoffes rases qui demandent beaucoup de force et de netteté.

Je ne voudrais pas abuser de votre patience, Messieurs, en vous faisant suivre d'une manière trop détaillée la marche ascendante que, dans la production de la laine, ont suivie la France et les autres pays ; je me contenterai d'appeler seulement votre attention sur deux dates et deux chiffres sur lesquels je baserai les besoins comparatifs de notre fabrication de lainages et les moyens d'alimentation par lesquels on a pu y subvenir jusqu'ici.

Je vous citais, dans la première partie de cette étude, les chiffres suivants :

En 1820, il y avait à peine en France 15 à 20,000 broches de laine et 2,772,000 broches en 1872.

Ce dernier chiffre a encore augmenté aujourd'hui, et dans la statistique sommaire des industries principales de la France en 1873, nous trouvons que le nombre de broches de laine existant à décembre 1873 est de 2,898,929.

Si, à l'augmentation du nombre de broches qui

est déjà si merveilleux, vous ajoutez encore l'augmentation de la production par broche et que je n'estime pas à moins de 4 pour 1 depuis 1820, vous serez effrayés des quantités prodigieuses de matières nécessaires pour les alimenter.

Mais votre étonnement durera peu si vous voulez bien réfléchir que jamais, en règle générale du moins, une industrie n'a cessé faute de matières. J'en excepte les cas de guerre, comme la guerre d'Amérique pour le coton, par exemple. Quelque grands que soient les besoins, l'esprit d'invention et le travail humain trouvent toujours des ressources pour y satisfaire, c'est ce qui arrive pour la laine.

Pendant que l'Europe manufacturière montait machines sur machines, créait usines sur usines pour satisfaire aux besoins de la consommation, résultat des progrès de la civilisation, des hommes intelligents et courageux allaient, soit dans l'Amérique du Sud, soit dans l'Australie, créer ces immenses troupeaux qui peuplent aujourd'hui ces riches contrées et nous envoyaient en abondance les produits qu'ils en retiraient.

Divers documents que j'ai pu me procurer avec grande peine, et sur l'exactitude desquels je puis compter d'une manière sérieuse, me permettront de vous faire suivre facilement la marche progressive des importations de laine dans les divers ports d'Europe qui ont établi des marchés de laine.

Les principaux ports où arrivent les laines

étrangères sont le port de Londres pour les laines d'Australie, le port de Liverpool pour les laines communes des Indes, du Pérou et de la Russie méridionale.

Les ports d'Anvers, du Hâvre et de Bordeaux pour les laines de la Plata, Buenos-Ayres et Monte-Video, le port de Marseille pour les laines d'Afrique et du Levant, de la Russie et de l'Italie.

Je m'occuperai, tout d'abord, des laines arrivant au port de Londres et classées sous la dénomination générale de laines coloniales. C'est là aujourd'hui le marché le plus important du monde entier; tous les autres ne le suivent que de bien loin.

Les laines dites coloniales se divisent ainsi :

- 1° laines d'Australie proprement dites ;
- 2° laines du Cap-de-Bonne-Espérance ;
- 3° laines de la Nouvelle-Zélande.

Les laines d'Australie, proprement dites, n'ont commencé à faire parler d'elles en Europe que depuis un temps relativement peu éloigné. Le premier point de l'Australie, que colonisa l'Angleterre par le système que vous savez, fut Botany Bay, et Sidney qui devint la capitale de cette partie de l'Australie, dénommée Nouvelle Galles du Sud; c'est là que, vers 1790, l'Angleterre envoya ses premiers moutons originaires d'Espagne.

En 1796 on comptait dans cette province de l'Australie 1,531 moutons. C'est le chiffre officiel envoyé à cette époque à la Métropole. Vous verrez

tout à l'heure la production dounée par cette province.

D'autres essais furent ensuite tentés par des colons anglais dans la terre de Van Diémen ou Tosmanie.

En 1835 deux de ces colons, dont l'histoire doit conserver les noms, Batman et Sams, émigrèrent de Van Diémen et vinrènt débarquer avec 400 moutons dans la baie de Port-Philippe, au milieu des tribus sauvages qui vivaient alors aux lieux où est aujourd'hui bâti Melbourne. Ces 400 moutons furent la première souche des troupeaux immenses qui aujourd'hui peuplent cette partie de l'Australie, appelée Province de Victoria, et dont les produits comme laine sont universellement connus et recherchés sous le nom de laines de Port-Philippe.

Je pourrais ici vous faire un tableau saisissant et bien instructif de la vie de ces premiers émigrants, des efforts qu'ils durent faire pour conquérir les immenses espaces dans lesquels paissent aujourd'hui les innombrables troupeaux que leur génie a multipliés sur ce sol. Je préfère vous renvoyer à ce qu'en a dit notre jeune compatriote M. Roger de Beauvoir dans son livre si intéressant : *l'Australie*, publié en 1869.

Qu'il me suffise de vous dire que bientôt les immenses étendues de terrain de la colonie de Victoria ne suffirent plus à la nourriture et au pacage des millions de moutons qui se multi-

plièrent à l'infini, et que les nouveaux arrivants, qui venaient suivre la voie tracée par leurs prédécesseurs, durent s'étendre le long des côtes d'abord, et ensuite pénétrer plus avant dans l'intérieur des terres. C'est ainsi que la production des grandes provinces de l'Australie est aujourd'hui représentée par des quantités plus ou moins importantes sur le marché de Londres, où ces laines sont classées et recherchées, selon leur mérite particulier, sous la dénomination de laines de Port-Philippe. Sydney, Adélaïde, Australie occidentale, méridionale ou septentrionale, et Queensland ou terre de la Reine.

En 1861 la nouvelle Galles du Sud, dont je vous parlais tout à l'heure et dont Sydney est resté la capitale, possédait déjà 6,110,663 moutons; en 1865 ce chiffre avait presque doublé, il s'élevait à 11,000,000; en 1869 on comptait pour toutes les provinces de l'Australie un peu plus de 30,000,000 de moutons, soit 4 ou 5,000,000 de plus en possède la France avec ses 36 millions d'habitants, ses immenses usines de filature et ses milliers de métiers à tisser la laine.

Pour vous faire suivre la proportion des importations des seules laines de l'Australie en Angleterre, permettez-moi de vous citer seulement quelques chiffres :

En 1814, première année où on s'occupa sérieusement de ces nouvelles laines, il fut importé 165 balles; en 1820, 497; en 1830, 8,067; en

1840, 41,025; en 1850, 138,679; en 1860, 184,563; en 1870, 549,402; en 1874, 652,213, et ce chiffre a encore été dépassé en 1875 et a atteint 700,000 balles. Si vous ajoutez à cela les laines du Cap de Bonne-Espérance, qui firent leur apparition sur le marché de Londres en 1830 par 160 balles et donnèrent un chiffre de plus de 178,000 balles en 1875, vous atteignez, pour le seul marché de Londres, en laines coloniales d'Australie, du Cap de Bonne-Espérance et de la Nouvelle-Zélande, un chiffre de plus de 880,000 balles, qui, à 500 fr. l'une, représente une somme de 440 millions de francs.

Sur ce chiffre, la France, la Belgique et l'Allemagne achètent environ la moitié pour l'alimentation de leurs établissements.

Quand on voit de pareils résultats, Messieurs, doit-on s'étonner de l'état florissant de la marine anglaise, et combien nous devons regretter de n'avoir pas su créer, nous aussi, des colonies si prospères. On a beaucoup écrit sur ce sujet, encore plus parlé, quoi qu'il en soit, l'étude de faits comme ceux que je viens de faire passer sous vos yeux prouve surabondamment que les Anglais savent mieux coloniser que nous, et que nous devons chercher à les imiter. En agissant ainsi, ceux qui utiliseraient leurs moyens, en même temps qu'ils y trouveraient fortune pour eux, créeraient pour le Pays une source intarissable de richesses.

Il me resterait bien des choses à vous dire,

pour vous faire comprendre comment ces immenses quantités de matières sont facilement classées, appréciées, vendues et réexpédiées des ports d'arrivage. Mais cela m'entraînerait trop loin. Au surplus, je pourrai vous faire assister à toutes ces opérations, et ce sera le sujet d'une autre lecture. J'ai hâte, pour ne pas abuser trop longtemps de votre bienveillante attention, de vous parler des autres natures de laines et j'arrive à celles dénommées : laines de la Plata.

Les principaux marchés de ces laines en Europe sont les ports d'Anvers, du Havre et de Bordeaux.

Le plus important est Anvers, le second le Havre et le troisième Bordeaux.

Les laines de la Plata ne firent leur apparition sérieuse, dans les ports européens, que vers 1850. La quantité fut petite au début. De 1812, époque où l'on commença à importer des laines communes jusqu'en 1850 où des croisements, heureusement faits dans ces contrées avec des béliers venant de Rambouillet, commencèrent à donner de bons résultats, on ne fit guère d'attention à ce produit. Mais, dès 1850, le port d'Anvers importa 1,412 balles pour tomber l'année suivante au chiffre de 715. En 1852, nous avons 3,600 balles ; en 1855, 11,000 ; en 1860, 16,000 ; en 1865, 78,000 ; en 1870, 135,000 ; en 1871, 163,000 balles ; depuis ce temps, il y a eu un moment d'arrêt, mais sans nul doute, la marche ascendante de la production va reprendre, et qui peut dire

aujourd'hui à quelle limite nous nous arrêterons?

Le marché du Havre a donné, dans ces dernières années, une moyenne de mise en consommation de 65 à 70,000 balles par an.

Celui de Bordeaux de 15 à 20,000.

Si vous groupez ces chiffres, vous aurez, pour les laines de cette provenance, un total de 250,000 balles à 400 kilog., soit 100,000,000 de kilogrammes d'une valeur de 2 fr. en moyenne, ce qui donne 200 millions de francs, dont la plus grande partie est absorbée par les manufactures de la Belgique, de la France et de l'Allemagne.

Le port de Marseille est le point d'arrivage le plus important pour les laines du Levant et de l'Afrique. Ces laines sont généralement de qualité commune et servent pour la fabrication des tissus communs. 167,000 balles y furent mises en vente pendant le cours de l'année 1874.

Les principaux centres de fabrication qui viennent s'alimenter à Marseille sont Roubaix, pour ses étoffes lisses, ses tapis et ses articles dits mélangés, soit tissés laine sur chaîne coton; les villes du Midi où se fait la fabrication des draps communs comme Mazamet, Carcassonne, Vienne et autres moins importantes.

A ces laines de provenance d'Australie, d'Amérique, du Levant et de l'Afrique, si vous ajoutez encore l'appoint considérable que donne à notre industrie les laines de Russie, de Hongrie, d'Allemagne et d'Italie, qui peuvent entrer dans la

consommation de la fabrique de lainages pour une centaine de mille balles de valeurs diverses, selon la qualité, vous voyez quelle énorme quantité de matières est aujourd'hui mise à la disposition de nos manufacturiers, et vous comprendrez comment on arrive facilement, je puis le dire, à alimenter les millions de broches de nos filatures et les milliers de métiers à tisser qui battent dans nos usines ou dans les pays où la fabrication à la main conserve encore son activité.

Devant ces prodiges opérés par l'activité humaine il ne reste qu'à admirer comment tout se coordonne dans le système économique de la production, du travail et de la consommation.

J'ai dû négliger dans cette étude des questions d'un ordre supérieur, dont la solution a donné lieu à des débats bien passionnés pendant de longues années, c'est-à-dire la question de la protection à accorder à nos éleveurs de moutons. Ces questions m'eussent entraîné trop loin, et j'ai, du reste, hâte d'en finir pour aujourd'hui avec ce sujet.

En terminant, Messieurs, une dernière réflexion. Nés pour la plupart ou du moins tous habitants aujourd'hui d'un pays manufacturier si heureusement placé pour le développement de grandes industries, vous me demanderez peut-être quel rang notre ville tient aujourd'hui dans l'emploi de cette matière dont je viens de vous faire suivre le développement merveilleux. Je pré-

fère m'abstenir de vous citer des chiffres ; car ceux que je vous indiquerais vous feraient voir que, si importante que vous paraisse notre industrie, elle n'est rien en comparaison de ce qu'elle devrait être, si nous savions utiliser les ressources admirables que nous avons sous la main.

Nous restons, par rapport à l'emploi de la laine, bien au-dessous de nombre d'autres villes plus jeunes que nous dans l'industrie. Roubaix, Elbeuf, Tourcoing, Fourmies, toutes villes presque nées d'hier, ont pris sur nous une supériorité qu'il n'est plus possible de contester. Quelles sont les causes d'un pareil état de choses ? Elles sont multiples. Tout homme de cœur dévoué aux intérêts de son pays doit les rechercher et les modifier dans la mesure de son pouvoir...

Je voudrais vous donner aujourd'hui mon opinion sur ce sujet ; mais il vaut la peine d'être sérieusement traité, et l'occasion ne me manquera pas, de l'espère, de vous faire connaître dans une autre lecture le résultat de mes recherches sur cette question importante :

SITUATION GÉNÉRALE DES TRANSPORTS

AVANT LES CHEMINS DE FER

*Par M. GUÉRARD.

(Séances du 26 Janvier et 9 Février 1877.)



Transport des personnes en France.

Entre les moyens de transport que possédaient nos pères et ceux dont nous disposons aujourd'hui, il y a une révolution si radicale qu'on oublie les difficultés de toute nature qui s'opposaient au moindre déplacement, avant la création des chemins de fer. Il y a deux siècles, il y avait même une impossibilité presque absolue de voyager, par suite de l'état affreux dans lequel se trouvaient les routes.

Quand le grand roi allait à Fontainebleau, ce voyage de 60 kilomètres durait deux jours et les carrosses étaient souvent arrêtés par de profondes

ornières. Aujourd'hui, le plus pauvre ouvrier peut effectuer ce voyage en deux heures et choisir, entre quinze et seize départs par jour, celui qui lui convient le mieux.

Si nous considérons les relations qui existaient entre Paris et Strasbourg en 1778, nous trouvons que le service était assuré par un seul carosse, qui mettait onze jours à faire ce voyage et partait tous les samedis à 6 heures du matin ; on suivait l'itinéraire suivant :

1 ^{er} jour, Samedi,	diner à Ville-Paris ;	coucher à Meaux.
2 ^e » Dimanche, d ^e	La Ferté ;	d ^e Château-Thierry.
3 ^e » Lundi, d ^e	Dormans ;	d ^e Épernay.
4 ^e » Mardi, d ^e	Jatons ;	d ^e Châlons.
5 ^e » Mercredi, d ^e	Pagny ;	d ^e Vitry-le-Français.
6 ^e » Jeudi, d ^e	Saint-Dizier ;	d ^e Bar-le-Duc.
7 ^e » Vendredi, d ^e	Saint-Aubin, d ^e	Void.
8 ^e » Samedi, d ^e	Toul ;	d ^e Nancy.
9 » Dimanche, d ^e	Lunéville ;	d ^e Herbhewiller.
10 ^e » Lundi, d ^e	Héningue ;	d ^e Sarrebourg.
11 ^e » Mardi, d ^e	Saverne ;	d ^e Wiwersheim.

La fermeture des portes de Strasbourg ne permettait pas d'arriver le mardi soir, mais seulement le mercredi matin.

Le carosse faisait à peu près ses dix à douze lieues par jour au maximum.

Aujourd'hui le même voyage peut s'accomplir en 12 heures et le public trouve au moins six trains par jour à son choix.

Il y a cinquante ans, les routes commençaient à être mieux entretenues, le service des diligences s'organisait, on ne s'arrêtait plus pour coucher en

route et on ne mettait plus que 48 heures pour aller de Paris à Metz, on avait déjà le choix de deux départs par jour, en retenant ses places quelques jours à l'avance et même quinze jours d'avance au moment du départ pour les vacances ; on faisait à peu près deux lieues à l'heure et on perdait 3 heures par jour pour les repas.

Les voyageurs partant de Paris n'avaient pas encore trop à se plaindre, mais ceux qui devaient prendre la diligence à son passage et ne voulaient pas payer leur place depuis Paris, étaient souvent obligés de se lever au milieu de la nuit et de faire quelquefois plusieurs lieues pour aller attendre la diligence à un relai, sans avoir la certitude de pouvoir partir. — Aujourd'hui, nous pouvons à peu près choisir notre heure de départ, et pourvu que nous nous présentions à la gare avant l'heure de passage du train, nous sommes certains de partir ; on doit toujours avoir une place pour nous ; c'est là un avantage qu'on n'apprécie réellement que lorsqu'on est obligé d'avoir encore recours aux diligences.

Si le voyageur trouvait autant de difficultés pour se déplacer, on peut juger de la difficulté du transport des marchandises et des inconvénients graves qui devaient en résulter pour le commerce et pour l'industrie. — Mais pour apprécier à leur véritable valeur tous les services que nous rendent les chemins de fer, il faut avoir vécu avant leur création et avoir passé soi-même par tous les

inconvéniens et toutes les lenteurs de l'ancien système de locomotion.

Angleterre.

La situation n'était pas meilleure en Angleterre pour le transport des voyageurs, au commencement du XVIII^e siècle : on mettait quatre jours pour franchir les soixante lieues qui séparaient Londres d'Yorck.

En Écosse toutes les marchandises étaient transportées à dos de cheval ; en 1750, la voiture publique, faisant le service entre Édimbourg et Glasgow, mettait un jour et demi à faire ce trajet de seize lieues.

En 1763, une seule voiture faisait le service entre Édimbourg et Londres et mettait quinze jours à faire ce voyage.

La route de Liverpool à Manchester n'était pas dans de meilleures conditions et se trouvait semée d'ornières de quatre pieds de profondeur, dans lesquelles on se contentait de jeter quelques pierres perdues qui secouaient horriblement les voitures.

On comprend combien ce triste état des routes devait apporter d'obstacles au commerce du pays.

Le prix des transports de Liverpool à Manchester s'élevait à 50 fr. par tonne ; aussi les marchandises encombrantes ne pouvaient-elles être utilisées que sur les lieux de production, quand on

n'était pas à proximité d'une rivière navigable, et la plupart des gisements houillers restaient improductifs, faute de voies de communication.

Pour donner de la valeur aux vastes houillères qu'il possédait à Worsley, près de Manchester, le duc de Bridgewater fit creuser le canal qui porte son nom et constitue la première de ces voies de communications artificielles que l'Angleterre ait possédées.

Le succès de cette entreprise encouragea les autres propriétaires de mines qui créèrent en peu d'années un réseau de mille lieues de canaux pour la circulation des marchandises.

Les Compagnies créées pour la construction de ces voies nouvelles n'eurent pas de peine à monopoliser le transport des marchandises et réalisèrent en peu de temps des bénéfices considérables, mais les abus, qui s'introduisirent bientôt dans l'exploitation de ces canaux, poussèrent les esprits à rechercher d'autres moyens de transport.

De nombreuses pétitions furent adressées au Parlement pour se plaindre des prix exagérés et de la lenteur excessive des transports, des meetings furent tenus dans les principales villes d'Angleterre pour aviser aux moyens de sortir de cette situation désastreuse pour le commerce.

Enfin, dans une réunion nombreuse qui eut lieu le 20 mai 1826 à Liverpool, on décida l'organisation d'un chemin de fer destiné à faire concurrence aux canaux et à transporter les mar-

chandises entre Liverpool et Manchester; ce chemin devait être desservi par des chevaux, mais des esprits plus hardis rêvaient déjà au moyen d'utiliser la machine à vapeur pour en faire un instrument de transport, sans se laisser effrayer par les difficultés d'une pareille application.

Les premières machines à vapeur, réalisées par Watt et qui s'étaient si promptement répandues dans l'industrie, étaient à basse pression et à condensation et, en raison de l'énorme quantité d'eau qu'elles exigeaient et de l'emplacement qu'elles prenaient, il était difficile de songer à les employer au transport sur les routes; il fallait, pour résoudre le problème, un moteur présentant une énorme puissance sous un volume et un poids très-restreints, les machines à vapeur à haute pression étaient seules à même de produire ce résultat.

La première idée des machines à haute pression avait été émise par Leupold, vers 1725, mais il s'était contenté de donner la description d'une machine destinée à élever l'eau et cette machine n'avait pas été construite.

C'est à l'Américain Olivier Évans que revient l'honneur d'avoir le premier construit et répandu dans l'industrie les machines à haute pression, et on prétend que l'attention de cet homme, doué d'un véritable génie pour la mécanique, fut attirée sur la puissance de la vapeur par un jeu familier aux habitants de son pays.

En Amérique, les enfants s'amuse, dit-on,

à boucher avec une forte cheville la lumière d'un canon de fusil ; ils versent ensuite un peu d'eau dans le canon et placent par dessus une bourre fortement pressée. La culasse du canon étant exposée à l'action d'un feu de forge, la cheville était chassée avec une violente détonation ; on donne à ce jeu le nom de pétards de Noël.

En 1773, Olivier Évans, âgé de 18 ans et simple ouvrier charron à Philadelphie, fût témoin, dans une fête de village, des effets de ces pétards de Noël, et son imagination à la recherche d'une force motrice s'enflamma à l'idée de créer un moteur avec la vapeur d'eau.

Ayant eu connaissance des premières machines de Newcomen, il s'étonna qu'on n'ait employé qu'à faire le vide, un agent doué d'une aussi grande puissance que la vapeur ; c'est alors qu'il construisit divers modèles où la tension de la vapeur allait jusqu'à 10 atmosphères.

Il monta à Philadelphie de grands ateliers pour la construction de ses machines, et à Pittsburg un établissement analogue dirigé par son fils ; mais en mars 1819, un incendie réduisit en cendres son établissement de Pittsburg et lui donna le coup de la mort.

Les machines de Watt à basse pression et à condensation furent d'abord un obstacle naturel à l'adoption en Angleterre des machines américaines à haute pression, qui furent introduites par les mécaniciens Trévithick et Vivian ; ce n'est que de

1825 à 1830 que ces machines, construites par Mandslay, commencèrent à se répandre sérieusement.

Avant l'introduction des machines américaines, des tentatives eurent lieu pour appliquer les machines à condensation aux transports sur les routes. Ainsi en 1759, le docteur Robinson, de l'université de Glasgow, proposait d'appliquer la vapeur à faire tourner les roues d'une voiture.

En 1784, Watt donnait la description d'une machine de ce genre, mais ces projets ne furent pas exécutés.

Premiers essais de locomotives à vapeur.

Le premier mécanicien qui ait fait réellement des essais sur l'emploi de la vapeur à la locomotion terrestre est un Français, nommé Cugnot.

Joseph Cugnot, né à Void en Lorraine, avait passé toute sa jeunesse en Allemagne, où il servait en qualité d'ingénieur; il s'occupa de construire des chariots à vapeur, qu'il destinait au transport des canons et du matériel d'artillerie. En 1763, il se rendit à Paris où il continua ses recherches sur l'application de la vapeur aux transports et construisît un modèle de voiture à vapeur qui fut soumis à l'examen du général Gribeauval et essayée dans l'intérieur de l'arsenal à Paris en 1770.

La voiture à vapeur de Cugnot était un simple

tricycle, muni à l'avant d'une chaudière faisant marcher une machine à vapeur à haute pression et à simple effet, qui transmettait le mouvement à une roue unique formant l'avant-train.

La machine se composait de deux cylindres verticaux, mis en communication tantôt avec la chaudière, tantôt avec l'atmosphère et dont les pistons communiquaient leur mouvement alternatif, à l'aide de rochets et de cliquets, pour faire tourner la roue d'avant et faire avancer le tricycle qui pouvait tourner comme une voiture ordinaire.

Dans cet essai, Cugnot ne s'était pas préoccupé du renouvellement de l'eau dans la chaudière, il fallait arrêter au bout d'un quart d'heure pour remplir cette dernière et attendre que la vapeur ait acquis une tension suffisante pour se remettre en marche ; enfin la violence des mouvements de cette machine ayant empêché de la diriger, elle alla donner contre un mur de l'arsenal et le renversa.

On comprend que dans ces conditions la voiture de Cugnot était loin d'être arrivée à un état pratique, aussi les essais furent abandonnés et ce n'est que trente ans plus tard que l'idée fût reprise.

En 1786, Olivier Évans eût l'idée d'appliquer ses machines à haute pression pour faire marcher des moulins à farine et obtint pour cela un privilège du congrès de Pensylvanie, mais lorsqu'il

proposa l'application à une voiture à vapeur pour remplacer les chevaux, on lui refusa le privilège demandé et on le traita de fou.

Dix ans après, il s'adressa au congrès de Maryland qui consentit à lui accorder un privilège, non pas sur un rapport favorable de la commission, mais parce que, de l'avis du rapporteur, cela ne pouvait nuire à personne.

Lorsqu'il voulût exploiter son privilège, toutes les bourses se fermèrent devant ce songe creux qui rêvait des voitures sans chevaux ; Olivier Evans envoya alors ses plans à Londres, mais on lui répondit que personne n'ajoutait foi à ses idées.

Enfin, en 1800, Olivier Evans se décida à construire à ses frais une voiture à vapeur et parvint à la faire marcher dans les rues de Philadelphie, mais il ne put arriver à fonder une entreprise pour exploiter son invention, et fut obligé d'y renoncer.

En 1801, l'idée fut reprise en Angleterre par deux mécaniciens du Cornouailles, Trévithick et Vivian, qui essayèrent de construire une voiture mise en mouvement par une machine à vapeur à haute pression.

La voiture consistait en un simple tricycle, présentant à l'avant sa petite roue directrice, que le conducteur actionnait au moyen d'un levier, et à l'arrière une caisse à voyageurs supportée par deux grandes roues dont l'essieu était relié à celui d'avant par un solide châssis en fer.

Ce châssis servait en même temps à supporter

une chaudière au milieu de laquelle se trouvait un cylindre horizontal dont le piston transmettait par une bielle, le mouvement à un essieu coudé indépendant ; ce dernier portant volant et roue dentée transmettait à son tour le mouvement à une roue calée sur l'essieu d'arrière ; — un frein était même disposé contre le volant pour modérer la vitesse à la descente des côtes.

La résistance due au frottement sur les routes, les chocs résultant des inégalités du terrain qui compromettaient le jeu et la conservation de la machine, la difficulté de contenir et régler la marche sur un chemin livré à la circulation publique, forcèrent nos inventeurs à renoncer à l'emploi de leur voiture sur les routes ordinaires ; ils songèrent alors à l'appliquer sur les chemins à rails qui étaient depuis longtemps en usage dans certaines parties de l'Angleterre pour le transport de la houille.

En mars 1802, ils obtinrent un brevet pour l'application de leur machine sur les rails, mais on était loin de prévoir alors que cet appareil imparfait, relégué dans les mines de houille pour un transport obscur et secondaire, révolutionnerait un jour tout notre système de locomotion.

Origine des voies à rails.

On ignore l'époque précise du premier établissement de ces chemins à rails (railways), on sait

seulement qu'ils existaient à Newcastle vers la fin du xvii^e siècle, ainsi que le constate un ouvrage: *Vie de Lord Kerpernorth*, publié en 1696, dans lequel on trouve le passage suivant :

« Les transports s'effectuent sur des rails de
« bois parfaitement droits et parallèles, établis le
« long de la route, depuis la mine jusqu'à la
« rivière ; on emploie sur ce genre de chemins de
« grands chariots portés par 4 roues, qui reposent
« sur les rails. — Il résulte de cette disposition
« tant de facilité pour le tirage, qu'un seul cheval
« peut traîner 4 à 5 chariots, ce qui procure aux
« négociants un avantage immense. »

A cette époque les rails étaient tout simplement des pièces de bois de 1^m80 de longueur, fixées sur des traverses de 0,60 en 0,60 de distance.

Ces chemins un peu primitifs, adoptés d'abord à Newcastle, se répandirent bientôt dans les comtés de Durham et de Northumberland, car les frais d'établissement et d'entretien, quoique considérables, se trouvaient bientôt couverts par l'économie réalisée dans les transports.

Le peu de durée et de résistance des rails en bois fit naître l'idée de les recouvrir de bandes de fer, et le système, bien qu'imparfait, fonctionna pendant un demi siècle sans modification notable.

Vers 1738 on essaya de remplacer ces rails en bois par des rails en fonte, mais ces derniers n'étaient pas assez solides pour supporter les anciens chariots que l'on continuait à employer

et cette première tentative n'eût pas de succès.

Cependant vers 1768, on construisit des chariots nouveaux de plus petites dimensions, que l'on attelait ensemble et en divisant la charge on détruisit la cause principale du peu de succès des rails en fonte, qui commencèrent à se répandre.

Ces rails en fonte présentaient à l'extérieur un bord saillant, destiné à maintenir les roues du wagon sur la voie, mais en retenant aussi la poussière et la boue ce rebord augmentait la résistance à la traction. En 1789, sur le chemin des Mines de Longborough, on supprima cette saillie du rail et on arma les roues d'un rebord pour les maintenir dans l'ornière artificielle.

A partir de ce moment le rail droit fut adopté partout et par suite de perfectionnements dans la fabrication du fer, on parvint à remplacer la fonte qui était trop cassante par le fer qui présentait plus de garantie de résistance. C'est Georges Stephenson qui adopta les premiers rails en fer.

La construction des chemins à rails était déjà parvenue à ce degré de perfectionnement quand Trévithick et Vivian firent adopter leur locomotive sur le chemin des mines de Merthyr-Tydvil, mais une difficulté imprévue allait arrêter pendant quelque temps l'application des locomotives sur les chemins à rails.

On prétendait à cette époque, que le défaut d'adhésion des roues sur la surface unie des rails, devait empêcher les locomotives d'avancer ; aussi

Trévithick et Vivian recommandaient-ils dans leur brevet, de garnir d'aspérités la jante des roues de la locomotive, pour remédier au glissement que l'on craignait sur la surface polie des rails ; ils allaient même jusqu'à proposer de placer à la circonférence de la roue une sorte de cheville ou griffe ayant prise sur le sol.

Cet opinion, émise à première vue et sans expériences préalables, arrêta un instant l'essor des chemins de fer, en créant un obstacle imaginaire à leur réalisation et en poussant les constructeurs dans une série d'inventions bizarres et malheureuses pour triompher de difficultés dont on ne se rendait pas bien compte.

En 1811, Blekinsop, directeur du chemin de fer des houillères de Middleton, imagina une locomotive portée sur quatre roues et munie de deux cylindres communiquant le mouvement à une roue dentée indépendante qui engrenait sur une crémaillère fixée le long du rail. Malgré les résistances que devait présenter ce système, ce dernier fonctionna pendant une douzaine d'années.

En 1812, William et Chapman imaginèrent de placer au milieu de la voie, de distance en distance, des points fixes sur lesquels le convoi était remorqué par une machine à vapeur fixe, à l'aide d'une corde s'enroulant sur un tambour.

Ce système, employé encore aujourd'hui dans certaines parties pour faire gravir de fortes rampes, fut appliqué sur le premier chemin de fer qui

fonctionna en France, celui des mines de Saint-Étienne.

En 1813, un ingénieur, M. Brunton, imagina un système de béquilles qui, prenant appui sur le sol et se relevant comme la jambe du cheval, poussaient la locomotive en avant.

Heureusement, un ingénieur, peu satisfait des objections des savants et voulant se rendre compte par lui-même de leur véritable valeur, se chargea de faire des expériences relatives à l'adhérence des roues des locomotives sur les rails. M. Blackett parvint ainsi à constater que, malgré leur surface unie, les rails présentent toujours en réalité des aspérités suffisantes, pour permettre aux roues de mordre sur le fer et d'y prendre un point d'appui capable de permettre à la machine d'avancer, au lieu de faire tourner les roues sur place, à la condition que la pression exercée par les roues sur le rail soit dans un certain rapport avec la résistance à vaincre pour faire avancer le train.

Grâce à ces expériences les objections des savants étaient levées, et l'obstacle imaginaire, qui arrêtait depuis dix ans l'essor des chemins de fer, disparaissait.

En 1814, Georges et Robert Stephenson faisaient sortir de leurs ateliers à Newcastle, une machine dans laquelle les trois paires de roues étaient reliés entre elles par une chaîne sans fin, afin d'augmenter leur adhérence sur les rails en profitant de tout le poids de la machine.

En 1815, Stephenson remplaça la chaîne sans fin par une barre horizontale, ou bielle d'accouplement, qui servait à relier entre elles les roues de la machine. De chaque côté de la machine les roues recevaient leur mouvement au moyen de bielles reliées à des pistons ayant un mouvement vertical et croisé pour assurer la continuité. Enfin l'alimentation de la chaudière était assurée par une pompe mise en action par le moteur et puisant l'eau dans un réservoir spécial placé à la suite de la machine et contenant en même temps l'eau pour la chaudière et le combustible pour le foyer.

Ces locomotives furent employées de 1814 à 1825 sur le chemin des usines de Killigworth et des mines de Darlington à Stockton.

Ce dernier chemin de 61^{km}, à double voie sur les 2/3 de sa longueur, coûta 430,000 francs le kilomètre ; autorisé en 1821, il fût ouvert en 1825. Utilisé d'abord pour le transport du charbon, il servit ensuite au transport des voyageurs, mais la machine était tellement faible que les trains ne faisaient pas plus de deux lieues à l'heure.

Cette impuissance de la machine tenait à la faible production de vapeur de la chaudière, lorsqu'un Français, M. Séguin, vint opérer une révolution radicale, en remplaçant l'ancienne chaudière par une chaudière tubulaire pouvant produire rapidement une grande quantité de vapeur.

En 1829, la Compagnie des mines de Saint-Étienne à Lyon avait fait acheter en Angleterre

deux machines sortant des ateliers de Stephenson à Manchester, et qui devaient servir de modèle à celle que M. Ségnin devait faire construire pour ce chemin de fer.

Dans les différents essais auxquels ces machines furent alors soumises on ne put obtenir une vitesse de plus de 6^{km} à l'heure, par suite de la faible production de vapeur des chaudières dont la surface de chauffe était tout à fait insuffisante.

Pour remédier à ce vice capital qui frappait la machine d'impuissance, M. Séguin eut l'idée de faire traverser la chaudière par une série de tubes de petit diamètre autour desquels circulait l'eau et dans l'intérieur desquels il fit passer le gaz sortant du foyer. Il obtint ainsi, avec les mêmes dimensions extérieures de chaudière une très grande surface de contact entre l'eau et les gaz chauds et ces derniers, passant à travers les tubes entourés d'eau, abandonnaient facilement leur chaleur à l'eau et provoquaient, dans un temps beaucoup plus court qu'avant, une grande production de vapeur.

Séguin venait de lever ainsi d'un seul coup le plus grand obstacle à la force vitale des machines, en permettant aux chaudières de produire rapidement la vapeur indispensable. La première chaudière contenait 43 tubes, dont on porta successivement le nombre à 75, 100, 125... jusqu'à 464 aujourd'hui.

Cependant il restait encore une difficulté à vaincre ; pour produire beaucoup de vapeur, il

fallait brûler beaucoup de combustible dans un foyer assez restreint, par suite produire un tirage énergique que l'on ne pouvait obtenir, comme dans les machines fixes, au moyen d'une cheminée très élevée ; c'est alors que M. Séguin eut recours à un ventilateur mû par la machine pour forcer l'air à passer par le foyer et les tubes.

En 1828, Séguin prenait en France un brevet pour sa chaudière tubulaire et en 1829 pour son ventilateur et l'Angleterre s'empara de ces deux inventions.

Dès 1830, les chaudières tubulaires de Séguin furent adoptées par Georges Stephenson, qui remplaça le ventilateur par une injection de vapeur dans la cheminée, appliquée déjà en France sur différentes machines à vapeur par le physicien Pelletan.

Au lieu de rejeter directement dans l'atmosphère la vapeur à haute pression sortant des cylindres, il l'envoyait dans la cheminée au moyen d'un tuyau ; la vapeur en s'échappant dans la cheminée, exerce sur l'air du foyer une sorte d'aspiration et produit ainsi facilement un tirage d'une très-grande énergie.

Par ces deux emprunts heureux Stéphenon arriva ainsi à transformer ses premières machines et à obtenir une puissance inespérée qui devait faire faire un pas de géant à la question des chemins de fer ; mais tout en reportant à Séguin le mérite de ce succès, il est juste de rappeler ici

que l'honneur de l'invention de la chaudière tubulaire revient à l'un de nos compatriotes M. Dallery, né à Amiens en 1754.

Dès son enfance Ch. Dallery montrait des dispositions étonnantes pour la mécanique. Vers 1788 il construisit une machine à vapeur à haute pression et une chaudière tubulaire dont il se servit d'abord comme objet de curiosité pour faire marcher une voiture à vapeur et qu'il employa ensuite dans ses ateliers pour battre l'étain destiné à ses tuyaux d'orgue.

En 1803 il prit un brevet pour une chaudière à bouilleurs verticaux et pour l'hélice employée comme ventilateur et c'est ce brevet qui a servi plus tard à rétablir les droits de Dallery sur l'invention de la chaudière tubulaire.

Les chaudières de Dallery et de Séguin, quoique construites d'une manière différente, reposent toutes deux sur le même principe. Dans la chaudière de Dallery les tubes sont verticaux au lieu d'être horizontaux, l'eau circule à l'intérieur des tubes et la flamme à l'extérieur, tandis que chez Séguin c'est l'eau qui environne les tubes et la flamme qui passe à l'intérieur, mais l'idée première est la même et les résultats sont identiques.

Ch. Dallery avait compris dès l'origine que toute la puissance d'une machine à vapeur réside dans la production de la chaudière, et que pour produire beaucoup en peu de temps il faut donner à la chaudière une grande surface de chauffe et il

l'avait fait de la manière la plus heureuse, tout en conservant à ses chaudières un volume très-restreint.

Il avait compris aussi toute la nécessité d'un tirage énergique pour brûler en peu de temps une grande quantité de combustible et il avait appliqué dans la cheminée son hélice pour faire l'office de ventilateur.

Séguin réalisait donc en 1828 les deux idées capitales inventées par Ch. Dallery et brevetées par lui en 1803; mais avait-il eu connaissance de ce brevet? C'est ce qu'il importe peu de savoir ; il nous suffit de constater qu'à Ch. Dallery revient l'honneur de l'invention de la chaudière tubulaire sans laquelle les chemins de fer n'auraient pu acquérir le degré de prospérité auquel il sont parvenus si rapidement. Séguin eut, dans tous les cas, le mérite de réaliser sous une autre forme les idées de Dallery et de faire adopter de suite son type de chaudière tubulaire qui caractérise encore aujourd'hui la chaudière de nos locomotives.

Concours à Liverpool.

Nous avons vu que pour remédier aux difficultés de transport sur les routes ordinaires et se soustraire aux exigences intolérables des canaux on avait demandé en 1826 la construction d'un chemin de fer entre Liverpool et Manchester ; ce chemin autorisé par le Parlement en 1828,

était construit en 1829, mais on n'avait pas encore décidé le moteur le plus avantageux à employer pour son exploitation.

Après avoir rejeté l'emploi des chevaux comme impraticable, on hésitait entre les machines fixes et les locomotives ; la commission chargée d'étudier la question penchait pour l'emploi des machines fixes ; M. G. Stephenson, ingénieur du chemin de fer, fit pencher la balance en faveur des locomotives et on se décida à ouvrir un concours public où devaient être appelés tous les constructeurs anglais.

Un prix de 12,500 fr. et la fourniture du matériel du chemin devaient être accordés à celui qui réaliserait le mieux les vues de la Compagnie.

Les conditions du concours étaient les suivantes :

La machine, montée sur 6 roues, ne devait pas peser plus de 6 tonnes, pour traîner 20 tonnes sur un plan de niveau, ou 5 tonnes pour traîner un poids de 15 tonnes.

Le poids des machines portées sur 4 roues, pourrait être réduit à 4¹/₂.

Enfin le prix de la machine ne devait pas excéder 13,750 fr.

On voit que les prétentions étaient modestes et il y a loin de là à nos machines pesant plus de 60 tonnes et coutant plus de 80,000 fr.

Six mois après cinq machines entraient en lice à Liverpool.

1° La Fusée de G. Stephenson; 2° la Nouveauté

d'Ericson ; 3° la Sans-Pareille de Black Worth ; 4° la Persévérance de Burstall ; 5° la Cyclopède de Brandretz.

La Fusée entra la première en lice, elle était montée sur 4 roues et pesait 4^t,3 ; sa chaudière de 1^m73 de longueur avait 25 tubes de 7 centimètres de diamètre et la vapeur, sortant des cylindres, servait au tirage de la cheminée ; elle remorqua un poids de 12^t,9 à la vitesse de 24 kilomètres à l'heure ; elle remorqua une voiture contenant 36 voyageurs à la vitesse de 40^{km} sur un plan incliné.

La Sans-Pareille lui fut inférieure sous tous les rapports.

La Nouveauté répondit mieux aux conditions, mais fut retirée pour fuites à la chaudière.

La Persévérance et la Cyclopède ne répondirent pas au programme.

La Fusée remporta le prix et fut adoptée par la Compagnie de Liverpool à Manchester, qui se décida à ouvrir sa ligne au transport des voyageurs.

Le service public commença en 1830 et donna de suite des résultats inespérés. Le service des marchandises s'éleva à 1,000 tonnes par jour, le nombre des voyageurs s'éleva de 500 à 1,500 par jour et sur les trente voitures qui faisaient le service avant l'ouverture de la ligne, une seule fut conservée.

Deux ans après l'ouverture la Compagnie distribuait 10 p. % de dividende.

Ce double succès pratique et financier provoqua rapidement la construction de nouveaux chemins de fer en Angleterre et à partir de 1832 on entreprit cet immense réseau qui relie toutes les villes à la métropole.

Les autres nations, enhardies par le succès des chemins de fer en Angleterre, n'avaient plus qu'à suivre l'exemple qui leur était donné, mais l'exécution de cette vaste entreprise, qui devait avoir une si grande influence sur la prospérité industrielle, variait nécessairement suivant le caractère et les habitudes et tandis que l'initiative privée suffisait en Angleterre, c'est le gouvernement qui se chargeait en Belgique de la construction et de l'exploitation des chemins de fer, et en France l'État était obligé d'intervenir en accordant aux compagnies une subvention et une garantie d'intérêt pour les capitaux engagés.

Dès l'origine les Anglais ont compris tous les services que leur industrie devait retirer des chemins de fer et immédiatement l'initiative privée s'en est emparée.

Des compagnies particulières se sont constituées pour entreprendre l'exécution de ces chemins, sans aucune intervention de la part du gouvernement ; aussi nous y trouvons la liberté la plus complète, la libre concurrence avec tous ses avantages pour l'industrie.

Les compagnies anglaises s'ingénient pour donner aux voyageurs tout le confortable possible

et au commerce toutes les facilités pour le transport rapide des marchandises ; l'Anglais connaît la valeur du temps. Il est vrai que les actions de chemins de fer rapportent moins qu'en France, mais l'actionnaire n'est en définitive qu'une partie du public, ce dernier est en réalité composé des producteurs et des consommateurs qui profitent bien autrement des facilités qu'on leur accorde.

Les Anglais ont parfaitement compris que le chemin de fer ne doit pas être une spéculation, mais, avant tout, un instrument puissant mis à la disposition du public.

En France, au contraire, nous avons hésité pendant quelque temps à entreprendre les chemins de fer, quand ils fonctionnaient déjà en Angleterre.

Des discussions très-vives ont eu lieu, comme toujours, à la Chambre et l'on contestait la possibilité de la réussite. Aussi qu'en est-il résulté ? On a eu bien du mal à trouver des compagnies consentant à risquer leurs capitaux dans une entreprise aussi aléatoire ; il a fallu faire intervenir le gouvernement, qui a fait des avances de fonds, a dû garantir l'intérêt du capital engagé.... en un mot nous avons forcé l'État à se faire l'associé des compagnies, mais, par contre, ces dernières ont dû se lier, subir un cahier des charges, se soumettre à toutes les exigences de l'administration pour les travaux d'art, le matériel, les installations, les tarifs, les délais de transport et de livraison...

En un mot nous ne trouvons nulle part cette liberté d'action qui fait la force des compagnies anglaises, et nos compagnies, si elles sont parfaitement organisées, ne peuvent avoir le même stimulant pour s'ingénier à satisfaire nos exigences.

Mais, en définitive, à qui devons nous nous en prendre, si ce n'est à nous-mêmes ?

C'est notre défaut d'initiative qui a créé cette situation dans laquelle nos compagnies se trouvent impuissantes à nous procurer tous les avantages que l'on trouve en Angleterre.

DE L'INFLUENCE DES CHEMINS DE FER

Sur le Progrès des Sociétés.

Les chemins de fer ne peuvent avoir la prétention de porter remède à tous les maux et de faire disparaître toutes les inégalités dont souffrent certaines industries, mais c'est sans contredit le plus énergique instrument de transformation qui existe pour les sociétés, et, à aucune époque de l'histoire, on n'a pu constater de progrès comparables à ceux qui se sont effectués depuis l'origine des chemins de fer.

Progrès moral.

La facilité, la rapidité, l'universalité des communications sont assurément des éléments puissants de force et de grandeur pour la civilisation moderne, mais ces éléments sont au service du bien comme du mal, de l'erreur comme de la vérité.

On peut se demander si le bien ne l'emportera pas sur le mal, l'erreur sur la vérité. Il y aura certainement lutte momentanée, mais le résultat final ne saurait être incertain, le bien doit finir par l'emporter. Le chemin de fer n'est-il pas l'auxiliaire le plus puissant qui ait été donné à l'homme pour vaincre la nature ? Mieux nourri, mieux logé, mieux vêtu qu'autrefois, l'homme résistera plus facilement aux cruelles tentations de la misère.

Les chemins de fer ont fait disparaître une cause de désordre matériel et moral existant dans certaines parties de la France par suite de l'absence de tout travail à certaines époques de l'année.

On est étonné de voir aujourd'hui la multiplicité des industries qui ont pénétré dans les villages les plus isolés et qui, en occupant des milliers de familles, leur ont donné les moyens d'existence qui leur manquaient ; grâce aux facilités que l'ouvrier trouve maintenant pour se procurer la matière première et pour vendre la matière fabriquée, l'aisance apparaît dans des lieux où elle était

absolument inconnue, et c'est aux chemins de fer que nous devons le bien-être matériel et le progrès moral de ces populations.

Résultats matériels.

Si l'on passait successivement en revue toutes les causes qui peuvent concourir à la prospérité d'un pays, on n'en trouverait peut-être pas une seule à laquelle la création des chemins de fer ait été indifférente ; cependant il serait impossible d'indiquer d'une manière complète tous les avantages résultant de la création des chemins de fer, et il suffira d'indiquer les principaux pour donner une idée de l'ensemble, en examinant les avantages recueillis par l'État, par l'Agriculture et l'Industrie.

Avantages pour l'État.

Il est difficile d'apprécier exactement les avantages indirects que l'État retire de l'augmentation de la richesse immobilière, de la création de la richesse mobilière, de l'augmentation incessante dans la production, le transport, la consommation des objets de toute nature, soumis aux droits de douane, d'octroi et de contributions indirectes, mais il est facile de chiffrer le bénéfice retiré par l'État de l'impôt sur les chemins de fer, des transports gratuits ou à prix réduits, opérés pour le service de l'État.

Les avantages directs recueillis par le trésor public s'élèvent à 6,000 fr. par kilomètre de chemin en exploitation, de sorte que pour les 21,000^{km} existant aujourd'hui le bénéfice réel doit s'élever à 126 millions par an, ce qui permet à l'État de rentrer facilement dans les avances faites aux compagnies pour subvention et garantie d'intérêt.

On peut dire que l'État reçoit aujourd'hui plus qu'il n'a donné et il y aurait intérêt à adopter le système anglais en rendant aux compagnies leur indépendance et en les exonérant de tous les impôts et de toutes les charges qui pèsent sur elles.

Avantages pour le public.

L'un des premiers et des plus grands avantages produits par l'établissement des chemins de fer a été le nivellement général des prix des céréales et la suppression certaine des disettes et des famines.

Par suite de sécheresse ou de pluies persistantes l'état des récoltes varie d'une contrée à l'autre et d'une année à l'autre dans la même contrée. Ici on trouve la disette, là on trouve l'abondance, mais sur une étendue de pays suffisamment grande, on trouve que la récolte totale est sensiblement la même chaque année.

Pour assurer l'égale répartition de la récolte il faut :

- 1° La liberté absolue dans les transactions ;
- 2° La possibilité matérielle d'effectuer les échanges à des prix en rapport avec la valeur des choses à transporter.

A la fin du siècle dernier ces deux moyens, faisaient complètement défaut, aussi voit-on les disettes se succéder fréquemment dans certaines parties de la France, malgré l'abondance des récoltes dans d'autres parties.

Dans les cinquante premières années du siècle de Louis XIV, on comptait huit famines extraordinaires.

Dans la disette de 1740 à 1744, qui a duré quatre années, tandis que le froment valait 45 livres à Paris, il en coûtait 17 livres à Angoulême, la mesure pesant 120 kilogs qui coûterait aujourd'hui 2 fr. 50 de transport d'Angoulême à Paris.

L'impossibilité légale et matérielle d'effectuer les transports restreignait la production des céréales dans les pays les plus propres à leur culture, et ces pays, ne pouvant vendre leur blé tombaient dans la misère commune.

C'est grâce à Turgot que la liberté fut accordée à la circulation des grains, mais ce n'était alors qu'un résultat purement théorique. Aux chemins de fer était réservée la possibilité de réaliser la théorie rêvée par Turgot en 1763.

Nivellement des prix.

Les facilités de transport par chemin de fer

devaient aussi permettre de réaliser le nivellement du prix des céréales rêvé par Turgot.

Si nous comparons les prix du blé à Strasbourg et dans l'intérieur de la France, nous voyons l'écart diminuer à mesure que les chemins de fer s'étendent :

En 1817 nous trouvons un écart maximum de 40 fr.

En 1847 l'écart s'abaisse de 20 fr.

En 1861 l'écart n'est que de 7 fr., malgré une mauvaise récolte.

En 1866 l'écart maximum n'est que de 4 fr. par hectolitre.

Production des Céréales.

Le meilleur moyen de conjurer les disettes ne consiste pas à faire venir de l'étranger le blé qui manque à notre consommation, il vaut mieux tirer parti de toutes nos ressources et augmenter autant que possible chez nous la production des céréales, en facilitant pour l'agriculture l'exportation de notre excédant dans les années d'abondance. Les chemins de fer nous ont permis de marcher dans cette voie et on peut voir la production des céréales augmenter avec leur extension.

Ainsi de 1820 à 1840 la production de la France atteint deux fois seulement le chiffre de 80 millions d'hectolitres ; de 1840 à 1850 cette production monte à 82, 87.... 97 millions ; de 1850 à 1864

elle passe successivement à 109, 110, 116 millions.

Depuis 40 ans la consommation des céréales a augmenté en France de 60 à 90 millions d'hectolitres et ce résultat heureux est dû en grande partie à la facilité des transports.

Ravitaillement de Paris.

En fait de disette conjurée, si nous voulons un exemple plus frappant et plus récent, nous n'avons qu'à nous reporter en 1871 et nous rappeler avec quelle rapidité les chemins de fer nous ont permis de ravitailler Paris, malgré l'état de désorganisation où ils se trouvaient à la fin de la guerre par la dispersion des agents et du matériel, malgré les obstacles créés par les portions de voies hors de service, les ponts détruits, et, il faut bien le dire, malgré le mauvais vouloir d'un ennemi implacable qui occupait une partie de notre réseau et entravait la circulation.

Transport des Bestiaux.

Les chemins de fer ont contribué au développement de l'agriculture par le transport des engrais, amendements, bestiaux, lait, bière, vin....

En 1863 les six grandes compagnies ont transporté :

662,774 bœufs.

1,357,577 veaux et porcs.

2,131,936 moutons.

Total : 4,145,287

En 1864 les importations et exportations se sont élevées aux chiffres suivants :

IMPORTATIONS	EXPORTATIONS	
126,785	29,979	Bœufs.
197,950	79,369	Veaux et Porcs.
793,928	104,132	Moutons.
1,086,030 ^{ks}	196,912 ^{ks}	Viande fraîche de boucherie.
2,653,388	5,147,694	Viandes salées.

Dès que le chemin de Munich à Vienne a été livré à l'exploitation en 1860, nous avons eu une ligne non interrompue, allant de Paris jusqu'aux principautés Danubiennes et traversant, de Pesth à Basiach, les plaines de la Hongrie dans lesquelles s'élèvent d'innombrables troupeaux de bœufs, de porcs et de moutons que l'on peut transporter par trains complets de Pesth à Paris en 85 heures, soit trois jours et demi.

Grâce aux conventions entre le chemin de l'Est et les chemins allemands le prix de transport a pu être réduit à 9 fr. 50 par 50 kilogrammes ; or l'écart des prix entre Pesth à Paris étant de 15 fr. par 50 kilg. pour le bœuf et 20 à 26 fr. pour le porc, on a pu entreprendre un commerce d'importation avantageux.

Transport du Lait.

On consomme à Paris environ 320,000 litres de lait par jour et les chemins de fer en amènent 260,620, soit les $\frac{4}{5}$.

Transport de Bière.

Les expéditions de la bière de Strasbourg sur Paris se sont élevées de 97,215 hectolitres en 1860, à 197,404 en 1866, doublant ainsi dans l'espace de sept années, et dans cet intervalle la production de la bière dans le Bas-Rhin a triplé.

Les transports de la bière sur Paris procurent à la Compagnie de l'Est environ 800,000 fr. de recettes et la ville de Paris encaisse la même somme pour droits d'octroi et de douane.

En 1850 le département du Bas-Rhin ne possédait que 370 hectares de houblonnières produisant pour 351,658 fr. de houblon, en 1864 il possédait déjà 1,146 hectares de houblonnières produisant pour 4,356,988 fr. de houblon. — Il y a peu d'exemples d'une augmentation de richesse aussi rapide et ce résultat est dû uniquement à la facilité des transports par chemin de fer.

Transport des Vins.

A l'origine des chemins de fer, la question de possibilité du transport des vins fut sérieusement

agitée. On prétendait que la trépidation des wagons devait troubler le vin et que jamais les chemins de fer ne remplaceraient la navigation.

Aujourd'hui les vins forment avec les houilles, les céréales, les fers, les produits les plus importants du trafic des marchandises.

Rien[que pour les vins mousseux on a expédié 10,413,455 bouteilles à l'étranger en 1865.

Les foins, les pailles, les lins, les betteraves, les pulpees donnent lieu à des transports énormes qui vont en décuplant dans l'espace de 12 ans.

DÉVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE

Industrie houillère.

La houille est en réalité l'élément le plus indispensable à l'industrie. Or si on veut se rendre compte de l'influence des chemins de fer sur la production de la houille, il suffit de suivre d'année en année son développement et on trouve que l'augmentation, qui était de un million de tonnes environ par période décennale avant les chemins de fer, s'élève à un million par année depuis leur création ; la production de un million de tonnes seulement en 1820 passe à 11 millions en 1865 et les importations qui n'atteignaient pas 300,000 tonnes en

1820 s'élèvent à sept millions de tonnes en 1865. La tonne de gailletterie, en dehors de l'octroi de Paris, coûtait 50 fr. en 1840, 47 fr. en 1845, 35 fr. en 1850, 32 fr. en 1856 et 30 fr. en 1866, grâce aux abaissements progressifs dans le prix des transports.

Industrie métallurgique.

De 1820 à 1850 dans l'espace de 20 ans, avant le développement des chemins de fer, la production métallurgique passe de 112,500 tonnes à 405,653 tonnes pour la fonte, ce qui donne une augmentation de 8,000 tonnes par an ; pour le fer la production passe de 74,200 tonnes à 246,196 tonnes, ce qui donne une augmentation de 6,000 par an ; tandis que de 1861 à 1862 la production de la fonte augmente de 165,000 tonnes et celle du fer de 128,000 tonnes ; c'est-à-dire qu'en une seule année l'augmentation est aussi forte qu'en vingt ans avant les chemins de fer. D'un autre côté si l'on considère les prix du fer et de la fonte, on trouve qu'ils ont baissé de près de 50 0/0 depuis 20 ans.

Industrie du bâtiment.

On employait autrefois les matériaux qu'on avait sous la main et qui étaient souvent insuffisants ou de mauvaise qualité Aujourd'hui, grâce

aux chemins de fer, on va chercher bien loin les pierres les plus convenables, les ciments, la chaux..... enfin le fer tend de plus en plus à se substituer au bois dans les constructions.

Augmentation générale de la richesse du pays

On évalue à quinze cents millions l'ensemble des économies réalisées chaque année sur le transport des marchandises, mais pour calculer l'augmentation de richesse résultant de la construction des chemins de fer, il faudrait pouvoir évaluer l'augmentation de production de céréales, des vins, houilles, fers...., estimer la valeur des pierres, ardoises, minerais...., en un mot toutes les richesses enfouies dans le sol, et qui seraient restées inexploitées sans les chemins de fer, enfin évaluer le résultat des déplacements faciles des personnes et des matières, la facilité des échanges.

On comprend parfaitement l'influence énorme des chemins dans toutes les questions, mais il est impossible de la traduire par des chiffres résumant en argent l'augmentation de la prospérité du pays, nous pouvons toutefois en apprécier la valeur en voyant avec quelle facilité notre pays est parvenu à payer à l'ennemi une rançon sous laquelle il espérait l'écraser.

Enfin certains esprits, un peu utopistes, prétendaient que l'application des traités de commerce, le développement de l'industrie, les rela-

tions incessantes établies entre les peuples, parviendraient à les empêcher de s'entre-tuer ; en un mot, ces esprits, ne tenant pas compte des passions humaines, pensaient que les chemins de fer finiraient par rendre toute guerre impossible et feraient disparaître à jamais ce fléau. Malheureusement des événements récents sont venus leur donner un éclatant démenti ; tout ce que nous pouvons espérer c'est que les guerres au lieu de s'éterniser comme autrefois, se feront à la vapeur et que les résultats matériels seront moins désastreux.

DESCRIPTION DE LA LOCOMOTIVE,

SES TRANSFORMATIONS

La locomotive est une véritable machine à vapeur, liée à la chaudière sur un train de roues qui lui sert à la fois de support et d'appareil de propulsion ; elle comprend en outre un tender destiné à porter la provision d'eau nécessaire à l'alimentation de la chaudière, et le combustible destiné à l'alimentation du foyer.

Chaudière.

La chaudière se compose de trois parties distinctes.

1° Le foyer, où l'on brûle le combustible pour produire la chaleur qui doit servir à transformer l'eau en vapeur.

Le foyer est fermé à la partie inférieure par une grille qui porte le combustible, et enveloppé d'eau sur ses autres parois ; il communique avec une série de tubes horizontaux, traversant une chaudière cylindrique dans laquelle se produit la vapeur, et qui sont enveloppés d'eau, tandis que leur intérieur sert de passage aux gaz provenant de la combustion pour se rendre à la cheminée.

2° La boîte à feu et le corps cylindrique, où l'on recueille la chaleur et où l'on emmagasine la vapeur produite.

3° La boîte à fumée, qui sert au dégagement des gaz produits par la combustion et de la vapeur qui, après avoir produit son effet dans la machine, sert encore à activer le tirage de la cheminée.

Machine.

La machine proprement dite se compose de deux cylindres dans chacun desquels se meut un piston qui recueille le travail de la vapeur, le transmet par l'intermédiaire d'une bielle à la

manivelle de l'essieu moteur et tend à faire tourner celui-ci d'une manière continue ; à l'extrémité de l'essieu moteur sont calées des roues qui s'appuient sur les rails et supportent une partie du poids de la machine.

Lorsque l'adhérence ou le frottement de ces roues sur le rail est assez fort pour empêcher les roues de glisser, l'action de la vapeur a pour effet de les faire rouler et d'imprimer alors à la machine un mouvement de propulsion qui se communique au train.

Travail de la Machine.

Pour traîner un train léger à grande vitesse, ou bien un train lourd à petite vitesse, il faut toujours exercer un travail qui dépend en définitive de la quantité de vapeur dépensée par seconde ; pour produire ce travail, il faut non-seulement que la chaudière puisse fournir la vapeur nécessaire, mais encore que les cylindres puissent la débiter pour recueillir tout le travail transmis aux roues.

La charge qu'une locomotive peut traîner à une vitesse déterminée, dépend de la production de vapeur de sa chaudière, du débit de ses cylindres et de son adhérence.

1° La production de vapeur de la chaudière dépend de la quantité de combustible qu'elle peut brûler par seconde dans son foyer et de la surface de chauffe ;

2° Le débit des cylindres dépend de leurs dimensions et du nombre de coups de pistons par seconde qui varie avec le diamètre des roues motrices et la vitesse que l'on veut obtenir.

3° L'adhérence dépend du poids de la machine qui se trouve supporté par les roues motrices, elle varie entre $1/5$ et $1/10$ de ce poids, suivant l'état des rails en été et en hiver.

Une machine peut être frappée d'impuissance :
1° parce que sa chaudière ne produit pas assez de vapeur ; 2° parce que les cylindres ne peuvent pas en débiter assez ; 3° parce que l'adhérence est trop faible.

Une machine parfaite doit présenter une harmonie convenable entre le travail à exécuter et ces trois éléments, la production de vapeur, son débit et l'adhérence ; il faut en outre qu'elle soit constituée de manière à présenter le moins possible de chances d'avaries en route, que toutes les pièces du mouvement soient parfaitement visibles et abordables, et qu'en cas de réparation toutes les pièces soient faciles à démonter et à remonter.

Adhérence.

A l'origine, on a voulu comme dans ces derniers temps, créer de simples machines routières, destinées à remplacer le cheval pour traîner les chariots sur les routes ordinaires. mais on a été arrêté, dès le début, par les résistances dues au

frottement sur les routes, et par les chocs résultant des inégalités du sol.

On a compris que, pour diminuer autant que possible les résistances, il fallait une route bien égale et on a songé à se servir des chemins à rails qui existaient depuis longtemps dans les mines, mais là encore on fut arrêté par les objections des savants. Si le roulement était bien plus doux et facile sur les chemins à rails, ils prétendaient que la machine n'y trouverait pas un point d'appui suffisant, et que les roues polies n'auraient pas de prise sur la surface unie du rail, qu'elles glisseraient sur place au lieu de tourner pour faire avancer la machine. Il a fallu les expériences de Blackett pour détruire cette objection si sérieuse en apparence, et faire voir que les roues trouvent toujours assez d'adhérence sur les rails pour faire avancer la machine et remorquer un train, pourvu qu'elles soient assez chargées.

Surface de chauffe.

Dès lors rien ne s'opposait à l'emploi de la locomotive sur les chemins à rails, mais on se trouva alors en présence d'une autre difficulté sérieuse. Les chaudières primitives ordinaires avaient une surface de chauffe excessivement restreinte, leur faible cheminée produisait un tirage bien faible, en un mot les chaudières ne pouvaient pas produire la vapeur nécessaire pour traîner une charge assez

faible à une vitesse raisonnable ; la locomotive se trouvait de nouveau frappée d'impuissance par suite du manque de vapeur.

Heureusement, grâce à l'emploi de la chaudière tubulaire, on trouva la surface de chauffe indispensable et, d'un autre côté, l'échappement de la vapeur dans la cheminée permit d'obtenir le tirage qui manquait pour brûler le combustible nécessaire à la production de la vapeur.

A partir de ce moment les deux principaux obstacles étaient levés et l'avenir des chemins de fer se trouvait désormais assuré.

Types des Machines.

A l'origine des chemins de fer et pour l'établissement des grands réseaux de communication, on ne recula pas devant les dépenses pour obtenir, autant que possible, des chemins de niveau et en ligne droite ; les pentes étaient inférieures à $5^{\text{m}}/\text{m}$ par mètre et le rayon des courbes ne descendait pas au-dessous de 800 à 1,000 mètres.

Les machines à trois paires de roues se réduisaient à deux types bien distincts : 1° la machine à voyageurs ayant un essieu moteur indépendant, placé entre les deux essieux de support ; 2° la machine à marchandises ayant son essieu moteur réuni aux deux autres par accouplement, afin d'augmenter l'adhérence, en utilisant le poids total de la machine.

Un peu plus tard, l'augmentation de la charge des trains de voyageurs fit créer un troisième type, intermédiaire entre les deux premiers ; la machine mixte, ayant son essieu moteur accouplé à un des essieux de support, pouvait servir à volonté au transport des voyageurs et à celui des marchandises.

Les premières machines construites en France se rapportaient aux deux types anglais construits le premier par Sharp et Robert vers 1840 et le second par Stephenson vers 1846 ; ces machines présentaient une surface de 55 à 70 mètres carrés et les roues motrices n'avaient que 1,60 à 1,70 de diamètre.

Lorsque les communications rapides avec l'Angleterre vinrent forcer la Compagnie du Nord à organiser son service de trains express, un quatrième type apparut, représenté par la machine Crampton qui constitue le modèle le mieux réussi des machines à grande vitesse.

Pour avoir un mouvement de translation rapide, sans imprimer aux organes principaux de la machine une trop grande vitesse de rotation, il fallait pouvoir augmenter sensiblement le diamètre des roues motrices ; pour conserver l'essieu moteur au milieu, il fallait relever le centre de gravité de l'appareil, et diminuer par conséquent les chances de stabilité de la machine.

M. Crampton a éludé cette difficulté en reportant l'essieu moteur derrière le foyer, ce qui

permettait en outre d'augmenter les dimensions de ce dernier et de baisser autant que possible le centre de gravité de l'ensemble.

En reportant à l'avant et à l'arrière la plus forte partie du poids de la machine, en augmentant d'un autre côté l'écartement des essieux extrêmes, Crampton obtenait une machine ayant une stabilité remarquable et permettant d'atteindre sans danger des vitesses allant jusqu'à 100 kilomètres à l'heure.

Ces premières machines avaient des roues motrices de 2^m000 de diamètre, mais on a été jusqu'à 2^m 45; le poids sur l'essieu moteur était d'abord de 10 tonnes environ, mais on l'a augmenté successivement jusqu'à 14 tonnes pour augmenter l'adhérence.

Ces machines ont fait jusque dans ces derniers temps le service le plus satisfaisant, mais si elles étaient excellentes pour traîner 12 à 14 voitures à 60 k. à l'heure, elles deviennent insuffisantes pour traîner à 75 k. des express qui atteignent en été le chiffre de 18 à 20 voitures; il a fallu créer un nouveau type de machines pour le service de ces express.

Certaines Compagnies n'ont pas hésité à adopter pour ce service des machines à deux essieux couplés de 2^m00 de diamètre, malgré les inconvénients de l'essieu moteur coudé et les chances de rupture des bielles d'accouplement, lorsque par suite de l'usure inégale des bandages, les roues

couplées ne sont plus de même diamètre et fatiguent les bielles M. Pétiet, l'ingénieur de la Compagnie du Nord, ne voulut pas céder à l'entraînement général, et tout en reconnaissant la nécessité de deux essieux moteurs, les rendit indépendants en transmettant à chacun d'eux le mouvement par un jeu de cylindres distincts. Il fit construire une machine nouvelle formant corps avec son tender et portée par cinq paires de roues dont trois au milieu servaient de roues de support et les extrêmes servant de roues motrices recevaient le mouvement des cylindres placés extérieurement à l'extrémité des longerons ; l'écartement des essieux était de 5^m17. Pour augmenter la surface de chauffe et les dimensions du foyer ce dernier a été relevé au-dessus des roues, mais cela avait pour inconvénient de relever le centre de gravité de l'ensemble et de donner à la machine moins de stabilité qu'à la Crampton. La charge de la machine sur les essieux moteurs était de 21 tonnes et la machine présentait par conséquent une adhérence suffisante, mais le diamètre des roues motrices n'avait pu être porté qu'à 1^m60, diamètre un peu faible pour des machines destinées à marcher à plus de 60 kilomètres. Cette dernière condition et la surélévation du centre de gravité firent reléguer ces machines dans le service des trains omnibus et on arriva à adopter comme les autres compagnies les machines à deux essieux couplés pour le service des express au-delà de 14 voitures.

Machines à marchandises.

Pour le service des trains de marchandises on se contenta à l'origine de machines à trois essieux couplés, ayant 74^m de surface de chauffe et 23 tonnes d'adhérence, ce qui leur permettait de traîner 24 wagons à 10 tonnes sur les rampes inférieures à 5 ‰.

Plus tard, lorsque le transport des marchandises vint à augmenter, il fallut se résigner à augmenter le nombre de trains ou bien à augmenter la puissance des machines. M. Pétiet se décida pour cette dernière solution et créa deux nouveaux types à quatre paires de roues couplées, l'un avec tender séparé pour la grande ligne et l'autre avec tender réuni sur le même batis pour les rampes un peu fortes ; la surface de chauffe était portée à 166^m et 197^m, le poids sous les roues motrices était porté à 40 tonnes ; ces machines pouvaient ainsi traîner le double des premières et suffire à un trafic double sans augmenter le nombre de trains en circulation ; c'était un point important acquis pour ne pas gêner le service des trains de voyageurs.

Enfin M. Pétiet créa un dernier type encore plus puissant destiné aux fortes rampes et composé de six essieux couplés, mais formé en réalité de deux machines à trois essieux couplés, réunis dos à dos sur le même batis et commandées par

quatre cylindres recevant la vapeur d'une chaudière unique. La surface de chauffe était portée à 213^{m²} et le poids de la machine à 57 tonnes. La chaudière se composait en réalité de trois chaudières isolées, l'une servant à réchauffer l'eau avant de l'envoyer dans la chaudière, la deuxième servant à la production de la vapeur et la troisième servant à surchauffer la vapeur.

Lignes à fortes rampes.

Après avoir fait des sacrifices très-lourds pour éviter les rampes et les courbes sur les lignes de grand trafic, les compagnies hésitèrent naturellement à continuer pour les lignes de moindre importance.

Pour diminuer autant que possible les frais de premier établissement, éviter les grands travaux d'art, on se décida à aborder les rampes qui montèrent successivement à 10, 20 et même 30^m/m, et le rayon des courbes descendit de 1,000^m à 100^m, ce qui força chaque compagnie à s'ingénier pour se tirer d'embarras, soit en modifiant les anciens types, soit en en créant de nouveaux, pour satisfaire à ces besoins d'un nouveau genre et la machine qu'on déclarait impuissante à l'origine pour traîner un train sur un chemin de niveau, nous allons la voir utilisée jusque sur les rampes de 30^m/m.

1° Traversée des Apennins.

De Turin à Gênes le chemin arrive à une alti-



tude de 361^m au-dessus du niveau de la mer et présente des rampes successives de 20 et 25 ‰/m. On a commencé par faire le service avec deux machines à quatre roues couplées attelées dos à dos et desservies par trois hommes, un mécanicien et deux chauffeurs, plus tard on a attelé deux machines à trois roues couplées qui ont permis de porter sans inconvénient l'adhérence à 60 tonnes.

2° Traversée des Alpes Noriques, de Vienne à Trieste.

Le chemin de Sommering arrive à une altitude de 883^m et présente des rampes maxima de 25 ‰/m. Pour augmenter autant que possible l'adhérence, M. Engerth a construit des machines à six essieux couplés, composées d'une seule chaudière, d'une machine portée sur trois roues couplées, puis d'un tender à trois roues couplées, le foyer de la machine portant sur le premier essieu du tender et le mouvement étant transmis par un engrenage du dernier essieu de la machine au premier essieu du tender. Cet ensemble formait pour ainsi dire deux trains articulés supportés par trois paires de roues s'inscrivant facilement dans les courbes.

3° Deuxième traversée des Apennins.

Le chemin de Bologne à Pistoie arrive à une altitude de 616^m, il présente sur un versant des rampes de 9 à 18 ‰/m et sur l'autre des rampes de 25 ‰/m. Au lieu d'employer deux châssis articulés de manière à permettre aux essieux de converger

vers le centre de la courbe, et diminuer autant que possible le frottement des boudins des roues contre les rails, M. Beugnot a cherché à conserver le parallélisme de tous les essieux, mais il permet aux roues de se déplacer et d'occuper des plans parallèles différents, en laissant un jeu convenable dans les boîtes à graisse et dans les coussinets.

Le déplacement transversal des essieux est régularisé, en les rendant solidaires deux à deux, le premier est relié au second, le troisième au quatrième, par des balanciers horizontaux qui oscillent autour d'un pivot fixé sous la chaudière.

Il obtient ainsi une machine à quatre essieux moteurs qui se déplacent mutuellement et s'inscrivent avec facilité dans des courbes de faible rayon, sans fatiguer les boudins et les rails.

4° *Traversée du Cantal.*

Le chemin d'Aurillac à Murat présente une altitude de 1152^m, des rampes de 10 à 16 ‰ jusqu'à Murat et à partir de là des pentes atteignent 30 ‰ avec des courbes de 300 mètres.

On emploie pour les voyageurs des machines à 8 roues couplées et pour les marchandises des machines à 10 roues couplées.

Dans ces dernières les roues couplées forment deux groupes de deux essieux chacun, séparés par l'essieu moteur. La machine présente 210 mètres carrés de surface de chauffe et une adhérence de 60 tonnes ; elle peut remorquer 150 tonnes sur les rampes de 30 ‰.

5° Traversée des Ardennes belges.

Le chemin de Luxembourg à Spa s'élève à une altitude de 540 mètres. En partant de Luxembourg, il s'élève par des rampes de 12, 15 et 20^m/m, et descend ensuite avec des pentes de 25^m/m et des courbes de 250 mètres.

5° bis. Traversée des Vosges.

Le chemin de Forbach à Niederbronn s'élève à 340 mètres, avec des rampes de 20^m/m.

M. Vuillemin, pour profiter de toute l'adhérence de la machine et du tender, a fait du tender une deuxième machine ayant ses cylindres à part ; il a construit une chaudière capable de donner de la vapeur à la machine proprement dite et à la deuxième machine constituée par le tender ; c'était un moyen détourné pour employer des machines à 4 essieux couples ayant un tender isolé, et les transformer à peu de frais en une machine à 6 essieux profitant de tout le poids de l'ensemble du système.

6° Descente du plateau de Lannemezan dans les Pyrénées.

Le chemin de Toulouse à Bayonne s'élève à une altitude de 594 mètres, et présente des pentes de 32^m/m sur une longueur de 8 kilomètres.

Le chemin de fer du Midi a reculé avec raison devant la construction d'une machine spéciale pour l'exploitation de cette portion, et s'est contentée de faire la traction au moyen de 2 machines à 3 essieux couplés, placées l'une en tête et

l'autre en queue à la remonte, afin d'éviter les accidents qui pourraient résulter de la rupture des attelages.

7° Traversée du Brenner dans le Tyrol.

Le chemin de fer d'Innsbruck à Vérone a 125 kilomètres, il s'élève à 1,350 mètres au-dessus du niveau de la mer, au col du Brenner, et présente des rampes de $25\frac{m}{m}$, avec des courbes de 285 mètres.

Le service se fait au moyen de 2 machines à 4 essieux couplés ; à la remonte, on met une machine en tête et une autre en queue, et, à la descente, on met les deux machines en tête.

La charge des trains remorqués est de 300 tonnes, à la vitesse de 15 kilomètres à l'heure.

8° Chemin de fer de l'Ohio.

Sur le chemin de fer central de la Virginie, pour la traversée des Montagnes-Rocheuses et pendant la construction d'un tunnel, on a fait un tracé provisoire avec des pentes de 4 à 5 centimètres et des rayons de 91 mètres.

Le service se faisait avec des machines à 6 roues couplées, dans lesquelles les deux roues extrêmes étaient reliées, suivant le système Beugnot, pour le passage dans les courbes.

On traînait 3 véhicules, pesant 50 tonnes, à la vitesse de 12 kilomètres à la remonte et de 8 kilomètres à la descente.

Sur la section de Baltimore à l'Ohio, on a fait un tracé en zigzags avec des rayons de 91 mètres

et des rampes de 5, 6 et même 10 centimètres par mètre.

On a fait le service avec des machines à 4 essieux couplés, pesant 40 tonnes, qui remorquaient seulement une charge de 13 tonnes, à la vitesse de 13 kilomètres à l'heure.

9° *Chemin à crémaillère du Rigi.*

Le chemin de Rigi-Kulm au lac de Zug, sur une longueur de 11 kilomètres, présente une partie en rampes de 25^m/m exploitée par des machines ordinaires ; mais, à partir d'Ober-Arth, sur une longueur de 2,500 mètres, la ligne présente des rampes de 20 centimètres avec des courbes de 180 mètres.

La Compagnie internationale des chemins de fer de montagnes à Aarau a construit pour ce chemin à crémaillère une machine spéciale du poids de 16 tonnes, qui peut remorquer une voiture de 54 places, pesant 7 tonnes 1/2, à la vitesse de 10 à 12 kilomètres à l'heure.

L'ascension du Rigi qui exigeait une journée entière et de grandes fatigues, peut se faire aujourd'hui en une heure, et les voyageurs, sans se déplacer, peuvent jouir du magnifique panorama qui se développe sous leurs yeux à la montée et à la descente.

10° *Chemin de fer à rail central. Traversée du Mont-Cenis.*

Une Société anglaise, Brassey, Fell et C°, fut autorisée à occuper sur la route ordinaire une lar-

geur de 4 mètres, pour y établir une voie de 1 mètre de large, avec des courbes de 40 mètres et des rampes de 80°/m.

Dans des conditions pareilles, il était impossible de se contenter de la machine ordinaire avec son adhérence, et M. Fell songea à réaliser l'idée présentée en 1846 par le baron Séguier, en demandant à un rail central, saisi latéralement par des galets horizontaux, le complément d'adhérence nécessaire au déplacement de la machine et du train.

Il construisit une machine à 4 roues verticales porteuses et à 4 roues horizontales pinçant le rail central ; la pression de ces dernières roues contre le rail central est réglée au moyen de ressorts, et cette disposition assure à la descente un frein excessivement énergique.

La machine pèse 21 tonnes, et dans les conditions ordinaires peut exercer un effort de traction de 3,500 kilogrammes ; le train à remorquer pèse 30 tonnes, et exige avec la machine un effort de traction de 4,600 kilogrammes, de sorte que les roues horizontales, pressant les rails, n'ont à fournir en définitive qu'un effort supplémentaire de 1,100 kilogrammes.

11° *Locomotive funiculaire Agudio.*

Ce système, employé sur les rampes inaccessibles aux locomotives ordinaires, est fondé sur l'emploi des moteurs fixes et sur la transmission de leur travail, au moyen d'un câble marchant à grande vitesse.

1° Au haut de la rampe se trouve un moteur qui tire le brin ascendant du câble, et au bas de la rampe un autre moteur tire le brin descendant.

2° La vitesse du câble est supérieure à celle du train, de manière à réduire à volonté la tension et les dimensions du câble.

3° Un véhicule spécial, le locomoteur remplaçant la locomotive, porte des poulies auxquelles le câble moteur imprime un mouvement de rotation et ces poulies le tiennent sur un troisième câble fixe, enroulé sur elles, de manière à produire en définitive le mouvement de translation du train.

Avec une vitesse de 20 mètres par seconde et un effort de traction de 2,500 kilogrammes sur le câble, le locomoteur peut transmettre une force de 1,200 chevaux-vapeur et remorquer un train de 100 tonnes, à la vitesse de 20 kilomètres à l'heure sur des pentes de 100‰ par mètre.

Plus tard, M. Agudio a remplacé son câble fixe par le rail central de M. Fell, en faisant saisir ce rail par les poulies motrices du locomoteur, placées horizontalement.

12° *Machine universelle pour toutes les rampes.*

Pour utiliser la locomotive ordinaire avec son adhérence à la traction des trains sur toutes les rampes, MM. Mayer et fils ont proposé une machine se composant d'une chaudière unique supportée par une série de trains articulés, dont le nombre va en augmentant avec le degré de la rampe à franchir,

Chaque train isolé forme une véritable machine à 3 essieux couplés, commandés par une paire de cylindres ; la vapeur est distribuée dans les cylindres au moyen de tuyaux flexibles, et les trains articulés fonctionnent comme des machines attelées ensemble.

Ils avaient proposé de construire une machine de ce genre, ayant une chaudière de 12 mètres de long, portée sur 4 trains de 6 roues, et constituant une machine à 24 roues motrices, pouvant présenter 120 tonnes d'adhérence.

Ils ont fait construire une machine à 2 trains de 4 roues couplées, présentant 96 tonnes d'adhérence et pouvant entraîner un poids brut de 645 tonnes, à la vitesse de 20 kilomètres, sur des rampes de $5\frac{1}{2}\text{‰}$, en passant facilement dans des courbes de 50 mètres de rayon.

Dès 1859, dans une étude sur la traversée des Alpes, M. Flachet avait émis l'idée d'utiliser le poids de tout le train pour l'adhérence, en faisant de chaque véhicule une machine à 2 cylindres, recevant la vapeur d'un générateur unique.

Dans ces conditions, il trouvait que la puissance de traction ne serait limitée que par la puissance du générateur et non par l'adhérence, mais il aurait fallu tenir compte de la longueur du train et avoir recours à la vapeur surchauffée pour lui permettre d'arriver à l'extrémité du train avec sa force élastique. Pour le moment, nous ne croyons pas qu'il soit possible d'utiliser à ce degré la ma-

chine ordinaire, nous pensons que son emploi doit être restreint aux rampes de $30^m/m$, si on veut avoir une exploitation économique ; au-delà de ces rampes, il faut avoir recours à d'autres systèmes et renoncer à l'emploi direct de l'adhérence de la locomotive.

Contre-vapeur Lechatelier.

En abordant les chemins à fortes rampes, on avait bien songé à augmenter la puissance des machines pour les gravir, mais on ne s'était pas préoccupé des difficultés de la descente. Or, sur des pentes un peu fortes, les trains descendent d'eux-mêmes, sans l'intervention de la machine, et sous la seule impulsion de la pesanteur, ils acquièrent une accélération dangereuse.

Le seul moyen que l'on avait à sa disposition, consistait à faire serrer le plus grand nombre possible de freins, pour ralentir la marche du train, mais leur action prolongée déformait les bandages, usait les rails de la voie, et parvenait même à les déplacer.

Pour y obvier, on songea bien à renverser la marche de la vapeur, mais la manœuvre était dangereuse et il a fallu commencer par remplacer le levier de changement de marche ordinaire par un changement de marche à vis. La manœuvre devenait ainsi facile, mais, en renversant simplement la marche, on aspirait les gaz de la boîte à fumée

dans les cylindres, et ces derniers s'échauffaient au point de détruire toutes les garnitures.

M. Lechatelier, ingénieur des mines, imagina alors d'envoyer dans les cylindres, par le tuyau d'échappement, un jet de vapeur et d'eau, ou simplement un jet d'eau chaude emprunté à la chaudière.

Cette eau empêche les gaz d'arriver, elle se vaporise dans les cylindres en les refroidissant, et permet ainsi à la machine de fonctionner sans inconvénient à contre-vapeur, et de maintenir facilement la vitesse normale du train à la descente.

C'est là, sans contredit, une invention des plus heureuses, qui est parvenue à réaliser la descente des fortes rampes dans d'excellentes conditions de sécurité, et sans danger aucun pour le personnel, pour le matériel roulant et pour la voie.

Machines pour les Tramways.

Depuis un certain nombre d'années les tramways tendent à s'imposer à nous dans toutes les villes de quelque importance et la question de la traction sur ces chemins est à l'étude.

A l'origine, comme pour les chemins des mines, on s'est contenté de faire le service au moyen de chevaux, mais aujourd'hui on cherche à remplacer ces derniers par un moteur plus économique, et on songe à de nouvelles transformations de la locomotive pour satisfaire à ces nouveaux besoins.

Il s'agit pour les nouveaux moteurs, de ne pas dégager de fumée qui incommoderait les voyageurs, et de ne pas laisser échapper de vapeur, de crainte d'effrayer les chevaux des voitures.

Les uns cherchent à utiliser la locomotive ordinaire pour servir de remorqueur et traîner un ou plusieurs omnibus ; les autres cherchent à adapter à la voiture même un moteur simple et ne présentant aucun danger, pour éviter les ennuis d'un remorqueur et les frais d'un chauffeur.

Remorqueur.

Une Société belge vient de construire, dans les ateliers de Nivelles, un remorqueur destiné à la traction sur les tramways.

La partie mécanique se compose d'un générateur Belleville, d'une soufflerie pour brûler du coke dans le foyer, d'un condenseur à surface pour la vapeur sortant des cylindres, et d'une machine à 3 cylindres dont l'axe fait 400 tours par minute pour donner à la voiture la vitesse d'un cheval au trot allongé.

Deux hommes sont nécessaires pour la marche, un conducteur et un chauffeur.

Le remorqueur gravit sans peine des pentes de 20 ^m/_m par mètre à la vitesse de 12 kilomètres, avec une voiture chargée.

Un remorqueur de ce genre fonctionne sur les tramways-sud de Paris.

Voitures automobiles à air comprimé.

Sur les tramways de Neuilly, M. Mekarski fait essayer une voiture automobile de son système, fonctionnant au moyen de l'air comprimé à 25 atmosphères.

Au point de vue mécanique, cette voiture se compose de quatre parties distinctes : 1° les réservoirs pouvant contenir 2,000 litres d'air comprimé à 25 atmosphères ; 2° une bouillotte contenant 200 litres d'eau à 180° pour réchauffer l'air pendant sa détente ; 3° un régulateur pour régler la pression du mélange d'air et de vapeur ; 4° le mécanisme moteur.

La marche est absolument silencieuse, il ne sort aucune vapeur. La souplesse de la voiture ne laisse rien à désirer ; changer l'allure, modérer la vitesse, accélérer, arrêter brusquement, toutes ces manœuvres se font avec la plus grande facilité et le conducteur de cette voiture n'a pas besoin d'être plus habile que le cocher ordinaire d'un tramway.

Enfin la voiture remonte avec facilité les rampes de 20^m/_m et procure une économie de 50 0/0 sur la traction ordinaire au moyen de chevaux.

Voitures à vapeur.

On a construit à Argenteuil des voitures automobiles où l'air comprimé est remplacé par la

vapeur d'eau ; on a supprimé les inconvénients du foyer en plaçant sous la voiture un réservoir dans lequel on emmagasine de l'eau chauffée préalablement à la température de 180°; la vapeur qui se produit naturellement à cette température est à 10 atmosphères, mais à la fin du trajet la vapeur n'a plus qu'une tension de 5 atmosphères.

Il suffit de condenser la vapeur à la sortie des cylindres pour réaliser les conditions du programme, comme avec l'air comprimé.

Il resterait à comparer la vapeur de ces deux systèmes sous le rapport d'entretien et de marche, mais ce n'est qu'à la suite d'expériences prolongées qu'on pourra arriver à faire un choix ; dans tous les cas, ces deux systèmes présentent déjà une économie de 50 0/0 sur l'emploi des chevaux, c'est là le point le plus important à constater.

SOUVENIR DE VOYAGE

Par M. A. DE PUYRAIMOND,

(Séance du 11 Mai 1877).

Le transport *la Saône* rentrait en France, après quatre ans de campagnes dans les mers de Chine et de Cochinchine; l'équipage était harassé de fatigues et le navire rapatriait des malades, dont la guérison de ceux qui survivraient à la traversée ne pouvait s'obtenir que dans leur patrie.

Après avoir relâché trois jours à Sainte-Hélène, la *Saône* avait repris la mer et se trouvait, le 17 octobre 1861, par le travers des Açores. La mer était grosse; des coups de vent de nord-ouest se succédaient rapidement et fatiguaient le navire. On naviguait sous une voilure réduite, trois ris aux huniers, un ris dans la misaine, le petit foc et l'artimon de cape.

Le bâtiment, délié par une longue campagne, faisait beaucoup d'eau ; depuis Sainte-Hélène, on pompait trois heures sur quatre ; l'équipage et les convalescents étaient constamment occupés à rejeter hors de la coque l'eau de la mer qui semblait vouloir en prendre possession. Tout le monde succombait sous le poids du travail, mais on travaillait avec courage, ayant la France à une dizaine de jours devant soi.

Pendant le séjour à l'île Bourbon, des marins provenant de navires de commerce, coupables de quelques fautes de discipline, avaient été embarqués sur *la Saône* pour subir en France les peines auxquelles ils avaient été condamnés. C'étaient presque tous de braves matelots, habiles en leur métier et les premiers à travailler. Un d'eux se faisait surtout remarquer par ses connaissances en matelotage et sa gaîté à l'ouvrage.

Malgré la légère peine qu'il avait à subir à son arrivée, Garnier désirait vivement arriver promptement à Brest, où il devait trouver sa fiancée qui l'attendait impatiemment. Sa conduite et son zèle lui avaient mérité du commandant la promesse d'une demande en grâce, et l'arrivée dans sa patrie était pour lui la certitude d'un sort heureux.

Il avait le portrait de sa future, jeune fille aux yeux doux, au visage souriant, qui semblait le remercier du bonheur qu'allait lui apporter son retour.

Quand le service lui laissait quelques moments

de liberté, il regardait avec amour l'image de sa fiancée, et son visage exprimait successivement les impressions que l'avenir rêvé y amenait. Accablé de fatigue, vivant au milieu des privations, il se disait que dans quelques jours la vie allait se montrer pour lui aussi gaie et heureuse qu'elle était maintenant dure et triste. Par moments, un sombre nuage plissait son front, ses yeux devenaient humides, car il songeait que l'on n'accorderait peut-être pas la faveur que demanderait pour lui son capitaine; mais cette impression durait peu, l'espérance rentrait dans son cœur, ses traits recouvraient leur expression du bonheur espéré, et gaîment il reprenait sa tâche.

La journée du jeudi 17 octobre avait été mauvaise; la brise fraîchissait, le navire roulait et tanguait violemment; le vent soufflait en coup de vent et faisait claquer les cordages, dont à chaque instant quelques-uns se brisaient sous l'effort des voiles tendues par l'ouragan. A six heures du soir, la bordée, éloignant trop la *Saône* de sa route, l'ordre est donné à l'officier de quart de virer lof pour lof. La manœuvre se fait sans encombre jusqu'au commandement de border la misaine.

Les hommes rangés sur l'écoute voient bientôt leurs efforts inutiles; l'écoute s'était engagée dans un piton des porte-haubans. Garnier saute en dehors du navire pour dégager la corde de l'obstacle qui la retient; l'équipage la raidit au point convenable, quand tout à coup un cri d'angoisse se fait

entendre, suivi immédiatement de cette parole funèbre : *Un homme à la mer !*

A ce cri sinistre, un morne silence se fait dans tout le navire ; on se précipite dans les passavants de babord pour se rendre compte de l'affreux accident. Là, un spectacle terrible s'offre à tous les yeux. Cramponné des deux mains à un filin traînant le long du bord, plongé à chaque coup de roulis dans la lame qui se brise contre le flanc du navire, pour se voir frappé violemment contre la muraille chaque fois que le bâtiment se relève, le matelot reste attaché à ce bout de corde, son dernier espoir de salut. Son regard tourné au ciel lui adresse de muettes prières, et ses yeux suppliants appellent le secours de ses camarades.

A peine a-t-on vu la situation, que des hommes se font attacher et se laissent glisser le long du navire. A plusieurs reprises, ils parviennent à saisir le naufragé, mais chaque fois, les mouvements brusques et violents du transport les empêchent de le maintenir. Cependant leurs forces s'épuisent, plusieurs d'entre eux, brisés par les chocs qu'ils reçoivent sur les flancs du bâtiment par suite de ses mouvements désordonnés, ont été remontés évanouis sur le pont ; un seul essaie encore et semble un instant être parvenu à attacher le malheureux avec une corde, quand ce dernier, épuisé, ne pouvant plus résister, ouvre les mains et passe le long du bord entraîné dans le sillage.

Lorsqu'il paraît sous l'arrière, la bouée de sau-

vetage est jetée à la mer ; la fusée, en brûlant, éclaire l'endroit du vaste Océan où un homme, cramponné sur un morceau de bois, se trouve en lutte avec la mort.

Au moment où le naufragé a été entraîné, des matelots se sont précipités dans le canot de sauvetage, prêts à jouer leur vie pour tâcher de sauver celle de leur camarade. Les yeux tournés vers le commandant, ils attendent l'ordre de mettre l'embarcation à la mer. D'un regard, ce dernier consulte les officiers, qui tous jugent impossible d'exposer seize hommes à une perte certaine, sans aucunes chances de réussite ; il se détourne tristement et regarde, la mort dans l'âme, la fusée jeter ses dernières lueurs ; puis, quand la dernière étincelle est venue s'éteindre dans les flots, l'officier de quart fait servir, et le bâtiment reprend péniblement sa route ; seulement un homme qui, tout à l'heure, plein de vie et de santé, rêvait au bonheur que lui promettait l'avenir, se trouve isolé au milieu des flots, voyant fuir devant lui le navire, son seul espoir de salut.

Tant que cramponné à une corde, il a vu un moyen possible de se sauver, il a lutté courageusement ; quand ses forces le trahirent et que, glissant dans l'écume du vaisseau, la bouée est tombée près de lui, son cœur a encore espéré. Il a réuni toutes ses forces, est parvenu à atteindre ce suprême moyen de sauvetage, et là il attend le canot qui va venir le chercher. L'espérance lui est même

tout à fait revenue, car il n'a plus rien à craindre, il est sûr, grâce à la bouée, de se soutenir sur l'eau le temps nécessaire pour que l'embarcation vienne le sauver ; le navire est là, à cent mètres devant lui, il voit les hommes dans le canot tout disposer pour le mettre à l'eau ; l'endroit où il se trouve est éclairé par la lumière de la fusée ; il reprend courage et se dit qu'avec un peu de patience il va pouvoir remonter sur le pont au milieu de ses camarades, et que sa vie, interrompue un instant par un rêve horrible, recommencera heureuse avec sa future qui l'attend, espérant de lui le bonheur qu'il est sûr d'avoir avec elle. Un moment, l'espérance est tellement forte qu'il ne doute plus et attend ses sauveurs.

Quelques secondes s'écoulent ainsi, et rien ne vient à son secours ; il appelle, il crie, sa voix semble s'éteindre dans sa poitrine, il commence à douter, il se demande ce qui peut les faire différer ainsi ; tout n'était peut-être pas prêt, ce n'est qu'un retard. Il espère encore un moment, mais bientôt le désespoir le reprend. Il ne met pas en doute que le canot ne vienne le chercher ; certainement il le trouvera si la fusée brille encore, mais si elle s'éteint ? Pour lui, il y a déjà longtemps qu'il est là, seul au milieu de la nuit, et il sait que sa lumière ne dure que quelques instants ; il essaie de se rendre compte du temps qui s'est écoulé ; il lui semble qu'il y a bien des minutes, qu'il y a des heures ; il regarde avec anxiété la lueur qui sert

de phare à ses camarades, il croit la voir pâlir, puis briller d'un plus vif éclat ; ses yeux essaient de percer les ombres de la nuit pour se rendre compte des mouvements du navire.

Tout à l'heure, la dunette était couverte d'hommes affairés, maintenant le calme semble y régner ; il n'y voit plus de mouvements. Une idée terrible lui cercle la tête ; est-ce qu'on l'abandonnerait ? Il rassemble ses idées, il se souvient ; autrefois, dans une de ses précédentes navigations, par un gros temps, un homme est tombé à la mer et on l'a laissé périr, aucun canot ne pouvant être mis à l'eau sans danger de sombrer. C'est vrai, pense-t-il, mais il faisait gros temps, et maintenant la mer est loin d'être aussi forte. Il regarde d'un œil hagard les hautes lames frémissantes qui accourent en roulant l'une sur l'autre, semblant se poursuivre comme pour s'escalader et le regarder livré à l'agonie. Malgré ses yeux qui lui montrent l'état furieux de la mer, son esprit refuse à l'admettre, et il veut se persuader qu'un canot ne court aucun danger, quand tout à coup une lueur brillante s'élance dans l'air, et tout retombe dans l'obscurité.

La dernière étincelle jetée par la fusée, en se noyant dans la mer, lui ôte tout espoir de secours ; il crie, il appelle du navire ; il n'entend rien que le bruit de la tempête et les cris des oiseaux se jouant dans l'ouragan. Il regarde le transport ; le grand hunier, mis sur le mât, est orienté pour recevoir la brise, et le bâtiment s'éloigne rapidement de lui.

Il se dit alors que tout est fini, qu'il n'a plus qu'à mourir ; il sent ses forces qui s'affaiblissent, il songe au noir de l'Océan, à ses profondeurs sans fond où il va rouler tout à l'heure ; il lui semble voir des monstres marins le guettant de leurs yeux glauques ; ses regards s'obscurcissent, ses idées lui échappent. Mourir si vite ; plus d'espoir de salut, et cependant se sentir si plein de vie ; pourquoi lui plutôt qu'aucun autre de ceux qui étaient avec lui ? Il veut lutter contre cette mort qu'il trouve injuste et inique, contre cette mort qui l'enlève à sa fiancée.

A ce souvenir, il pense à Dieu. Il le prie pour lui et pour ceux qu'il aime, il attend la mort en se recommandant à sa clémence.

Cependant la tempête a augmenté, les éclaboussures des vagues lui fouettent la figure, ses membres glacés par l'eau froide ne peuvent plus le maintenir sur la bouée, tout tourbillonne devant ses yeux, il se sent entraîné au fond des eaux. Pendant quelques instants, les bras agités, il cherche à chasser de devant ses regards les fantômes et les ombres qui l'entourent ; il se sent entraîné par des forces invincibles dans des abîmes inconnus, puis tout se fait sombre pour lui, et bientôt, inerte, sans pensées, son cadavre devient le jouet des flots.

Quand le commandant eut pris la décision de ne pas envoyer de canot au secours du naufragé, sa figure exprima un profond désespoir. Quoique bien

convaincu que les matelots qu'il eût envoyé essayer le sauvetage n'auraient pu y parvenir que par miracle, il lui semblait atroce de voir périr, à quelques pas de lui, un homme de cœur, sans rien essayer pour le sauver de la mort. A chaque instant, ses regards erraient de la lueur brillante de la fusée à la mer en courroux ; il voyait autour de lui les marins de l'équipage prêts à se dévouer à une mort presque certaine pour venir en aide à leur camarade agonisant ; il comprenait que ce serait avec enthousiasme que tous risqueraient l'aventure ; mais avait-il le droit de jouer la vie de seize hommes sur un hasard inespéré ? S'il devait tout tenter pour sauver le matelot à la mer, son devoir était aussi de ne pas exposer inutilement la vie de ceux qui lui étaient confiés.

Tout lui montrait qu'il était impossible de faire tenir une embarcation à flot par un temps si terrible ; mais, si contre toute attente, ce résultat pouvait être obtenu, de quel poids son esprit ne serait-il pas déchargé si on sauvait le naufragé. Un moment il hésite, les regards sont fixés sur lui, on attend son commandement, quand la parole arrivée sur ses lèvres se trouve arrêtée par le souvenir de la douleur lugubre d'un vieux marin qui, dans un cas semblable, avait perdu vingt hommes en essayant d'en sauver un.

Cette pensée lui montre qu'il n'a pas le droit d'exposer ses matelots à une mort inévitable, il reste immobile un instant, accablé sous le poids

d'une immense douleur ; puis, ayant donné l'ordre de continuer la route, il rentre dans sa chambre se livrer à son désespoir.

Quand tout fut fini, lorsque le navire quitta le théâtre du sinistre, en luttant péniblement contre la mer en courroux, un silence funèbre régna à bord. Chacun pensait à ce qui se passait à quelques cent mètres de lui, à ce pauvre malheureux attendant une mort inévitable, à ses souffrances, à son agonie ; on le voyait encore luttant avec courage cramponné le long du bord, puis entraîné par le sillage et parvenant à atteindre la bouée sur laquelle à peine arrivé on devinait ses regards attachés sur le bâtiment ; le cœur se serrait en pensant à son désespoir quand il vit la *Saône* s'éloigner ; on le sentait mourir étouffé sous le poids des lames et peut-être doutant du courage et du dévouement de ses frères d'armes.

Pendant que ce drame horrible se passait, bien loin de là, une jeune fille lisait une lettre de l'homme qu'elle aimait, lettre que venait d'apporter le courrier de l'île Bourbon. Dans quelques jours un navire va entrer en rade de Brest ; elle accourt sur le quai et elle se trouve près de celui qu'elle attend ; puis elle se promène souriante, appuyée sur son bras, le cœur épanoui par les paroles d'amour qui y descendent ; à cette espérance ses yeux se ferment, elle n'ose songer à tant de bonheur. Peu à peu sous l'influence de la nuit qui se fait sombre, du vent qui souffle avec tem-

pête, son cœur s'attriste et doute. Un pareil bonheur sur la terre, pense-t-elle, je serai trop heureuse. Il annonce son retour prochain, il doit être près de moi dans une dizaine de jours si le temps le favorise ; mais elle songe au vent qui souffle si fort, à l'ouragan qui se joue des navires, aux naufrages si fréquents, aux accidents qui arrivent si souvent aux marins ; il peut tomber de la mâture, il peut être jeté à la mer. A cette pensée, elle se sent haletante et troublée, elle croit le voir luttant contre les flots ; elle se lève, l'appelle, et tombe épuisée d'angoisses devant cette vision terrible, les mains crispées et chassant par des mouvements convulsifs ce spectacle affreux de ses yeux.

Mais bientôt elle se rassure ; n'a-t-elle pas sa lettre dans la main ; il est bien portant, il revient embarqué sur un bon navire, il affirme qu'il sera bientôt en France ; tout ce qu'il craint c'est d'avoir quelques jours de retard à cause du mauvais temps possible. A ces pensées son cœur se calme, ses rêves redeviennent souriants ; elle se voit déjà mère, jouissant de ce bonheur suprême de la maternité, qui, composé d'amour, de dévouement, de souffrances et de sacrifices, rejette loin de lui tous plaisirs terrestres et sensuels, et élève alors la femme au-dessus de l'humanité. Son esprit s'envole dans ces songes dorés et bientôt le sommeil la berce dans son bonheur, à l'heure même où son souvenir rappelait à son fiancé à l'agonie la soumission aux volontés de Dieu.

La Saône avait à peine repris sa route que l'obscurité de la nuit, qui jusque-là avait été profonde, commença à se dissiper sous l'influence de la lumière de la lune.

A chaque coup de tangage, l'avant du navire plongeait dans la lame que la guibre séparait violemment en deux parties qui s'écoulaient en bouillonnant le long des flancs ; la mâture fouettait ; au roulis, les membrures faisaient entendre des craquements prolongés qui augmentaient brusquement d'intensité quand une lame inattendue rejetait subitement le bâtiment sur le côté qu'il venait de quitter ; les canons mis en mouvement par les brusques et violentes secousses qu'ils recevaient à chaque rappel du vaisseau faisaient gémir les palans qui les retenaient contre le bord ; le vent sifflait dans les cordages d'une façon intermittente, le son augmentant ou diminuant d'intensité suivant que les mâts s'inclinaient dans sa direction ou se redressaient en allant à sa rencontre ; à tout instant une vague, dont la crête blanchissait, venait se briser en donnant un coup sec contre la muraille et faisait disparaître une partie du pont sous les embruns qui le couvraient ; on n'entendait à bord aucune voix humaine, mais seulement ces bruits du navire que le marin comprend, qui semblaient des plaintes que le vaillant transport laissait échapper dans la lutte pénible qu'il soutenait contre les éléments. L'air était chargé d'humidité, un léger brouillard s'éten-

dait partout, et les rayons lumineux traversant le gris des nuages, semblaient regarder le navire à travers un linceul. Au bout de l'horizon dans la partie Est, une brume épaisse commença à monter; tant qu'elle se maintint près de l'eau sa marche ascensionnelle fut lente ; à mesure qu'elle s'élevait, elle semblait se presser pour couvrir le navire ; au moment où elle toucha le zénith, la lune écarta un moment les nuages qui l'entouraient comme un voile, pour voir la lutte qui commençait.

La tempête tombe à bord avec furie ; le temps manque pour serrer la voilure ; le vent redouble et emporte dans les airs toutes les voiles du bâtiment déchirées en lanières qui disparaissent bientôt au loin dans la brume ; la grande vergue se brise en morceaux, la coque se tord sous la résistance qu'elle oppose à une mer déchaînée. Lutter plus longtemps devient impossible ; *la Saône* fuit devant le temps. Aussitôt que le vent la prend par l'arrière, les mouvements désordonnés qui tout-à-l'heure semblaient vouloir la briser s'arrêtent subitement. Poussée par le vent qui la fait fuir devant lui avec une rapidité vertigineuse, elle vogue au milieu d'une nappe blanche d'écume qui s'étend autour d'elle. Sa rapidité est telle qu'elle vole sur le sommet des lames, sans que leurs ondulations aient d'influence sur elle. L'ouragan est si fort que les hommes sont forcés de se tenir aux cordages pour ne pas être enlevés. Le navire dans sa course effrénée, avec ses lambeaux de voiles claquant

dans l'air, ses cordages échevelés par le vent, ressemble à un attelage indompté, qui la crinière en désordre dévore l'espace.

Chacun se tient prêt à exécuter les ordres d'où dépend le salut de tous, lorsque tout-à-coup la vigie signale un navire par tribord. Tous les regards se dirigent sur lui ; un grand trois-mâts arrivait sur *la Saône* ; on distinguait à peine au milieu du brouillard ses voiles blanchies par la lune, semblables aux ailes d'un oiseau de mer gigantesque. La distance entre les navires diminuait rapidement, l'abordage semblait inévitable, quand des jeux agités des haubans font connaître le danger au bâtiment étranger qui, une minute après, passait assez près pour que l'on pût le toucher de l'arrière avec la main.

Bien peu d'instants s'étaient écoulés depuis le moment où la vigie signala le navire jusqu'à celui où le danger fut passé. Que de réflexions furent faites par chacun dans ces quelques moments !

On était sous l'impression de la mort de Garnier. On songeait que cette mort si terrible était celle à laquelle on était exposé à chaque instant. Le cœur encore ému du drame auquel on venait d'assister, on avait été replongé dans l'idée de la mort par l'ouragan qui se jouait du navire désarmé. Après avoir détourné le danger en exposant sa vie dans des manœuvres nécessaires au salut commun, chacun se félicitait d'être sauvé du péril, quand le trois-mâts arrivant sur *la Saône* avait de nouveau

remis l'existence de tout l'équipage en question.

La Saône, obéissant à peine à l'action du gouvernail, ne pouvait rien faire pour éviter l'abordage. Si l'autre navire ne l'apercevait à temps pour pouvoir changer sa route, il la prenait par le travers, disloquait ses bordages et la faisait sombrer. Par un temps pareil aucun sauvetage n'était possible, l'abordage était la perte de tous.

Si la puissance de la volonté humaine peut à distance attirer l'attention d'un étranger, cet effet se produisit alors. Après quelques secondes d'angoisses, pendant lesquelles les yeux de plusieurs centaines d'hommes fixés sur le bâtiment appelaient les regards de ceux qui le montaient, on le vit tout à coup changer sa route. On était sauvé. Dans des instants semblables on ne craint pas, on attend. Toute l'existence dépendant d'une chose qui ne peut être modifiée par aucune volonté humaine, on voit venir, résigné à la volonté suprême, le sort qu'elle vous a destiné. De pareils moments sont en même temps d'une longueur éternelle et d'une brièveté incalculable, longs à cause de l'attente où l'on est de la fin de l'événement, et courts par les pensées, les craintes et les regrets qui passent dans l'esprit.

Le lendemain le temps était beau, la mer ondulait comme une vaste étoffe mollement soulevée par un léger souffle ; l'équipage était occupé à réparer les avaries de la nuit.

«—Voulez-vous connaître les magnifiques paroles

que je viens d'entendre, dit aux officiers réunis dans le carré un d'entre eux qui venait d'y entrer.

« — Volontiers, répond-on.

« — Eh bien, Messieurs, les voici. Hier dans la nuit, au moment où nous étions assez rudement secoués par le vent, et où toutes nos voiles jugeaient convenable de nous abandonner, les deux cantinières que nous avons comme passagères eurent peur de voir le navire sombrer. Au milieu de leurs craintes, malgré le scepticisme qu'elles affichent, elles s'adressèrent à Celui qui seul peut calmer l'ouragan, elles se mirent à genoux et prièrent Dieu de les protéger. Le danger passé, elles ont oublié leurs craintes et leurs prières, et voici la réponse qu'elles viennent de me faire quand je leur ai demandé si elles avaient eu peur. .

« Nous peur, oh ! Monsieur. Nous en avons vu bien d'autres à Solferino et à Palikao. »

« Leur réponse, dit un des officiers, est l'expression de ce sentiment humain qui empêche de reconnaître la supériorité de grandeur ou de dangers d'un événement dans lequel on n'a joué qu'un rôle secondaire et passif sur celui où l'on a été acteur. Mourir sur le champ de bataille est triste mais glorieux, mais mourir comme ce pauvre Garnier, c'est atroce. Au moment de rentrer dans sa patrie, quand il allait retrouver la femme qu'il aimait; mourir ainsi ! Quelles souffrances il a dû éprouver ? quelles pensées il a dû avoir ? qui peut se rendre compte des sensations qu'il a traversées ?

Et penser que la mort vous enlève ainsi subitement sans que rien ne dise que vous mourez à ceux qui vous aiment. »

« — Je crois, répondit le premier interlocuteur, que les pressentiments existent ; je suis sûr qu'au moment où Garnier mourait, sa fiancée a été frappée au cœur d'une crainte sinistre ; cette idée a pu la quitter ensuite, mais sa mémoire la lui rappellera quand elle connaîtra sa mort. »

Dix jours après *la Saône* mouillait en rade de Brest. Le premier canot qui accosta la cale *la Rose*, trouva sur le quai une jeune fille qui se précipita près de l'officier qui le commandait.

« — Monsieur, vous avez à bord un matelot nommé Garnier, lui dit-elle, voulez-vous me laisser aller à bord le voir ; c'est mon futur.

L'officier détourna la tête sans répondre.

« — Pourquoi ne me répondez-vous pas, dit-elle, est-ce qu'il serait malade ?

Après l'avoir regardé, elle ajoute :

« — Vous avez l'air triste, Monsieur, dites-moi donc ce qu'il a ?

Puis prenant sa tête dans ses deux mains et cherchant dans sa pensée.

« — Oh ! s'écrie-t-elle, c'était donc vrai, ce que j'ai rêvé il y a dix jours. Je me rappelle maintenant ; c'était jeudi ; il était près de huit heures ; je l'ai vu tomber à la mer, il appelait, il ne lui est venu aucun secours, Il s'est noyé. N'est-ce pas, Monsieur,

c'est vrai ce que je dis ? Mais parlez donc, je vous en prie. »

L'officier incline la tête, et s'éloigne les larmes aux yeux. En rentrant à bord, il dit à son ami :

« Vous aviez raison, je crois aux pressentiments. »

LE GÉNIE DE LA FRANCE ET GRESSET

AUX CHAMPS ÉLYSÉES

DIALOGUE

Par M. E. YVERT.

(Séance du 27 Juillet 1877.)

LE GÉNIE DE LA FRANCE.

GRESSET, *endormi sous un bosquet.*

UN GUIDE.

LE GÉNIE.

Sommes-nous arrivés enfin ?

LE GUIDE

Non pas encor ;

Un peu de patience, et nous touchons au port.

LE GÉNIE.

Je suis las.

LE GUIDE.

Impossible.

LE GÉNIE.

Et pourquoi, je vous prie ?

LE GUIDE.

De la France on verrait défaillir le Génie !
De son élan sublime il suspendrait le cours !....
Non, toujours en haleine, il doit marcher toujours.

LE GÉNIE.

Mon cher guide, apprenez qu'à l'instar du vulgaire,
Le génie a besoin d'un repos salulaire ;
Sachez que le sommeil, en calmant son cerveau,
Donne à son énergie un stimulant nouveau.
— Trouver des gens d'esprit dans les Champs-Élysées,
M'avait toujours paru chose des plus aisées,
Mais je vois qu'aux Enfers, on doit, comme partout,
Avant d'en rencontrer se fatiguer beaucoup.
— Enfin, s'il faut qu'ici tout net je vous le dise,
Le sort du Juif-Errant n'a rien qui me séduise,
Et je prétends m'asseoir.

LE GUIDE, *apercevant Gresset.*

Eh ! voici justement.
L'ombre que nous cherchons.

LE GÉNIE.

Gresset ?...

LE GUIDE,

Précisément.

Il dort.

LE GÉNIE.

Loin des traces d'un bruyant hémisphère,
Une ombre, assurément, n'a rien de mieux à faire.
Mais quel est ce papier près de lui chiffonné ?...

LE GUIDE.

Le premier numéro d'un journal nouveau-né.

LE GÉNIE *s'en emparant et l'examinant.*

Abondante matière et gigantesque forme !
Ne nous étonnons pas que ce cher Gresset dorme.
Car sous un long discours éclos en parlement,
J'aperçois l'épaisseur d'un feuilleton-roman.
Mais arrachons Gresset à sa lourde atonie ;
Appelez-le.

LE GUIDE.

Gresset !

GRESSET.

Qui va là ?

LE GÉNIE.

Le Génie

De la France.

GRESSET.

Est-il vrai ? Monseigneur ! Quoi c'est vous ?...

LE GÉNIE.

Monseigneur, a-t-il dit, ce mot me semble doux ;
Aujourd'hui, par malheur, il n'est plus à la mode.

GRESSET.

Se peut-il ?

LE GÉNIE.

Oui, vraiment, la nouvelle méthode,
Effaçant la distance et la disparité,
Entre tous les mortels a mis l'égalité,
Et ne les désignant que par un titre unique,
Les a faits citoyens, de par la République.
Vous ouvrez de grands yeux. Ah ! ça, mon cher Gresset,
Vous ne bougiez donc pas tandis qu'on progressait ?

GRESSET.

Mon Dieu ! ne trouvez point fort extraordinaire
Que l'on reste ici-bas un peu stationnaire.
Depuis, à bien compter, soixante-quatorze ans,
Que, décédé là-haut, je demeure céans,
Chaque journée à l'autre exactement pareille,
Nous fait du lendemain l'image de la veille.
Jamais d'intrigue ici, jamais d'élections,
Pas de représentants, pas d'oppositions ;
Pluton ne souffrant point qu'un bavard le taquine,
En bon mari, parfois consulte Proserpine,
Qui lui prouve très bien, par son esprit rusé,
Que partout le beau sexe est le mieux avisé.
Vous le dirai-je, enfin, parmi nous point de luttes,
De désaccords, de bruit, de débats, de disputes ;
Pas l'ombre de rancune ou de division ;
On est, dans le Tartare, en pleine *fusion*.
Loin que jamais le peuple ici-bas se mutine,
Chacun, sans raisonner, subit la discipline,
En sorte que démons, bienheureux et maudits,
Des Enfers, sur ma foi ! font un vrai paradis.

LE GÉNIE.

Ce tableau séduisant me captive, me touche ;
Rien qu'à vous écouter, l'eau me vient à la bouche
A tel point, que pour vivre à l'aise et sans souci,
Je suis presque tenté de m'installer ici.

GRESSET.

Quoi Seigneur ! pour l'Enfer vous quitteriez la France ?

LE GÉNIE.

Entre ces deux pays bien peu de différence,
Car si vous attisez le feu dans vos fourneaux,
Nous, pour mieux l'exciter, nous avons des journaux
Dont l'encre corrosive et l'ardente faconde
Font flamber la querelle aux quatre coins du monde,

Et qui, dans maint article écrit subtilement,
Étouffent la raison sous le raisonnement.
Quels lisez-vous ici ?

GRESSET.

D'abord ceux qui décèdent,
Et le nombre en est grand, mais leurs phrases m'excè-
[dent ;
Défunts chez les vivants, je crois qu'aux sombres bords
Ils ont vraiment juré d'ennuyer jusqu'aux morts.
Je les évite donc, et n'ai pas grande envie
De lire les journaux qui sont encore en vie.
Par le maître, d'ailleurs, peu d'entre eux sont soufferts,
Car il tient à garder la paix dans les Enfers.
— Mais laissons ce propos, et dites-moi bien vite
A quel heureux hasard je dois votre visite.
Vous si gai, si brillant, abandonner Paris,
Vos cercles somptueux, vos théâtres chéris ;
Délaissier l'Opéra, ses danses, sa musique.
Tant d'arts que vous douez d'un attrait tout magique.
Pour venir aujourd'hui, d'un long chemin lassé,
Voir au sombre séjour un pauvre trépassé !
Ce procédé, pour moi, sans doute est fort aimable,
Mais, à vous parler vrai, me semble inexplicable.
Là haut, il m'en souvient, jadis glorifié,
Je suis probablement tout à fait oublié.
Près d'un siècle a passé sans que ma chère France
Ait daigné me donner marque de souvenance.
Lit-on encor mes vers ?

LE GÉNIE.

On n'en lit plus du tout,
Avec nos lois, nos mœurs, a changé notre goût.
Les bons vers, et ceux-ci comprennent tous les vôtres,
Gresset, auront toujours de chaleureux apôtres,
Qui, vouant aux chefs-d'œuvre un culte mérité,
Transmettront votre gloire à la postérité.

Mais s'il faut qu'avec vous franchement je m'explique,
La poésie, hélas ! meurt sous la politique.
Notre siècle est sans doute intelligent, actif,
Mais grand calculateur, il est très positif ;
Oui, l'or est devenu le plus bel apanage,
Et pour en acquérir chacun se met en nage.
La spéculation, étendant son essor,
Fascine tous les yeux avec ses lingots d'or ;
Dans le trois, dans le cinq, trouvant une ressource,
Reine de notre époque, elle trône à la Bourse,
Et jusqu'à l'Opéra, tandis qu'on chante un air,
Fait osciller la rente et les chemins de fer.
Ce pauvre amour lui-même, aujourd'hui prosaïque,
Parlerait vainement la langue poétique ;
Il se verrait traité comme un fou, comme un sot,
Si n'ayant que son cœur, et dépourvu de dot,
Il ne complétait pas son tendre et doux ramage
Par le style âpre et lourd d'un contrat... d'esclavage.

GRESSET.

Ainsi donc, je me vois, sous un double trépas,
Doublement enterré

LE GÉNIE.

Non, vous ne l'êtes pas ;
Et lorsque par hasard, apprenti littéraire,
Quelque jeune homme encor veut apprendre à bien
Quand d'un genre nouveau fuyant l'étrangeté [faire,
Et la forme bizarre et l'excentricité,
Il aspire et s'attache à donner à son style
Un tour ingénieux, élégant et facile,
Quel plus aimable guide à ses yeux est offert
Que l'auteur qui chanta la *Chartreuse* et *Vert-Vert*,
Qui sut, de la dévote et discrète cellule,
Jusqu'aux lambris dorés fronder le ridicule ;
Que le poète enfin dont la douce gaité
Préféra la malice à la malignité,

Et dont la muse vive, éloquente et légère,
Fut piquante toujours sans jamais être amère?....
Parmi tant d'écrivains; tant d'illustres élus
Immortels brevetés dont on ne parle plus,
Je ne vous confonds pas, Gresset, car votre gloire
A bon droit tient sa place au temple de Mémoire.
Vous fûtes, je le sais, académicien,
Mais, entre nous soit dit, cela ne prouve rien,
Puisque le corps fameux, prétendu littéraire,
S'il s'ouvrit pour Cotin, se ferma pour Mélière.
Le mérite à mes yeux est tout; le reste : rien.

GRESSET.

Plus qu'à moi, c'est à vous que je dois tout le mien.
Oui, c'est en m'inspirant de cet heureux Génie
Qui fut, dans tous les temps, l'orgueil de ma patrie,
Que j'ai grandi mon nom et conquis des succès.
L'esprit!... il vit dans l'air de ce beau sol français;
Sur nous planant toujours, il est, à notre terre,
Ce qu'est un lourd brouillard à la triste Angleterre.
Exploitant tour à tour et le mal et le bien,
Il s'empare de tout, il s'amuse d'un rien;
A la race des sots qui souvent nous ennuie,
Fait sentir jusqu'au vif la mordante ironie,
Et grâce aux traits malins qu'il décoche à foison,
De l'orgueil d'un faquin sait venger la raison.

LE GÉNIE.

Oui, le voilà bien tel, qu'établissant vos titres,
Il dicta, cher Gresset, vos charmantes épîtres.
Mais cet esprit français, si vif et si léger,
Dans vos temps bienheureux, à l'abri du danger,
Ne risquait, en poussant trop loin la peccadille,
Que d'être, quelquefois, conduit à la Bastille;
Encor, vous le savez, y restait-il fort peu.
Vingt-cinq ans après vous; il joua plus gros jeu.
Fidèle à sa nature et toujours satirique,
A l'aspect du péril, il devint plus caustique,

Porta son enjouement jusque sous les barreaux
Et par sa fermeté fit pâlir les bourreaux.
André Chénier, sublime en sa mélancolie,
Soupirait, en mourant, sa dernière élogie,
Et Roucher crayonnait des vers lorsque martyr,
Pour l'hécatombe humaine, il lui fallut partir.
L'esprit de cette époque, avec son stoïcisme,
Fut plus que de l'esprit, ce fut de l'héroïsme !
Mais laissons ces tableaux pour un sujet plus doux,
Et parlons de celui qui m'a conduit vers vous.
Vous souvient-il d'Amiens ?

GRESSET.

Amiens la capitale
Du bon peuple picard, et ma cité natale !
Mon berceau, puis ma tombe, asile que j'aimais,
Où je vécus heureux, ~~et~~ e mourus en paix ;
Où je fondai, je crois, certaine Académie....
Comment se porta-t-elle ?

LE GÉNIE.

Elle encore en vie,
Mais elle dort un peu.

GRESSET.

Doux effet du fauteuil
Où s'étalant à l'aise, on aime à fermer l'œil.
Académiciens, cet usage est le nôtre ;
Les Quarante, à Paris, n'en ont jamais eu d'autre.
Oui, mon cher visiteur, de la ville d'Amiens,
Avec un vrai bonheur toujours je me souviens.
Bords de la Somme, aimables plaines,
Dont m'éloigne un destin jaloux,
Que ne puis-je briser les chaînes
Qui me retiennent loin de vous !
Que ne puis-je exempt de contrainte,
Échapper de ce labyrinthe

Par un industrieux essor,
Et jouir enfin sans alarmes
D'un séjour où règnent les charmes
Et les vertus de l'Âge d'or.

C'est ainsi qu'éloigné d'une terre chérie,
Autrefois j'ai chanté l'amour de la patrie,
Noble amour dont l'ardeur, qu'il faut glorifier,
Honore le poète autant que le guerrier.

LE GÉNIE.

Apprenez donc, Gresset, sans que ce soit merveille,
Que vos concitoyens vous rendent la pareille,
Et qu'Amiens, vous fêtant avec joie et splendeur,
Vous décerne aujourd'hui le plus insigne honneur,
Amiens à son poète élève une statue.

GRESSET.

D'une telle faveur mon âme est confondue.

LE GÉNIE.

Tout un peuple en ce jour se trouve associé
Devant le monument qui vous est dédié;
Marbre à l'éclat duquel, croyez-moi, rien ne manque :
Voté par le Commerce et sculpté par la Banque,
Il témoigne qu'Amiens, cultivant les beaux-arts,
Ne borne pas sa gloire aux pâtés de canards,
Alors qu'il sait unir, par un travail habile,
Au grand nom de GRESSET celui de FORCEVILLE.

GRESSET.

Je ne puis m'expliquer ni comment, ni pourquoi,
Au bout de près d'un siècle on songe encore à moi.
Mes heureux successeurs, resplendissants de gloire,
Ont dû, certainement, éclipser ma mémoire.

LE GÉNIE.

Pas tant que vous croyez. Certes de beaux esprits
Nous ont fait, après vous, admirer leurs écrits,

Mais de mille façons honorant leur mérite,
La France, à leur égard, se trouve à peu près quitte.
Et sans plus de retard, devait, assurément,
Payer enfin sa dette à l'auteur du *Méchant*.

GRESSET.

Des méchants, par hasard, l'espèce manque-t-elle ?

LE GÉNIE.

Oh non ! plus que jamais abonde une sequelle
Qui, plus qu'en aucun temps, trouble notre repos.
Mais, ami, ce n'est pas à de mauvais propos,
Au fiel d'une chanson, d'un billet anonyme,
Qu'elle borne aujourd'hui son étude et son crime ;
Mettre la zizanie entre de braves gens,
Brouiller, par-ci par-là, des amis, des amants,
Immoler sous les traits d'une amère épigramme,
La dignité d'un homme ou l'honneur d'une femme :
Tels furent du méchants les hauts-faits d'autrefois ;
De nos jours il lui faut de plus brillants exploits.
Oui, la méchanceté se donnant de la marge,
En tous sens, contre tous, parcourt un champ plus large,
Et n'aspire pas moins, dans ses efforts nouveaux,
Qu'à remplacer partout l'ordre par le chaos !
La muse du théâtre ouvrant encor sa lice,
Devrait, sans doute, au monstre infliger un supplice ;
Mais, hélas ! nous avons, inutile regret,
Des méchants par milliers, et pas un seul Gresset.
Des grands hommes, chez nous, l'espèce étant plus rare,
Nous les ressuscitons en marbre de Carrare,
En bronze, en pierre, en plâtre...

GRESSET.

Il vaut mieux, en effet,
Les posséder ainsi qu'en manquer tout à fait.
Votre grâce aujourd'hui jusqu'à moi vient s'étendre :
Mieux vaut tard que jamais ; une ombre peut attendre.

LE GÉNIE.

Si mon projet, plus tôt, ne s'est point accompli,
Croyez bien, cher Gresset, que ce n'est point oubli.
Mais combien d'embarras, depuis soixante années,
Sont venus entraver mes plans, mes destinées,
Et m'ont fait, réclamant des efforts peu communs,
Pour sauver les vivants, négliger les défunts ?....
Le Ciel, pour notre France, autrefois tutélaire,
Sur nous avait lancé, du haut de sa colère,
Révolutions, trouble, émeute et coëtera,
Et brochant sur le tout l'horrible choléra !...

GRESSET.

Tout cela, j'en conviens, importune et dérange.

LE GÉNIE.

Le calme revenu, nous avons de du Cange
Élevé la statue !... Oh ! vraiment, j'ai bien ri...

GRESSET.

De du Cange ?

LE GÉNIE.

Non pas ; mais du *Charivari*
Qui, parfois, vient chercher aux infernales rives
Ses lazzi les plus gais, ses phrases les plus vives.
Figurez-vous, mon cher, que ce fameux loustic,
Qui de tout et de tous fait rire le public,
S'était, par une erreur, une méprise étrange,
Avisé follement de confondre du Cange,
L'illustre, le savant, le docte, l'érudit
Le plus prodigieux qui jamais ait écrit,
Avec Victor Ducange, écrivain dont la plume
N'a jamais enfanté, soit dit sans amertume,
Que quelques drames noirs, quelques tristes romans,
A la célébrité titres peu concluants.
Qu'arriva-t-il de là ? Notre ignorant critique,
Subissant, à son tour, plus d'un trait satirique,
Par tous, à fort bon droit, se vit stigmatisé ;
Et le *Charivari* fut... charivarisé.

GRESSET.

Avec quelqu'autre encor, s'il allait me confondre !

LE GÉNIE.

Cela ne se peut pas, j'ose vous en répondre.

GRESSET.

Je ne suis pas tranquille...

LE GÉNIE.

Au Parnasse français.

Impossible, mon cher, de trouver deux Gressets.

GRESSET.

Vous me flattez beaucoup.

LE GÉNIE.

Pardon, si je vous quitte,

Mais je me vois contraint d'abrégér ma visite.

Adieu donc; au revoir...

GRESSET.

Eh quoi ! partir sitôt ?

LE GÉNIE.

Il faut que sans retard je remonte là-haut.
Car les temps y sont durs, et l'état des affaires
Plus que jamais y rend mes conseils nécessaires.
Redoutant les écarts de mes fils imprudents,
Quand je m'éloigne un peu, je crains les accidents.

GRESSET.

Des vifs remerciements que leur doit leur poète,
Auprès des Amiénois, soyez mon interprète.
Dites-leur que Gresset, au séjour des heureux,
S'il ne fait plus de vers, leur offre au moins des vœux,
Et que son cœur ému, plus tendre que l'image
Dont leur zèle aujourd'hui daigne me faire hommage,
Battra toujours d'amour pour la belle cité
Qui consacre aujourd'hui mon immortalité.

*(Gresset, un genou en terre, fait un geste d'adieu au
Génie de la France qui lui pose sur le front une couronne
de laurier, et s'éloigne en lui souriant.)*

RAPPORT

De M. GUSTAVE LE VAVASSEUR,

*Au nom de la Commission chargée d'examiner le
buste du géographe Sanson, exécuté en
marbre par M. G. de Forceville.*

(Séance du 26 Février 1877.)

MESSIEURS,

Notre honorable collègue, M. de Forceville, poursuit avec une persévérance digne des plus grands éloges l'entreprise qu'il a faite de *doter* la ville d'Amiens d'un monument national, élevé aux gloires de la Picardie. Vous savez avec quelle justesse propre d'expression on peut à cette occasion employer le mot *doter*, et avec quelle générosité vraiment patriotique, le « Sculpteur Amiénois, » comme il s'intitule modestement lui-même, prodigue son temps, son talent et son argent pour mener à bien cette œuvre importante.

Cette façon d'agir ne date pas d'hier chez notre honorable compatriote, et je pourrais, à dix-huit ans de distance, répéter mot à mot ce que j'écrivais en 1859 :

« Chacun peut juger M. de Forceville sur nos places et dans nos monuments publics. Mais quel plus noble exemple peut être donné aux artistes que celui d'un homme, doué par la nature d'une incroyable habileté de main, d'une imagination féconde et sans cesse en éveil, qui, au lieu de se laisser attirer par le centre où viennent se perdre les petits et les grands, reste dans son laboratoire et dans son atelier de province, consacrant son talent et ses veilles à l'embellissement de sa ville et à la glorification de ses compatriotes ! (1) »

J'ajoutais en 1868 :

« C'est un amateur, ou plutôt un possédé du noble amour des arts qui, sa fortune faite, s'est éperdûment et résolument jeté au cou de son idéal, la forme sculptée. Sans guide sûr, sans conseils suivis, il s'est fait ce qu'il est et a trouvé en lui-même ce qu'il a fait. On ne connaîtra jamais, sans les avoir éprouvées soi-même, les difficultés inouïes qu'il faut surmonter pour arriver en province, dans ces conditions-là, à mettre seulement une figure debout, sans autre point de comparaison que les statues des monuments publics, quelques sèches gravures et si l'on veut

(1) PICARDIE, 1859.

consulter la nature, un bout de modèle informe, copié par surprise. (1) »

L'éducation artistique de M. de Forceville s'est perfectionnée depuis ses premiers essais, et son ciseau peut être aujourd'hui compté parmi les plus habiles. Nous devons doublement nous féliciter de l'heureuse persévérance de notre honorable collègue puisque, tandis que sa main s'affermissait, son cœur gardait sa qualité distinctive, j'allais dire sa grande vertu, l'amour de son pays natal, le feu sacré du patriotisme picard.

Je tenais à constater tout d'abord cette louable et généreuse constance de notre honorable collègue, car je ne prétends pas juger aujourd'hui en critique d'art le talent et la manière de M. de Forceville. L'appréciation technique du buste de Voiture a été faite ici même avec trop de compétence et de distinction par notre honorable collègue, M. de Beaussire, pour que nous répétions ses paroles en les affaiblissant, au sujet du buste de Sanson, le géographe.

En effet, dans l'œuvre de M. de Forceville, les bustes de Voiture et de Sanson se font pendant et, bien qu'avec un souci de la vérité historique et une conscience qui l'honorent, l'artiste ait scrupuleusement observé les différences de costume de Voiture, introducteur des ambassadeurs, maître d'hôtel du Roi, raffiné littéraire et galant avant

(1) PICARDIE, 1868.

tout, et de Sanson géographe ordinaire, conseiller d'État, ingénieur militaire pour la Picardie, dévot sérieux à la déesse Uranie, l'impitoyable histoire condamnée à bien des ressemblances deux compatriotes hantant la même cour et exactement contemporains, Voiture ayant, comme on sait, vécu de 1598 à 1648, et Sanson de 1600 à 1667.

Tous deux avaient d'ailleurs leur place marquée dans un monument élevé aux gloires de la Picardie. Après La Fontaine, qui nous est contesté et qui n'est, en tout cas, qu'un Picard de la frontière, Voiture est notre représentant le plus illustre au Parnasse du grand siècle ; Abbeville, de son côté, a droit à une place d'honneur pour ses géographes comme pour ses graveurs ; Nicolas Sanson fit souche, Adrien et Guillaume Sanson, Robert et Didier de Vaugondy furent géographes du Roi comme leur père et leurs oncles. Pendant que Nicolas publiait ses études et ses cartes, moins célèbre, mais plus fécond, l'Abbevillois Philippe Briet desserrait in-folio sur in-quarto de 1649 à 1653 et, par la date de ses ouvrages, sinon par son talent, méritait de partager le titre de « père de la géographie en France, » que l'on a donné à Nicolas Sanson, bien que la lettre de Pétrarque du 14 février 1350 témoigne de soucis géographiques à la cour de France trois siècles avant lui. Ah ! si, au lieu d'être évêque de Meaux en 1351, Philippe de Vitry eût été seulement préchantre de la Cathédrale d'Amiens comme Robert Le Coq !

Mais contentons-nous de nos gloires. Si M. de Forceville donne suite à son projet d'inscription sur des tables de bronze, les géographes d'Abbeville lui fourniront un groupe obligé.

Il se laissera d'ailleurs guider dans le choix des élus de la dernière heure par les mêmes considérations qui lui ont fait élever ses statues, modeler ses bustes et ciseler ses médaillons. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'en cette délicate affaire, notre honorable collègue s'est souvenu qu'il était académicien. Les titres scientifiques et littéraires ne manquent pas à ceux qu'il immortalise et ils ont dû peser d'un certain poids dans la balance pour déterminer ses préférences.

On sait quels ingénieux savants étaient ces maîtres des œuvres sur les plans et sous la direction desquels les maçons bâtissaient des cathédrales au douzième et au treizième siècle ; M. de Forceville a bien fait de donner à Robert (de Luzarches) de grandes lettres de naturalisation picarde et de le mettre sur un piédestal où il n'aurait pas pu placer sans lui les frères Thomas et Robert (de Cormont), plus Picards de naissance que leur maître et devancier, mais relégués nécessairement au second plan comme continuateurs et comme élèves.

En donnant une des grandes statues du soubassement à Nicolas Blasset, son ancêtre direct dans la famille artistique amiénoise, M. de Forceville s'est souvenu que l'auteur de l'Enfant pleureur

était aussi académicien à sa manière, et qu'en prêtant son ciseau à ses confrères du Puy, il les aidait sans doute à accommoder leurs noms propres aux exigences des inscriptions de leurs ex-voto.

Delambre ne fut pas seulement un mesureur de méridienne et un membre du bureau des longitudes ; il ne se contenta pas d'écrire deux ouvrages techniques d'astronomie, il fut l'historien de la science qu'il professait et cinq volumes in-4° attestent ses recherches sur l'histoire de l'astronomie à toutes les époques.

Le général Foy personnifie encore plus l'éloquence parlementaire que la gloire militaire et les lettres déplorent l'inachèvement de sa belle histoire de la guerre de la Péninsule.

Saint-Geoffroy fut un maître de la parole, Voiture, le roi des beaux esprits ; Sanson fut professeur aussi bien que cartographe, et le savant moderne, le patient collectionneur, l'antiquaire érudit, dont le buste accompagne ceux de ses compatriotes, Boucher de Perthes, était un littérateur dans les nombreux volumes duquel on peut constater les préoccupations de style et d'*humour* de l'écrivain.

Croit-on que Gribeauval ne doive pas sa juste renommée aux fameuses règles que l'artillerie française suivait encore en 1810, autant qu'à l'héroïque défense de Schweidnitz ?

Dom Bouquet, Duméril, Alexandre, ne font-ils pas honneur aux lettres comme aux branches

spéciales de la science qu'ils ont illustrées ? Pardonnez-moi un enfantillage ; en voyant le nom de Delamorlière, je n'ai pensé à aucun des trois ou quatre Picards qui ont illustré le nom, pas même au secrétaire perpétuel de votre Académie ; j'ai songé au plus ancien de tous, à celui qui fut la victime de l'impitoyable Boileau, et je me suis imaginé que sa province lui devait bien une caresse pour le consoler du coup de férule reçu d'un correcteur qui ne connût jamais l'indulgence.

Me suis-je égaré à la suite de préoccupations académiques qui sont plutôt les miennes que celles de notre honorable collègue ? Il faut me pardonner ces rêves, éclos en votre docte compagnie, en pensant aux de Forceville de l'avenir.

En attendant, puisse notre honorable collègue d'aujourd'hui mener à bien l'œuvre monumentale qu'il a si généreusement entreprise ! La place qu'on lui a concédée semble parfaitement choisie et tout fait penser qu'elle fera valoir à souhait l'importance de l'œuvre et le talent de l'artiste. D'après ce que nous avons pu voir, celui-ci est à son apogée. Les cinq statues colossales en marbre qui doivent couronner le monument sont achevées et prêtes à être mises en place ; les bustes et les médaillons sont en cours d'exécution, et si le buste de Sanson, le géographe, dont M. de Forceville fait particulièrement hommage à l'Académie, ne saurait être l'objet de remarques particulières, il est permis de croire et d'affirmer d'avance que

l'œuvre entière fera le plus grand honneur à son auteur qui pourrait, dès aujourd'hui, ajouter son nom à ceux qu'il immortalise avec cette qualification qu'on lit à Cordoue sur la tombe du sculpteur-architecte Cespédès :

Bonarum artium peritissimus.



DISCOURS DE RÉCEPTION

De M. DU BOIS DE JANCIGNY.

(Séance du 21 Décembre 1877.)



MESSIEURS,

L'honneur que vous me faites en m'admettant à siéger parmi vous, me pénètre d'un sentiment de reconnaissance dont je vous prie de recevoir l'expression; mais si je suis fier de ce témoignage de votre estime, je n'en ressens que plus de confusion et d'inquiétude quand je songe à la tâche que m'impose votre bienveillance.

J'aime les lettres, je professe pour la science une admiration sincère, je me sens animé pour les arts d'une ardente passion, et cependant je ne suis ni un écrivain, ni un savant, et encore moins un artiste !

Que suis-je donc, Messieurs, pour avoir osé briguer vos suffrages ? Quelle œuvre ai-je produite ? Quels services ai-je rendus ?

Simple fonctionnaire, absorbé pendant toute ma carrière par les devoirs de mon état, je n'ai pu consacrer à l'étude de ce qui fait la joie de tout esprit cultivé, que de rares instants de loisir, et voilà qu'après bientôt quarante ans de labeur, j'arrive au penchant de la vie sans avoir été préparé à vous entretenir de sujets véritablement dignes de l'Académie.

Ah ! Messieurs, les fonctions publiques, objet de tant d'envie, ne méritent pas l'empressement avec lequel elles sont recherchées ! Pour quelques-uns qui arrivent au sommet de la hiérarchie administrative, combien demeurent obscurs et relégués dans les derniers rangs. Et cependant, parmi ceux-ci, que de travailleurs infatigables, combien de dévouement et d'abnégation ! Avant de parvenir à une position supportable, n'ont-ils pas sacrifié leur temps, quelquefois leur santé, leurs affections et leurs intérêts privés ; n'ont-ils pas renoncé à ces amitiés de jeunesse qui font le charme de la vie, brisé leurs liens de famille ! Savent-ils enfin où leur vieillesse s'achèvera, où ils reposeront pour la dernière fois leur tête !...

Cependant, tant de sacrifices, tant d'immolations ne demeurent pas sans compensation. Servir son pays est un acte qui mérite le respect s'il ne procure pas la fortune, et le sentiment du devoir accompli

porte en lui-même la plus haute des récompenses, que sanctionnent la considération et l'estime publiques.

La vie du fonctionnaire a encore cet avantage qu'elle lui crée d'agréables relations et lui fait rencontrer des esprits distingués avec lesquels il est facile de se trouver en communauté d'idées et de sentiments ; et, de ce commerce où le cœur veut prendre sa place, naissent bientôt la sympathie et l'amitié.

Voilà, Messieurs, comment sont nées les relations affectueuses qui ont placé sous leur patronage ma candidature à l'Académie.

Loin donc de me plaindre des vicissitudes de ma vie errante comme fonctionnaire, je me réjouis aujourd'hui des circonstances qui, en me conduisant dans votre vieille capitale, m'ont procuré le bonheur de vous connaître et suscité dans mon âme l'ambition peut-être téméraire de participer à vos travaux.

Je le donnais à entendre tout-à-l'heure : dans le cours de ma longue carrière, j'ai visité bien des villes et occupé de nombreuses résidences ; j'ai entendu résonner à mes oreilles des accents bien divers, avant de planter ici ma tente. Partout, j'ai trouvé sur mon chemin de bonnes gens et de braves cœurs, des hommes d'esprit et de commerce agréable ; nulle part, je n'ai rencontré plus d'aménité, plus de bienveillance que dans cette société aménoise qui me fait aujourd'hui l'honneur de m'écouter.

Si le cœur est captivé par l'accueil affable des habitants, l'esprit ne l'est pas moins par l'intérêt qu'inspirent les souvenirs de votre chère Picardie et de sa capitale. Il est certain que peu de pays offrent à l'imagination du penseur, à l'étude de l'historien et aux réflexions de l'économiste, des sujets plus dignes de leurs méditations.

On a coutume, de nos jours, d'estimer les peuples suivant les institutions qui les régissent ; c'est là un jugement faussé par la passion politique. J'admets volontiers qu'une nation n'a que le gouvernement qu'elle mérite, mais pour apprécier la grandeur morale d'un pays, on doit en chercher la mesure dans les œuvres qu'il a produites. Il faut convenir, Messieurs, qu'à ce point de vue, la Picardie fait grande figure dans notre histoire nationale et il n'est pas besoin que je vous en apporte les preuves glorieuses lorsqu'elles éclatent de toutes parts, ni que je vous explique les causes de l'admiration qu'elles me font éprouver, et encore moins d'où vient le sentiment de fierté qui fait battre vos cœurs.

Je ne vous entretiendrai donc ni de la situation exceptionnelle de votre pays, si riche, si fertile, si merveilleusement doté par la Providence ; de cette belle province picarde où fleurissent le commerce, l'industrie et les arts ; qui a donné naissance à des hommes tels que les Firmin, les Pierre l'Hermite, les Blasset, les Du Cange, les Gresset, les Delambre, les Gribeauval, saints religieux, ar-

tistes, savants, poètes, mathématiciens, guerriers dont les noms sont inscrits dans vos glorieuses annales.

Non, Messieurs, je n'aborderai pas un tel sujet : vous connaissez mieux que moi votre pays, ses gloires et ses grandeurs et je craindrais de vous paraître présomptueux en essayant, pour mes débuts, de crayonner quelques pages de votre histoire. Ce sont là des mets de « haut goût » auxquels je n'oserais porter la main ; mais bornant ce discours à des objets d'un ordre plus modeste, je vous demanderai la permission de vous entretenir de choses qui me sont plus familières et, peut-être, en me plaçant sur ce terrain, serai-je assez heureux pour me faire encore écouter avec quelque intérêt.

Je vous parlerai de la *Curiosité*.

Il y a bien des sortes de curiosités. Je ne dirai rien de la plus connue, de celle qui coûta si cher à nos premiers parents et qui nous vaut les disgrâces sans nombre dont nous sommes accablés ; mais je m'arrêterai à cet entraînement qui nous porte à recueillir avec avidité les débris du passé pour reconstituer son histoire.

La *curiosité* embrasse tout ce qui est du domaine de l'histoire et de l'art. De tout temps, il y a eu des amateurs de *curiosités*, parce que, toujours, même pendant les périodes les plus troublées de la vie des nations, il y a eu des hommes de goût et des connaisseurs ; mais cette propension naturelle

aux esprits cultivés, est devenue, à notre époque, une véritable passion poussée parfois jusqu'à l'idolâtrie. Il n'y faut voir qu'un symptôme heureux lorsque ce culte borne ses adorations aux choses qui en sont dignes, mais on doit regretter que, trop souvent, le public accorde ses préférences à des objets auxquels la frivolité assigne une valeur qu'ils ne possèdent à aucun degré, en dehors de celle que leur attribuent l'engouement et la spéculation.

Bien qu'il soit convenu qu'il n'y a qu'un goût qui est celui du beau, il est indiscutable que le goût a souvent varié ; selon les époques ou les milieux dans lesquels les esprits ont vécu et se sont développés, les choses ont été jugées à des points de vue particuliers et différents.

Pierre Lescot et Philibert Delorme professaient pour l'architecture gothique un profond dédain ; ce sentiment, que partageaient plus tard Le Pautre, Perrault, Le Brun et Mansard, on le retrouve encore plus accentué au XVIII^e siècle.

Mais sans remonter aussi loin, les premières années du XIX^e siècle étaient loin d'apprécier favorablement les œuvres du Moyen-Age. Voulez-vous savoir ce qu'un écrivain distingué, un homme dont l'opinion sur les beaux-arts faisait autorité, disait de ces édifices religieux du Moyen-Age dont nous avons sous les yeux un si admirable spécimen.

« Les cathédrales, écrit Millin, prouvent jusqu'à quel point on s'était éloigné du bon style de l'ar-

chitecture ancienne. Elles ne présentent que de lourdes façades surchargées d'une multitude innombrable de figures indécentes et ridicules, percées constamment de trois portes hautes et étroites qui servent de base, le plus souvent, à deux tours d'une élévation et d'une grosseur effrayantes ; un nombre prodigieux d'arcs-boutants découpés en mille façons différentes, et ayant par dessus des voûtes légèrement appuyées sur le front des colonnes qui embarrassent l'intérieur et qui le partagent ordinairement en forme de croix. L'envie de paraître extraordinaire dénatura jusqu'aux gouttières, en leur donnant la forme d'hommes et d'animaux, et jusqu'aux fenêtres qui ressemblent, par leur sculpture, au portail d'un temple. »

Ainsi parlait Millin dont la voix n'était que l'écho de l'Institut auquel il appartenait, et n'exprimait, en définitive, que le sentiment général. Mais ces théories, ces appréciations dont je n'ai pas à combattre l'excessive exagération, cet exclusivisme qui ne veut connaître et admirer que les seules émanations de l'antiquité, étaient destinés à faire place à d'autres sentiments, à d'autres idées ; car les arts sont sujets à des révolutions comme les gouvernements.

On avait vu, en effet, le style gothique, perdant peu à peu de sa pureté avec la foi qui l'avait inspiré, s'affaïsser et disparaître sous l'influence des maîtres italiens ; puis la Renaissance détrônée, à

son tour, par l'art pompeux du grand siècle et celui-ci s'anéantissant au milieu de l'écroulement général des principes, des mœurs et des arts.

Lorsque Millin et tant d'autres hommes distingués de son époque tenaient le langage que je rapportais tout-à-l'heure, la société française était en pleine réaction classique, et nos savants, comme nos moralistes et nos artistes, écartant d'une main dédaigneuse les dix-huit cents ans de notre histoire, n'avaient d'yeux et d'admiration que pour les trésors de l'antiquité. Ce n'était encore que les débuts du travail de reconstitution des idées et du goût pervertis pendant cinquante ans.

Après la Révolution, qui avait tout ruiné, après l'Empire, qui avait épuisé le pays, on se sentait pris d'un immense besoin de repos. Avec l'avidité d'une passion longtemps détournée de son objet, on se jeta avec enthousiasme sur l'étude des lettres, sur la culture des arts, sur l'archéologie. Repoussant fièrement les partis pris et les exagérations du siècle disparu, nos philosophes, nos écrivains, nos artistes, surent, tout en restant justes envers leurs devanciers, accorder au Moyen-Age comme à l'antiquité païenne, à l'époque des Lebrun, des Mansard, des Perrault et des Lesueur, comme à celle des Jean Goujon, des Pilon et des Du Cerceau, la part glorieuse qu'ils méritaient.

C'est un honneur pour notre temps que d'avoir vu naître et s'épanouir cet éclectisme, qui ne

cherche ses jugements qu'avec la sûreté de la science et l'autorité de la raison.

A cette époque prédestinée du XIX^e siècle, l'émulation qui saisit les esprits vint donner aux beaux-arts une impulsion féconde ; l'industrie elle-même, obéissant à ce souffle puissant, se transforma en s'associant à l'art d'une manière plus intime. Dès lors, l'art multiplie ses produits, se montre sous des formes épurées par le goût, en même temps que l'étude et la science favorisent ses créations. De toutes parts s'élèvent des monuments publics, des édifices religieux qui témoignent de l'influence nouvelle, en reproduisant les types les plus achevés des divers styles ; les manufactures de Sèvres et des Gobelins renaissent et viennent embellir de leurs œuvres les cours princières de l'Europe : les musées royaux sont reconstitués et les collections publiques s'enrichissent par la munificence royale ou par des dons généreux. Chacun veut prendre sa part à cette résurrection des beaux-arts, chacun y apporte son goût, la justesse de son esprit et son élévation. L'étude, les recherches, l'instruction complèteront plus tard ce qui peut encore manquer pour faire de cette période une des phases les plus brillantes de l'art français ; mais l'élan est donné et, désormais, affranchis des vieilles doctrines, nous marcherons vers le progrès, peut-être atteindrons-nous à la perfection si nous sommes assez sages pour ne pas nous laisser détourner de la bonne voie.

La Révolution, qui avait renversé les institutions séculaires de la France, n'avait pas éteint la flamme immortelle du génie de notre chère patrie. Au milieu même des horreurs sur lesquelles on voudrait jeter le voile de l'oubli, si Dieu n'en imposait le souvenir comme une leçon et un remords, des hommes qui conservaient encore dans leur cœur le culte du beau et l'amour de l'art ; qui voyaient, en frémissant, tomber sous la pioche du démolisseur ou dans le creuset du fondeur, les objets les plus précieux que les siècles nous eussent légués, eurent le courage de s'opposer aux criminels desseins des spoliateurs, des briseurs d'images et aux décrets insensés qui, sous le prétexte que les clochers étaient un outrage au principe d'égalité, avaient édicté la démolition des églises et qui, en attendant, après les avoir pillées, avaient fait des édifices religieux le sanctuaire de leurs saturnales.

La postérité inscrira sur ses annales, en lettres d'or, les noms des Lenoir, des Millin, des Vivant-Denon, qui surent braver, parfois au péril de leur vie, les fureurs des sectaires, et arracher de leurs mains sanglantes les trésors voués à la destruction.

C'est à ces hommes d'un rare mérite que la France doit la conservation du plus grand nombre de ses monuments ; à eux aussi incombe, pour une grande part, l'honneur d'avoir créé ou reconstitué nos musées.

A côté d'eux et servant la même cause avec non

moins de succès, quoique par d'autres moyens, travaillaient Quatremère de Quincy, Brongniart, Daunou et Émeric David, professeurs éminents, écrivains érudits et souvent éloquents, autour desquels venaient se grouper une phalange de jeunes hommes : savants, poètes, artistes de l'avenir qui devaient bientôt donner un lustre si brillant à la Restauration.

Le Gouvernement encourageait ces heureuses tendances, mais l'Empire réservait ses récompenses et ses commandes à ses artistes officiels ; et, d'ailleurs, les arts et les lettres ont besoin de calme et de liberté pour s'épanouir, et le régime sous lequel on vivait alors n'était guère fait pour favoriser leur expansion.

C'est de la chute de l'Empire et lorsque la France fut rendue à elle-même que date véritablement le grand mouvement littéraire et artistique qui peut être considéré comme une seconde Renaissance et qui a produit des œuvres dont nous sommes en droit de nous enorgueillir. Mais il ne saurait entrer dans le cadre restreint de mon discours de vous parler de ce mouvement des esprits dans la première période de notre siècle, et je ne puis que rappeler, en passant, l'étude qu'en ont faite Vaulabelle, Nettement et Lamartine.

Tandis qu'attentifs au pied de la chaire d'archéologie du Collège de France, de nombreux auditeurs recueillaient les leçons de professeurs érudits, d'infatigables chercheurs allaient fouiller

les vieux débris et recueillir les épaves du grand naufrage.

La race des Caylus et des d'Agincourt n'était pas éteinte !

Qui ne connaît en France, en Europe, le nom de Dusommerard, le premier, avec Lenoir, qui remit en honneur l'étude de notre histoire nationale, en la reconstituant par les débris du passé. Nous l'avons tous vu ce musée de Cluny dont il est le créateur et qui est devenu l'une de nos collections les plus intéressantes et les plus populaires.

Dusommerard recueillait tout, il ne laissait rien perdre ; car il partageait l'avis de l'historien Monteil, que les fragments les plus petits, les plus incomplets, sont quelquefois dépositaires des documents les plus rares, les plus précieux.

Sauvageot, dont l'admirable collection est devenue, grâce à sa générosité, la propriété de la France et l'une des plus grandes richesses de notre Musée national, était de cette école de chercheurs.

Je ne saurais les citer tous, mais je ne puis oublier le duc de Luynes qui a fait don au cabinet des médailles de sa précieuse collection d'antiquités, assemblées avec tant de patience, de savoir et au prix de sommes considérables.

On ne saurait trop admirer, Messieurs, ces hommes modestes qui, ayant consacré leur vie et leur fortune à réunir des objets d'art, s'en dessaisissent pour en gratifier leur pays. Les noms de

Luynes, de Sauvageot, de Dusommerard, demeureront gravés dans nos mémoires reconnaissantes.

Il ne faut pas croire qu'il suffise d'être riche pour former ces grandes collections de raretés. Sans doute, il faut de l'argent et beaucoup ; mais ce qui est surtout nécessaire, et ce qui est plus rare, il faut de la persévérance, mieux que cela : une patience à toute épreuve, souvent de la force et du courage, car il y a de longs voyages à faire, des fatigues à surmonter ; pardessus tout et avant tout, il faut être savant. Quand je dis savant, j'exagère peut-être un peu, mais au moins faut-il être connaisseur. Nous voyons, tous les jours, d'aimables amateurs qui se font une joie d'orner leurs cabinets, leurs vitrines ou leurs étagères, leurs murailles ou leurs cheminées, de potiches, de faïences, de terres cuites, de tableaux et de de dessins, d'ivoires ou de sculptures, de médailles ou d'émaux ; ils sont fiers de leur collection et peut-être en ont-ils le droit, mais combien dont le sentiment s'est laissé égarer sur des objets d'un goût contestable, d'une facture médiocre, d'une origine douteuse !

Le connaisseur doit avoir de l'instruction, du tact, de la finesse, de la pénétration ; il n'a de prévention ni pour ni contre les ouvrages des divers styles, des diverses époques. Il peut avoir des goûts particuliers, porter ses préférences sur la peinture ou sur la statuaire, sur l'antiquité ou

sur le Moyen-Age ; mais il n'aime que l'art, ne voit et ne juge que par lui.

Pour être un véritable amateur, il faut donc être connaisseur, et pour être connaisseur, il faut avoir beaucoup lu, beaucoup étudié, beaucoup vu.

C'est en visitant les grandes collections dont le classement est fait avec ordre et méthode, que l'on peut étudier le progrès des arts et les rapports qui existent entre ceux des pays les plus éloignés. L'examen attentif des objets qui s'offrent à la vue, amène des découvertes intéressantes qui éclairent des questions obscures de l'archéologie. Telle statuette d'origine grecque, mais d'une époque antérieure à celle où l'art était devenu plus pur, porte l'empreinte du caractère asiatique : quelle conclusion à tirer de ce rapprochement si ce n'est que la Grèce a puisé ses inspirations dans l'extrême Orient, et que c'est ce foyer civilisateur qui a fourni les premières flammes du grand génie qui devait inonder le monde de sa lumière.

Mais cet esprit d'observation doit se porter aussi bien sur les monuments qui ne peuvent se placer dans nos musées que sur les œuvres précieuses et fragiles que nous y conservons. Qui de vous, se trouvant en présence d'une de ces pierres étranges, et qui ont quelquefois, comme à Carnac, 9 et 10 mètres de hauteur, ne s'est pas senti pénétré d'étonnement et de respect.

Et si un hasard heureux a mis entre vos mains

une de ces haches, un de ces outils de pierre grossièrement taillés, qui appartiennent aux premiers âges de l'humanité, ne vous êtes-vous pas demandé quel ouvrier avait confectionné cet instrument primitif ; et, en vous faisant cette question, votre esprit ne s'est-il pas reporté vers les temps les plus reculés de notre histoire ; n'a-t-il pas évoqué l'image de César faisant camper ses légions sur vos collines, et, en face de lui, couvrant le fleuve de leurs embarcations, ou s'abritant sous le couvert des forêts, n'avez-vous pas entrevu ces guerriers demi-nus, le corps tatoué de dessins bizarres, armés de ces haches de pierre emmanchées dans des bois de cerf, de l'arc, du javelot à la pointe de silex, de la fronde ? Ces guerriers, ces hommes étranges, ce sont nos pères : mais que savons-nous de plus ? que connaissons-nous de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leur culte ?

Vainement nous avons consulté les savants qui se sont spécialement occupés de cette partie de la science archéologique ; nous nous sommes trouvés en présence des hypothèses les plus diverses, sans qu'aucune d'elles éclaire la page obscure de notre origine.

Le problème est donc encore à résoudre. Mais, si dans l'état actuel de nos connaissances, il serait téméraire de tenter autre chose que des suppositions, un jour viendra, il n'en faut pas douter, où la lumière se fera.

Dans les tombeaux, dans les cavernes, nous

trouverons la clef de ces choses mystérieuses, et notre ardente curiosité sera satisfaite.

Récemment, un jeune savant aussi modeste qu'érudit, M. l'ingénieur Kerviler, a fait à Saint-Nazaire des découvertes qui ont éveillé l'attention des archéologues, et qui permettront, sans doute, de déterminer l'âge de ces peuples primitifs.

D'autres chercheurs, d'autres observateurs, compléteront ces premières données, et peut-être trouveront-ils gravés sur quelque pierre diluvienne, les mots d'une langue inconnue que déchiffreront de nouveaux Champollions.

J'entends répéter souvent par les collectionneurs qu'ils ne trouvent plus rien, que la mine des curiosités est épuisée.

C'est une erreur, on trouve toujours ; seulement il faut prendre la peine de chercher.

Je n'oserais donner à nos amateurs le conseil d'aller, comme le docteur Schliemann, fouiller les tumuli de la vieille Troie, pour y découvrir des couronnes d'or et des vases précieux, mais je les engagerais à étendre un peu plus qu'ils ne le font d'habitude, le cercle de leurs explorations.

La mine est épuisée ! Mais qu'ils parcourent donc les campagnes, qu'ils visitent les chaumières de nos paysans, qu'ils interrogent les ruines et qu'ils en soulèvent les pierres ! qu'ils aillent fureter jusque dans les greniers, et ils mettront la main sur bien des filons inexplorés : ils y feront les découvertes les plus inattendues !

Et puis les marchands de bric-à-brac ont-ils donc fermé leurs boutiques, les libraires ont-ils cessé d'étaler leurs bouquins ? N'êtes-vous pas frappés, au contraire, de l'importance toujours croissante du commerce des objets d'art ; ne voyez-vous pas les salles de vente regorgeant de monde et encombrées de vieux meubles, d'armures, de poteries, de faïences et de mille autres choses qui excitent l'avidité des amateurs. Tous les jours, en lisant vos journaux, n'apprenez-vous pas quelque découverte intéressante ! Hier, c'était un fragment précieux et inédit d'une page de Froissart, trouvé dans une liasse de vieux papiers ; aujourd'hui c'est un tombeau gallo-romain, des statuettes, des médailles, des urnes cinéraires, une mosaïque que des fouilles pratiquées dans un champ, des tranchées pour l'établissement d'un chemin de fer, le curage d'une rivière, sont venus mettre au jour.

Hélas ! une triste cause vient encore jeter dans le domaine public mille curiosités dont nous avons longtemps convoité la possession.

Quoique la statistique établisse qu'une longue existence est réservée aux amateurs, ils ne sont point immortels ; l'heure fatale arrive où ils sont condamnés à se séparer des objets au milieu desquels ils ont vécu, qu'ils ont aimés pour leur mérite, et aussi parce qu'ils y ont souvent trouvé la consolation des tristesses vulgaires de la vie. Leurs cabinets dont les murs resplendissaient de délicieux tableaux, dont les bahuts sculptés de la

Renaissance étaient remplis de poteries, de bronzes antiques, des plus rares cristaux, de faïences merveilleuses, des émaux les plus exquis ; leurs bibliothèques, leurs vieux livres, leurs manuscrits, tout cela, et même bien d'autres choses, est vendu. Et ces collections qu'ils ont mis cinquante ans à former sont dispersées en quelques heures.

Que ceux qui ont le goût des arts et qui recherchent leurs productions se rassurent donc ; ils pourront longtemps encore satisfaire leur passion favorite.

L'amateur trouvera, comme ses devanciers et mieux qu'eux peut-être, à acquérir pour ses galeries, ces vases romains, grecs ou étrusques qui présentent un si grand intérêt en raison de leur rareté, de la beauté de leurs formes, de la perfection de la peinture qui les décore et des lumières qu'elles répandent sur l'intelligence de l'antiquité.

Je doute qu'il se procure jamais une seconde édition de la monnaie gauloise de Vercingétorix, ni qu'il mette la main sur *le liard de Charlemagne* ; mais il pourra orner son médailler de beaux spécimens des monnaies de toutes les époques, voire même de *l'écu à la vache* de Louis XV.

Les anciens ivoires sculptés n'étaient pas rares au siècle dernier ; on n'en connaissait pas le prix, et souvent on les abandonnait comme des jouets aux enfants. Aujourd'hui, ils sont moins communs ; mais celui qui aime les coffrets, les oliphants ornés

d'animaux fantastiques ou de rinceaux curieusement fouillés dans l'ivoire par les artistes de l'époque byzantine, les plaques de livres des XII^e et XIII^e siècles, les poires à poudre de la Renaissance, les râpes à tabac des XVII^e et XVIII^e siècles, peut encore en rencontrer dans les salles de ventes, et ces ivoires lui appartiendront s'il veut y mettre le prix.

L'amateur — que je suppose riche — tiendra beaucoup à posséder une armure du XVI^e siècle, tout au moins un casque, un morion, une cuirasse ou un bouclier, car il admire ces belles pièces de fer damasquinées, sorties des ateliers florentins ou espagnols, enrichies de ciselures dont les artistes les plus éminents ont fourni les modèles.

Pourquoi encore ne ferait-il pas entrer dans sa collection quelques-unes de ces charmantes pièces de serrurerie aussi finement ciselées que des bijoux, œuvre des maîtres des XVI^e et XVII^e siècles ?

Après la bataille de Granson, les Suisses se partagèrent un immense butin, et parmi les objets ramassés, se trouvait enfoui sous des richesses de toutes sortes, un grand bassin de métal ciselé, mais terni par l'usage ; les Suisses, un peu plus naïfs qu'ils ne le sont aujourd'hui, n'avaient jamais entendu dire que l'on fit des plats d'argent ; ils crurent que l'objet était en étain et le vendirent pour quelques sous à un juif qui, dit-on, le céda, moyennant une grosse somme, à un de ses core-

ligionnaires de Strasbourg. Or, ce plat, d'argent massif pesant six livres, était couvert de figures repoussées et ciselées : c'était tout bonnement un chef-d'œuvre d'orfèvrerie ! Qu'est-il devenu ? On l'ignore. Mais je ne serais pas surpris d'apprendre qu'un collectionneur a eu l'heureuse chance de le découvrir et d'en faire l'acquisition.

Et s'il a une inclination particulière pour les terres cuites émaillées, que ne désirera posséder l'amateur ! — Il voudra certainement avoir un de ces médaillons en relief, un de ces plats à figures émaillées, ornées de cartouches aux enlacements de formes riches et variées et encadrées de godrons, qui sont l'œuvre de Palissy.

Peut-être même ne dédaignera-t-il pas ces épis en terre émaillée qui ornaient autrefois le faitage de nos vieilles demeures et dont quelques-uns sont si remarquables qu'on les a crus longtemps façonnés par maître Bernard.

Aura-t-il le goût des porcelaines, des faïences anciennes ? Je le crains : car autrement il ne serait pas de son temps. Mais sur ce terrain où il est destiné à rencontrer de si aimables et si dangereuses rivalités, à quels entraînements funestes se laissera-t-il aller ?

Le voilà en présence d'une splendide aiguière italienne de la Renaissance, richement décorée de rinceaux d'un beau jaune qui entourent des figures mythologiques en émail bleu ; l'objet est intact, unique ; il sort d'un cabinet célèbre ; — du moins

le catalogue l'assure. — Beurdeley et de fins connaisseurs l'ont vu, tourné et retourné dans tous les sens ; il est authentique, qui oserait en douter ? Les enchères sont mises et poussées avec fureur ; de 1,000 francs, elles sont déjà montées à 4,000 francs et elles montent encore ! Enfin le marteau du commissaire-priseur a frappé ; l'objet convoité passe entre les mains frémissantes de l'heureux acquéreur que chacun félicite et le voilà emportant son trésor. Hélas ! un mois ne s'est pas écoulé que, se trouvant dans une petite ville de province et visitant la collection d'un modeste amateur, il y aperçoit une aiguière absolument pareille à la sienne.... Ah ! lui dit son confrère, ne vous arrêtez pas à cette pièce, elle est fausse et de fabrication moderne ; c'est une imitation. L'autre la prend, la regarde avec attention. Mais, exclame-t-il, comment savez-vous que cette aiguière n'est pas originale ? C'est bien simple, riposte son interlocuteur, elle sort des ateliers de mon frère. Et le malheureux visiteur s'éloigne, la mort dans l'âme.

Il n'est pas admissible qu'un homme qui a le goût des arts n'ait pas quelques tableaux. Il ne voudra, bien entendu, que des originaux ; mais qu'il prenne garde aux copies et aux pastiches. Rembrandt, Teniers, Watteau, Greuze, ont trouvé dans Schmitt, dans Constant, et dans Dorcy des imitateurs terriblement habiles ! Vous rencontrerez chez lui des tableaux qui ne sont pas également beaux ; à côté des chefs-d'œuvre, vous aper-

cevrez des productions inférieures ; mais celles-ci feront valoir les autres et serviront davantage à démontrer leur supériorité.

Il aura aussi quelques dessins de maîtres ; peut-être une esquisse enfantée par le génie du divin Sanzio ou quelques griffonnages de Rembrandt et d'Ostade ou une magistrale étude à la sanguine de Rubens.

Ce n'est pas tout. Quel est l'amateur digne de ce nom, qui n'a pas ses portefeuilles de gravures ! Voyez avec quel soin il tient ses estampes renfermées dans des portefeuilles placés dans des tiroirs afin de les préserver de la poussière et du soleil dont les rayons pourraient les pâlir ! Il va en extraire avec précaution et placer sous vos yeux des pièces d'un mérite exceptionnel, d'une rareté infinie ; il vous montrera le *Mardi-Gras* ou le *Chat qui dort*, de Corneille Visscher ; le *Chien*, de Goltzius ; le *David*, de Lucas de Leyde , la *Tête du Christ*, de Mellan ; le *Cadet à la Perle*, de Masson ; le *Turenne*, de Nanteuil ; il vous fera voir encore de délicieuses vignettes d'Eisen, de Marillier, de Coehin, de Chodowiecki, reproduisant de petites scènes d'intérieur où l'on aime à étudier les mœurs du XVIII^e siècle.

Enfin, il me paraît inadmissible qu'un homme de goût n'ait pas dans sa bibliothèque , quelques beaux livres. Peut-être n'a-t-il pas le bonheur de posséder un incunable ; mais, à coup sûr, il vous présentera, non sans fierté, quelques volumes

sortis des presses les plus célèbres : la *Sagesse de Charron*, la *Bible polyglotte*, le *Racine* imprimés par les Elzévir, les Plantin, les Didot et ornés des magnifiques reliures de Padeloup, de Derome ou de Capé.

Ainsi entouré de ces raretés, des curiosités les plus diverses, des œuvres de tous les temps, de tous les styles et de toutes les époques, dont il aura lui-même enrichi sa demeure, l'amateur trouvera dans leur possession un charme, un bonheur que celui-là seul qui se sent le maître exclusif d'objets aussi précieux peut éprouver ; ses trésors seront pour lui une source intarissable d'émotions. Il ne gardera pas pour lui seul ces jouissances intimes. Heureux de les faire partager aux connaisseurs, il les admettra avec empressement à visiter ses collections ; il recevra même les profanes, ne fût-ce que pour se réjouir de leurs étonnements naïfs ou des exclamations admiratives qu'ils se croient obligés de proférer à la vue de tant de curieuses raretés.

Je termine, Messieurs, en vous priant d'excuser la longueur de ce discours qui aurait lassé la patience d'un auditoire moins indulgent.

J'ai voulu, après bien d'autres plus versés que moi dans ces matières, rappeler l'intérêt qu'offrent aux connaisseurs, aux antiquaires, aux artistes, les collections d'objets d'art, le goût qu'elles font naître ou qu'elles développent, et montrer la place importante qu'elles doivent tenir dans les

préoccupations de ceux qui, comme vous, Messieurs, ont le sentiment que les beaux-arts sont destinés à occuper un des premiers rangs chez les peuples civilisés : puissiez-vous, en m'accordant votre approbation, me prouver que mes efforts n'ont pas été tout-à-fait indignes du sujet que je me suis proposé.

RÉPONSE

AU

DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. DE JANCIGNY

Par M. MOULLART.

(Séance du 21 Décembre 1877).

MONSIEUR,

N'en déplaise à votre modestie, ce n'est pas sans raison que l'Académie a voulu vous posséder : nous en avons pour preuve les promesses que donne la lecture que nous venons d'entendre et une science pratique dont l'Académie sera heureuse de constater chez vous l'étendue et la netteté.

Vous paraissez désenchanté des fonctions publiques ; c'est avec un peu d'amertume que vous retracez les déceptions dont vous avez été le témoin attristé pendant près de quarante ans. « Pour quelques-uns qui arrivent au sommet de la hiérarchie administrative, combien demeurent obscurs et relégués dans les derniers rangs ! » Et cependant, nous dites-vous, ce sont aussi d'in-

fatigables travailleurs, dévoués jusqu'au sacrifice... et quel sacrifice ! Il ne savent pas même toujours « où leur vieillesse s'achèvera, où ils reposeront « pour la dernière fois leur tête. »

N'y a-t-il pas là, Monsieur, l'application d'une loi à laquelle nous ne pouvons échapper. Les hommes naissent inégaux, mais chez les nations civilisées les capitaux intellectuels se multiplient, elles mettent à la portée d'un plus grand nombre des ressources d'instruction qui vont toujours croissant et permettent aux déshérités de la nature de combattre avec plus d'égalité dans ces grandes luttes gouvernées en dehors de ces sociétés policées par le jeu brutal des forces aveugles, de ce qu'on appelle la concurrence vitale. Il y a en conséquence partout, et non pas seulement dans les fonctions publiques où votre expérience vous a fait constater ce phénomène, de ces travailleurs capables qui n'ont jamais l'espoir d'arriver aux premiers rangs. Combien de milliers de capitaines, d'industriels, de commerçants, de magistrats. qui ont l'énergie, l'instruction et le mérite et n'arriveront jamais aux hautes positions de leurs carrières !

De là, la nécessité de développer, en même temps qu'on augmente les moyens de réussir, le sentiment désintéressé que vous dépeignez si bien. « Servir son pays, » dirai-je après vous, me contentant d'étendre à toutes les professions des idées que je ne puis mieux rendre, « servir son

« pays est un acte qui mérite le respect, s'il ne
« procure pas la fortune, et le sentiment du
« devoir accompli porte en lui-même la plus haute
« des récompenses que sanctionnent la considé-
« ration et l'estime publique. »

Mais n'y a-t-il pas autre chose que ces sanctions de la conscience et de l'opinion pour affermir dans leurs voies souvent difficiles les travailleurs dont nous parlons ? Vous-même, Monsieur, vous montrez les moyens de combler le vide que creuse dans l'âme l'insuccès forcé des plus légitimes espérances.

Tous les hommes ont reçu une somme de forces et de talents qui varie plus ou moins suivant les individus. Le devoir consiste à la dépenser fructueusement, c'est le devoir et en même temps le bonheur d'une vie bien remplie... et elle est bien remplie si nous avons satisfait les besoins physiques et intellectuels, moraux, sociaux et religieux qui sont l'apanage de l'homme.

Me permettez-vous de dire, Monsieur, que la fortune d'une carrière n'est pas le plus élevé de nos besoins légitimes ; je ne dis pas qu'il est le moins urgent, car après tout, vivre, et faire vivre sa famille ce qui est la même chose, est au moins chronologiquement la première nécessité et le plus impérieux des devoirs.

Mais cela ne suffit pas et, tous, nous avons, que nous en ayons conscience ou non, ce culte des lettres, cet amour de la vérité et de la science, ce

goût des beaux arts que vous éprouvez si vivement. Tout homme qui veut s'élever au-dessus des besoins de l'ordre matériel sent cette faim sacrée.

Point n'est essentiel pour la satisfaire d'écrire, de définir, de sculpter, de chanter ou de peindre. Un beau discours ravit l'homme qui ne saurait ni le dire, ni l'écrire ; il admire les harmonies providentielles de la nature que la vulgarisation portera à sa connaissance sans être le savant qui cherche, qui trouve et qui démontre ; sans qu'il sache une note de musique un concert le ravira ; il n'a pas besoin d'être prêtre, ni docteur, pour être religieux ; il se nourrira du beau sans le produire.

L'instruction, plus répandue au fur et à mesure que les richesses économiques augmentent, non-seulement nous arme mieux pour la lutte, mais elle fait naître et développe chez un plus grand nombre le besoin du beau, du bien et du vrai. Il devient ainsi un des ressorts de notre activité, tous nous poursuivons ces biens précieux ; l'expression et le mode de cette recherche seulement varieront avec les aptitudes individuelles.

Qui donc, en dehors de sa profession, pour peu qu'il ait l'âme un peu bien située ne cultive un coin, si petit qu'il soit, de ce vaste champ où s'épanouissent dans une diversité infinie le beau et le vrai ? ce grave magistrat fera des vers goûtés par tous ou recherchera avec passion les lois mathématiques de la musique ; celui-ci deviendra un

maître dans les études linguistiques ; ce fonctionnaire donnera des critiques littéraires où l'élégance du style sera égalée par la finesse et l'exactitude des observations ; d'autres se rangeront dans les groupes pressés des amateurs, des délicats, des reideurs, disons-nous quelquefois chez nous, des fureteurs, des bibliophiles, des antiquaires, des dillettanti, des curieux.... et ceux qui n'entreront dans aucune classification ne subiront pas moins ce goût des choses élevées.

Les musées, les concerts, les spectacles, les orphéons, les expositions, les conférences publiques, les bibliothèques..... sont les instruments puissants qui rendent de plus en plus accessibles à la foule les biens dont nous parlons. Les plus favorisés ou les plus énergiques agissent dans un isolement qui leur donne avec l'indépendance les surprises et les ravissements que vous avez décrits.

Quant à vous, Monsieur, votre étude nous donne le droit de vous classer au nombre des curieux indépendants, ce qui ne veut pas dire que vos prédilections vous portent capricieusement à des admirations exclusives. Si vous ne vous rattachez à aucune école en particulier, si vous marchez librement, on sent que c'est avec un goût épuré et sûr, car on voit que vous connaissez les maîtres et que vous ne vous écarterez pas de leurs voies.

On aimerait donc à être dirigé par vous dans une exploration artistique : on se sentirait en sûreté, et je conseille aux profanes qui veulent

voyager dans le domaine de l'art de se soumettre à la discipline un peu autoritaire des musées s'ils n'ont pas la bonne fortune de rencontrer un guide comme vous.

Vous me permettez, Monsieur, de ne pas insister davantage sur le sujet que vous avez traité : commenter votre lecture serait gâter le plaisir qu'elle a causé, la juger est au-dessus de ma compétence, redire autrement les mêmes choses serait une prétention imprudente. Il vaut mieux apprendre à nos collègues l'autorité que vous avez le droit d'avoir dans les discussions de l'ordre économique que soulèvent aujourd'hui tant de problèmes difficiles.

Vous avez bien voulu me communiquer trois rapports adressés à l'administration sur divers impôts à établir ou à réformer : les bières, les tabacs et les tissus étaient l'objet des taxes sur lesquelles on vous consultait. En lisant ces études qui ne sont évidemment pas les seules que vous ayez faites on se prend à regretter que de pareils travaux aillent se perdre dans les cartons. Quel intérêt leur communication offrirait au public ! que d'utiles enseignements y puiserait l'économiste !

L'Académie me saura gré, en cueillant en passant avec vous quelques vérités, de lui signaler votre méthode et votre esprit d'observation.

On s'inquiète des effets d'une organisation nouvelle de l'impôt sur les tabacs. Consulté sur les réformes à faire, vous établissez à quelles condi-

tions elles peuvent être utiles et fructueuses. Voilà la théorie dont il faut se rapprocher, voici le moyen pratique de la réaliser dans l'ordre du possible ; toujours vous formulez les principes avant de montrer leur adaptation aux nécessités pratiques.

Il serait juste, dites-vous par exemple, de supprimer les zones de perception dans l'impôt des tabacs ; l'inégalité des impôts est contraire au droit.

C'est vrai ; mais avec quel soin vous analysez les difficultés, peut-être les impossibilités ! Comment empêcher qu'au-delà des frontières on produise du tabac et que la différence entre les frais de production du tabac étranger et le prix du tabac français doublé ou triplé par l'impôt ne soit une tentation puissante pour les fraudeurs qui gagneront d'autant plus que la différence sera plus grande ? La morale n'a pas une action assez puissante pour amener le consommateur à se priver. Augmenter le nombre des agents de la douane pour obtenir une répression plus efficace de la contrebande, c'est augmenter les frais généraux de perception de l'impôt et diminuer d'autant son produit. Supprimer les zones d'ailleurs au milieu de tant de perturbations politiques, c'est encore augmenter les causes de mécontentement par un changement aussi radical d'habitudes chez les habitants de frontières qu'il faut plus que jamais rattacher à la France.

Ainsi vous montrez qu'une institution n'a pas pour but de réaliser le juste absolu et abstrait, qu'elle n'est bonne que si elle respecte à la fois dans la mesure du possible le droit et les nécessités politiques. Et alors vous demandez une réforme dont la base capitale est celle-ci : diminution des prix.

Vous montrez ensuite avec la science d'un économiste pratique les avantages qui en résultent : les zones sont maintenues parce que la politique demande ce sacrifice ; l'inégalité de l'impôt est atténuée, ce qui le rend plus juste ; la consommation sollicitée par la diminution des prix augmente et l'impôt s'accroît d'autant, ce qui est le but d'un bon système financier ; enfin l'abaissement des prix diminue la prime offerte aux fraudeurs, et rend plus facile au consommateur l'accord de son intérêt avec son devoir.

Sans doute l'impôt ainsi réformé ne sera pas parfait, ce qui est le sort de toute institution ; mais il sera meilleur.

Dans votre rapport concernant un impôt proposé sur les tissus vous étudiez avec le plus grand soin les systèmes proposés, et en passant vous développez un moyen de faciliter la perception de l'impôt : c'est une loi établissant le métrage public et forcé des tissus. Vous ne vous dissimulez pas la difficulté d'établir une semblable institution ; mais, en dehors de l'intérêt financier qu'elle offre, je constate, avec vous, les motifs qui ont porté des

industriels « sérieux et éclairés » à vous indiquer cette mesure: c'est qu'elle empêcherait « les nom-
« breuses supercheries employées pour tromper
« les acheteurs ou les ouvriers du dehors chargés
« d'un travail de seconde main. » C'est ainsi, Monsieur, qu'on vous voit toujours dans vos rapports, habile à saisir tout ce qui s'harmonise dans les coutumes, la justice, la morale, la politique avec le but financier que vous poursuivez.

Il m'est impossible de ne pas signaler un dernier fait que votre esprit observateur vous a fait mettre bien en évidence, il nous intéresse particulièrement et j'espère qu'un jour un de nos collègues nous en indiquera les causes et les conséquences: il s'agit de la variété extrême des industries qui s'exercent à Amiens. Des collines qui limitent notre ville au nord on peut constater l'existence d'un nombre considérable de cheminées à vapeur; si elles n'embellissent pas le paysage, elles révèlent une grande activité, et cependant ce n'est pas une industrie unique du lin, de la laine ou du coton qui allume seule ces foyers. Non, on produit à Amiens un peu de tout et cette diversité fait contraste avec la spécialité industrielle et exclusive qui caractérise le plus souvent chacune des villes de notre région.

Cette variété tient-elle à la situation de notre ville? aux aptitudes des habitants? Se rencontre-t-elle dans l'ordre intellectuel? En résulte-t-il une facilité plus grande pour se plier aux nécessités

changeantes de la vie ? Nos ouvriers passent-ils avec moins d'hésitation d'un état à un autre ? L'esprit est-il dans ces conditions plus large, plus ouvert qu'ailleurs !

Je laisse ces questions. Je voulais montrer, Monsieur, le profit qu'il y a à étudier vos rapports pleins de faits et de raisonnements. Comme votre lecture, ils sollicitent notre intelligence, soulèvent des questions, ouvrent des aperçus nouveaux. Aussi nous avons l'espoir que vous nous ferez profiter de votre expérience, chacun de vous en vous écoutant augmentera son bagage individuel de vérités. Car c'est là un des caractères de notre Société, tout membre apporte ou doit, s'il est consciencieux, apporter son contingent de travail : on le prend dans la carrière aimée, dans les études préférées et de cette variété que présente l'Académie comme notre ville naît le charme de nos séances.

Vous nous demanderez peut-être, Monsieur, ce qui, malgré ces variétés de nos professions, forme le lien qui nous unit ? C'est un égal amour des lettres, un même enthousiasme pour la science, un semblable goût pour les arts ; aussi en vous entendant dire tout-à-l'heure que c'étaient les nobles passions de votre vie, l'Académie se disait et je vous répète en son nom : M. de Jancigny depuis longtemps est des nôtres quoique tardivement nous le proclamions aujourd'hui.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE PUBLIQUE

Par M. MOULLART.

(Séance du 30 Décembre 1877).

DU RESPECT DE LA LOI

MESSIEURS,

L'ignorance de la nature des lois et des institutions est chez nous un fait à peu près général. Ceux-là mêmes qui en ont fait une étude spéciale n'échappent pas toujours à ce défaut de notre éducation, et la science du droit n'est guère pour beaucoup qu'un instrument professionnel : ce qui explique, sans le justifier, le scepticisme que pratiquent quelquefois ceux qui interprètent et expliquent chaque jour notre législation.

Quelles que soient les causes de cette ignorance,

elle se manifeste par un phénomène utile à étudier : tous plus ou moins nous voulons mettre dans nos lois la justice absolue et faire de nos institutions les instruments de cette justice complète.

Regardez autour de vous. Chacun se fait une société idéale, construit un édifice imaginaire où règnent la vérité sans ombre, le bien sans obstacle, l'ordre sans trouble : toute loi ou toute institution qui ne s'adapte pas à cette cité parfaite est rejetée. Ensemble et détails, on a sur le tout des idées absolues et, ce qui est bien autrement grave, un désir impatient de faire passer dans la pratique ces conceptions d'une imagination raisonneuse.

Quand l'homme quitte ces sommets où il se complaît et descend aux réalités de la vie, il voit les institutions et les lois existantes contraires à ses rêves, le relatif où il veut l'absolu, l'imperfection où il place la perfection, et, ne trouvant rien de ce qu'il cherche et espère, il se révolte contre la loi et perd le respect qu'on doit avoir pour elle. Ne la voit-il pas obliger le juge à reconnaître des droits à l'homme même injuste, constater le pouvoir légal d'un méchant, proclamer les libertés de celui qui probablement en abusera.

La conscience de l'homme inexpérimenté se trouble alors, et ce qui la trouble est précisément cet amour passionné de la justice qui est un des caractères de notre race ; il nous égare quand dans une ignorance ingénue de la part à faire à la

morale et de la part à faire au droit, il nous pousse incessamment à comparer la loi éternelle, parfaite, immuable, avec la loi humaine mobile, changeante et perfectible. Nous proclamons volontiers qu'il vaut mieux obéir à celle-là qu'à celle-ci, et comme la loi morale et absolue nous est révélée par la conscience suivant les uns, ou par la religion suivant les autres, nous brisons sans scrupule les institutions, les règles, les observances légales que nous jugeons contraires à ces révélations.

N'y a-t-il pas moyen, par une observation désintéressée des faits, par une exposition simple des principes qui les gouvernent, de montrer combien le respect de la loi positive est une nécessité vitale et comment il se concilie facilement avec la conscience ?

Je vous demande la permission de l'essayer.

Qu'est-ce qu'une nation, messieurs ? C'est sur un territoire que lui a donné le travail séculaire des ancêtres et qu'elle défend avec l'aide de Dieu, une association qui présente les caractères nécessaires de toute société. Elle est composée de membres qui mettent en commun certaines forces, afin que de la mise en œuvre de ce capital chacun retire un résultat, qu'il n'eût pas obtenu s'il eût été réduit à ses forces isolées.

Le but essentiel de toute nation, je ne dis pas le seul, c'est avec l'indépendance extérieure dont je

n'ai pas à parler, l'ordre intérieur : en d'autres termes, la sécurité. Or, la sécurité consiste dans la certitude qu'a tout associé, tout citoyen, d'obtenir ce qui lui est dû.

Quand chacun obtient ce qui lui est dû, il y a justice pratiquée et l'ordre règne. La justice, en effet, si nous la considérons comme une vertu, est une volonté, ou mieux une habitude forte, constante, sans défaillance, de rendre à autrui ce que nous lui devons : elle est fille de la raison et de la liberté, selon l'expression du grand orateur dont vous allez entendre l'éloquent panégyrique.

Quand nous ne rendons pas à autrui, propriétaire, penseur, père, mari, fils, citoyen, travailleur, homme religieux..., quand nous ne lui rendons pas, dis-je, volontairement ce qui lui est dû dans les manifestations légitimes de son activité libre, la société intervient pour nous contraindre à respecter les d'autrui.

En dehors d'elle, les faibles sont impuissants à faire respecter leurs droits ; la force ou la ruse, qui est une autre expression de la violence, prime le droit. La société, qu'on appelle nation, a pour but de mettre au service du faible ses forces toutes puissantes. Ces forces sont aux mains du gouvernement.

Car on ne peut concevoir une nation sans Gouvernement, sans Autorité, sans Pouvoir... quelque nom qu'on donne à la puissance centrale.

Dès qu'il fait partie d'une société, l'homme perd

en effet la faculté de faire ce qui est contraire au but social. S'il voulait agir autrement, la société a le droit de le forcer à respecter la loi commune. Là où les membres d'une société peuvent faire et font impunément des actes en opposition avec le but de la communauté, la société disparaît.

Il en est ainsi de toute société, qu'elle ait pour objet le commerce, la culture des lettres, la religion, les beaux arts, la politique..., il n'importe : aucune d'elles, si petite ou si considérable qu'elle soit, ne peut être privée d'une direction.

Le pouvoir, dans la société politique, dans une nation, a nécessairement trois fonctions : législatives, judiciaires, exécutives. C'est un Pouvoir unique qui se manifeste par une triple fonction.

On ne voit pas dans les sociétés rudimentaires, dans ce qu'on appelle l'état de nature et ce qui n'est en réalité que l'état sauvage, on ne voit pas d'organes bien distincts pour remplir chacune de ces fonctions. Mais les faits montrent l'impérieuse nécessité de cette organisation.

Imaginez-vous un conflit entre deux sauvages. Ils se disputent un animal tué à la chasse : l'un l'a saisi, mais l'autre l'a frappé. Cette éternelle question du tien et du mien n'a pas toujours de solution évidente et qui s'impose à la conscience ; notre exemple le prouve.

Chercher un juge, nos sauvages n'y songent guère. Et peut-être vous vient-il à la pensée de les féliciter malicieusement ; vous pensez au conte

charmant du fabuliste, l'*Huître et les Plaideurs*, qui en appellent au jugement de Perrin Dandin :

Perrin, fort gravement ouvre l'huttre et la gruge,

Nos deux messieurs le regardant.

Ce repas fait, il dit d'un ton de président :

Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille

Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Si on les obligeait à recourir à un juge, nos deux sauvages le mangeraient plutôt et se battraient encore après le repas.

Mais il n'y a pas de juge : ils sont dans la plaine en face de la nature et n'ayant pour guide que leur pure et droite conscience, comme le rêvait Rousseau.

C'est à moi : voilà la formule de son droit qu'exprime chacun des deux adversaires, éclairé, comme le veut le philosophe, par une raison que n'ont pas troublée les préjugés de la civilisation.

Comme nous ne sommes pas forcés de raisonner en sauvages, décomposons en trois questions cette affirmation trop complexe : c'est à moi.

A qui appartient la proie ? Est-ce au chasseur qui l'a poursuivie et frappée ou à celui qui l'a achevée et saisie ? Voilà la première question qui se pose. La solution n'est nullement évidente. Si, au lieu de cet auditoire, nous avions ici des disciples de saint Hubert, interrogés, vous les verriez bientôt se diviser, il y aurait une droite et une gauche. Faites l'expérience, si vous voulez, et vous constaterez que les uns se prononceront pour le chasseur qui a

fait lever le gibier et tiré le premier coup de fusil..., je veux dire qui a lancé la première flèche, et d'autres opineront en faveur de celui qui a tué et pris.

Mais, s'il en est ainsi, la conscience individuelle n'est donc pas infaillible, elle est insuffisante pour révéler avec le devoir de l'un le droit de l'autre.

Sans doute, Messieurs,... et, pour le dire en passant, le problème que nous soulevons n'est pas aussi facile à résoudre qu'on le croit. Dans ce procès à l'occasion d'un cerf, c'est la grave question de l'origine de la propriété qui est en jeu : est-ce le travail, comme le disent les économistes ; est-ce l'occupation, comme le prétendent certains juriconsultes, qui en légitime l'acquisition ?

Si aujourd'hui les savants disputent encore sur ce sujet, on pardonnera bien à deux pauvres sauvages de ne pas s'entendre.

Soit ! Mais alors qui tranchera le conflit ? Il n'y a pas dans leur peuplade sans lien de législateur qui supplée par une règle bien précise à l'insuffisance ou à la défaillance de leurs consciences, et, comme une solution est cependant indispensable, le problème est tranché par la force.

Je le veux, il peut se faire qu'une règle quelconque, sur l'exactitude de laquelle je ne soulèverai aucune discussion, soit reconnue par les deux adversaires comme la loi qui les régit. Le premier qui a tué le cerf, dit-elle, en est propriétaire ;..... ou mieux, si vous voulez une formule

qui paraisse plus directement émaner de la conscience morale : le premier qui par son travail a retiré de ce monde des utilités naturelles dont le Créateur a ouvert pour tous la source inépuisable, le premier qui a tiré l'animal en est le propriétaire : c'est un fruit de son activité, la propriété lui en appartient, elle est inviolable en lui comme est inviolable la liberté qui, par son exercice, la fait apparaître.

C'est un peu avancé pour des sauvages qui n'ont pas lu Bastiat et les économistes ; mais, enfin, ils ont cette formule, ils la reconnaissent comme la règle du juste.

Une nouvelle question surgit alors : comment appliquer cette loi générale au conflit ? Celui qui tient la bête affirme que par le seul fait de l'occupation il a produit le travail, cause de la propriété. « Non, riposte l'autre, c'est moi qui par une poursuite acharnée, par les premiers coups portés, ai mis la bête aux ahois, mon travail me la livrait quand le hasard t'a mis sur mon pas-sage. »

Où est la vérité dans ces affirmations contraires ? Qui tranchera cette seconde question ? La conscience ! Mais nos deux adversaires peuvent de bonne foi, comme de vrais avocats, soutenir leurs thèses opposées. Et s'ils n'a pas de juge désintéressé ayant autorité sur eux, pour les départager, la force encore sera le moyen brutal qui fera triompher l'un d'eux.

Allons plus loin. L'évidence l'emporte : les deux sauvages sont d'accord sur la loi et son application, le possesseur doit rendre la proie convoitée ; mais comment arriver à l'exécution s'il résiste à ce jugement qu'il tient cependant pour équitable ? Dernière question à résoudre, où nous verrons encore la justice vaincue, si le détenteur de mauvaise foi est le plus fort.

Ainsi en dehors d'une société organisée, la règle souveraine, que nous connaissons trop bien, est celle-ci : la force prime le droit ; le droit ne l'emporte que s'il a par hasard la force pour lui. L'homme, sauvage ou barbare, se fait justice à lui-même, il est législateur, juge et gendarme dans sa propre cause.

Que feront la femme, l'enfant, le vieillard, le pauvre, le malade, l'ignorant... dans cet état anti-social qu'on nous présente quelquefois comme l'état de nature obligé ? Ils seront sacrifiés. La faiblesse, c'est le mal ; la force, c'est le bien, le juste, le droit. On n'a pas à plaider, que dirait ce déshérité !

Au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

Tout conflit entre le tien et le mien, tout problème juridique, tout procès, si vous voulez, soulève donc trois questions : Quelle est la loi qui le résoud ? Est-elle applicable au procès ? Quelle sanction assurera l'exécution du jugement ?

L'homme, en dehors d'une société civilisée, tranche seul cette triple difficulté : la direction qu'il suivra sera individuelle ; en lui est la conscience qui dictera la loi, la raison qui l'appliquera, la volonté qui, sous la pression du remords, de la crainte de l'opinion publique ou des jugements de Dieu lui fera exécuter ces décisions de sa seule volonté.

Mais un homme est faillible ; sa conscience est trop souvent faible ou troublée, son jugement corrompu ou faussé, sa volonté défectueuse ou mauvaise.... et les sanctions du remords qu'il peut étouffer, de l'opinion publique qu'il peut braver, de la crainte d'une autre vie qu'il peut nier, sont lointaines ou impuissantes.

Or, c'est avec cette conscience incertaine, ce jugement confus, cette volonté si peu sûre qu'un homme résoudrait seul les questions où il est intéressé ; c'est dans ces conditions qu'il se ferait justice à lui-même, mettant ou cherchant à mettre la force au service du droit qu'il se reconnaît et se donne !

On peut affirmer que le pire des Etats serait celui où chacun se ferait ainsi justice à lui-même : on le nomme la barbarie.

Eh bien ! la société, qui mérite seule d'être appelée nation civilisée, a, au contraire, pour condition de son existence d'empêcher que chacun se fasse ainsi justice à soi-même c'est-à-dire, que la force prime le droit ; elle a pour but d'assurer à tout

membre, quelle que soit sa faiblesse, une certitude d'obtenir ce qui lui est dû plus grande que celle qu'il aurait dans une société barbare ou moins civilisée.

Dans ces nations policées, le législateur, ce premier organe du pouvoir social, proclame la loi générale, la même pour tous, pauvres ou riches, faibles ou forts, ignorants ou savants. Le juge l'applique aux conflits particuliers et le pouvoir exécutif la fait passer dans la réalité en brisant toutes les résistances individuelles qui s'opposent à son exécution.

La loi est déposée muette dans des codes ouverts à tous, elle parle par la voix du juge, elle agit par le bras du pouvoir exécutif, serviteur obéissant de la loi, mais tout puissant en elle et par elle.

Ainsi, Messieurs, à côté de la loi morale donnée par Dieu se place la loi civile donnée par le législateur humain.

L'étude des différences entre ces deux directions de nos actions nous apprend mieux que tout raisonnement, avec la part qu'elles ont dans notre vie, le respect que nous devons à chacune d'elles.

La loi morale ou naturelle est une direction individuelle. Chacun de nous peut interroger sa conscience relativement à tout acte qu'il se propose de faire, si cet acte le met en rapport avec autrui. Est-ce juste ? Est-ce mon devoir ?

La loi positive ou civile est une direction sociale imprimée à tous par l'autorité publique. Celui qui invoque son intervention doit pour savoir s'il le peut se demander : le Code me reconnaît-il tel droit ? M'assure-t-il telle liberté ?

La morale commande à la volonté, avec le secours purement personnel à celui qui agit de sa conscience et de ses remords vengeurs, aidée par l'opinion publique, appuyée ou soutenue par la crainte des châtimens ou par l'espérance des récompenses d'une autre vie.

Le droit, au contraire, avec des institutions et des sanctions de création purement humaine, cherche à nous procurer un rendement de justice, d'ordre et de sécurité indispensable au développement d'un peuple.

En supposant donc que la science du droit et celle de la morale dans leurs conséquences dernières arrivent au même but, elles y vont par des moyens différens. On ne le comprend pas assez et on demande à la loi ce que peuvent seules donner la morale et la conscience.

On se trompe singulièrement.

Si la loi positive était la même que la loi morale,..... si elle pouvait être, si elle devait être la même, il y aurait une modification à la fois profonde et très-simple à introduire dans notre organisation sociale. Au lieu d'écouter le législateur, à propos d'héritage, de propriété, de puissance maritale, de prescription, de procédure, de contrat

de vente.... etc., on demanderait la règle de ses actions, dans ces diverses occasions, à des philosophes ou à des casuistes ; au lieu du Code on ouvrirait l'Evangile ou un traité de morale.

Le peut-on ? Peut-on toujours inscrire dans un Code la loi naturelle ou religieuse, telle qu'elle apparaît, absolue et parfaite ? Descend-elle d'ailleurs à ces détails ?

Voyons si la loi civile est, si même elle peut être la loi morale, rationnelle, naturelle, que l'homme découvre et ne fait pas. Voyons si au contraire l'homme ne fait pas ses règles et ses institutions civiles.

Un homme passe un contrat, une vente, une transaction, une donation ; il doit l'exécution, mais au créancier qui lui demande cette exécution, il répond : « le contrat est nul, il n'y a pas de « contrat valable sans consentement, il n'y a pas « de consentements s'il n'a été volontaire et éclairé ; « or, j'avais dix-huit ans, quinze ans, quand j'ai « contracté ; je n'ai pas vu, compris, par conséquent voulu les conséquences de cette vente, de « cette transaction, de cette donation. Mon consentement n'est qu'apparent, puisqu'il n'est pas « éclairé, je ne puis donc être responsable, c'est-« à-dire obligé. »

Cet homme au point de vue moral, au point de vue de la conscience, a-t-il raison ? Sans doute, car la loi naturelle est ainsi formulée : l'homme ne

peut être obligé par un acte licite, comme un contrat, que si son intelligence est suffisamment développée pour voir et sa volonté suffisamment libre pour accepter les conséquences du contrat. La conscience humaine interrogée, partout, dans tous les temps, répondra toujours par cette formule absolue.

Eh bien ! Cette règle, cette formule, l'écrirez-vous dans un code si vous êtes législateur ? Non, vous direz en France : « l'homme est capable et par conséquent lié par son contrat à vingt-et-un ans accomplis », ailleurs vous mettrez vingt-cinq ans, ailleurs peut-être encore moins de vingt ans ; partout vous tiendrez compte du milieu où vous serez, de l'état d'ignorance, d'inexpérience, de manque d'initiative dans lequel la nature, la société, les mœurs, l'éducation et les nécessités de la vie retiennent plus ou moins longtemps les hommes.

Pourquoi n'écrivez-vous pas la règle du droit naturel ? Parce qu'elle est en pratique d'une application impossible. La capacité intellectuelle apparaît à des âges différents chez les hommes, chez le même individu ; ce moment variera avec la nature plus ou moins complexe du contrat ; à vingt ans, un licencié en droit connaîtra les conséquences d'une commandite que ne saisira pas à quarante ans un paysan ignorant ; tel à quinze ans pourra acheter un livre qui, à vingt ans, ne pourra pas apprécier la valeur d'une usine ; celui-ci à vingt ans pèsera

la portée d'un vote politique qu'à trente ans cet autre donnera encore en aveugle.

« Si donc la loi naturelle était la loi positive,
« des multitudes de procès deviendraient possibles:
« toute convention, tout vote, tout testament.....
« pourrait donner lieu à une demande en nullité de
« la part de celui qui allèguerait un développe-
« ment insuffisant de l'intelligence ou de la volonté
« chez le contractant, le votant, le testateur. Il
« faudrait tant de juges que la moitié de la France
« serait occupée à juger l'autre moitié. Et encore
« la plupart des procès seraient-ils en passe d'être
« fort mal résolus, car chaque magistrat devrait
« être doué d'une sorte d'infailibilité pour appré-
« cier ce point délicat du développement intellec-
« tuel suffisant. Le hasard et l'arbitraire tranche-
« raient ces milliers de procès soulevés par le
« dépit, le regret ou la mauvaise foi. »

Voulez-vous un autre exemple montrant que la loi positive doit être différente de la loi naturelle ? Je le prends au hasard entre mille

Quand êtes-vous obligé d'obéir à une règle législative ? Lorsque vous la connaissez, répond avec évidence le droit rationnel, Mais l'application de cette formule en pratique est absolument impossible : on ne connaît pas de moyen de faire connaître à tous, sans exception, une règle quelconque, il faudrait que la voix du législateur humain, aussi puissante que celle de Dieu, se fit entendre en même temps partout et pénétrât au

fond de toutes les consciences. Cela n'est pas. Pourtant, comme il n'y a pas de société possible, si chacun peut prouver qu'il n'a pas connu un ordre du pouvoir social, le législateur est obligé de faire une règle positive qui coupe court à bien des difficultés : « nul n'est censé ignorer la loi promulguée et publiée »; seulement, en même temps, il crée une institution qui assure, dans la mesure du possible, la publication de la loi promulguée.

Bien des gens, sans doute, continueront d'ignorer la loi, car cette institution, comme toute œuvre humaine, est imparfaite.

On ne sait pas assez que l'homme fait ainsi ses lois et ses institutions comme il invente ses machines. La nature ne nous offre ni locomotive, ni imprimerie, ni télégraphe.... ni téléphone... ni aucun de ces merveilleux instruments que l'homme crée chaque jour, qu'il modifie, perfectionne et adapte aux nécessités diverses des lieux, comme il y a quelques jours un de nos collègues nous le montrait avec tant d'intérêt, pour la locomotive.

Ainsi ni les formules de droit positif ne se trouvent dans le droit naturel, ni les institutions ne se rencontrent dans l'état naturel. Vous n'y verrez ni bague, ni prison, ni tribunal, ni ministère public, ni jury, ni bureau d'hypothèques, ni actes de l'état civil, ni préfecture, ni armée... ni aucun de ces instruments, de ces machines d'exécution et d'application des lois positives que nous appelons

des institutions juridiques et politiques. Non, l'homme a créé pièce à pièce son mécanisme social, il crée, il modifie, il perfectionne, il remplace ses institutions de l'ordre politique, dont certains esprits ne peuvent concevoir la mobilité, aussi bien que ses institutions de droit privé. Il le fait avec prudence, avec peine, avec lenteur, mais avec une infatigable persévérance, les adaptant aux conditions de pays, de climat, de religion, d'instruction, de mœurs, de tradition, de richesse, au milieu des quelles elles doivent agir.

Ces lois et ces institutions sont, je le répète, imparfaites, incomplètes, limitées dans leurs effets. Mais elles nous donnent une sécurité qui n'existe pas dans l'état de barbarie, chez ces nations rudimentaires où n'apparaît pour ainsi dire pas d'organisation sociale.

Maintenant, Messieurs, que nous venons de nous livrer à une étude attentive des faits, ne pouvons-nous tirer les leçons qu'ils nous donnent et dégager des conclusions utiles ?

Le droit naturel appliqué seul, c'est la liberté du sauvage, sans lois civiles, sans institutions, sans autre règle que la conscience obscurcie par la passion, troublée par le besoin, arrêtée dans ses développements par l'ignorance, par les brutalités d'une vie précaire... Et le droit positif n'est autre que la liberté de l'homme civilisé, la liberté du faible, du pauvre, de l'ignorant, aussi bien que celle du riche et du fort, protégée, défendue,

sanctionnée par la force toute puissante d'une société armée.

Aussi puis-je dire que la législation, la jurisprudence, le droit positif enfin, considéré comme un ensemble de règles, est la science de la liberté efficace, pratique et vivante.

Oui... ; mais entendons-nous : la liberté, ce n'est pas le bien. Le législateur nous assure des libertés : la liberté pour le propriétaire de dégager du fruit de son travail l'utilité qu'il renferme ; la liberté pour le créancier de retirer de ses conventions licites le profit promis par le débiteur ; la liberté pour l'écrivain de jouir du bénéfice que peuvent produire ses œuvres ; la liberté pour l'homme religieux de se relier au monde surnaturel par un culte extérieur ; la liberté pour le travailleur de choisir une partie quelconque du champ de l'industrie qu'il lui plaira de cultiver ; la liberté pour le père de famille de diriger son enfant ; que sais-je enfin ? Je pourrais accumuler dans cette énumération les libertés positives que le législateur garantit à une nation civilisée, en y comprenant, pour terminer, la liberté qu'a le citoyen de donner son vote pour fonder le Pouvoir social qui le protège dans l'exercice de tant de droits divers.

Mais, je m'empresse de le répéter, le législateur, en protégeant par toutes les forces sociales les libertés, ne peut forcer l'homme à en user pour le bien ; tout au plus a-t-il le pouvoir très-négatif et

très - incomplet de réprimer le mal commis.

Il y a, en effet, un droit pénal punissant des faits immoraux ; mais il ne frappe que les attentats les plus violents, les plus contraires à l'ordre public, à la personnalité et à la liberté d'autrui. Le mal qui ne nuit pas directement à autrui reste impuni forcément. Vous ne voyez jamais le législateur, par exemple, s'aviser de châtier des actes d'avarice, d'orgueil ou d'envie.

Le domaine du droit pénal est donc étroit. La vérité, c'est que nous pouvons abuser comme de tout autre instrument des libertés que le législateur protège. Est-ce que l'imprimerie, les armes à feu... sont en elles-mêmes choses mauvaises ? Non, ce qui est mauvais, c'est l'usage qu'en peut faire l'homme.

Il y a des personnes qui sont tentées de condamner la liberté et de conseiller au législateur de supprimer des droits dont l'homme peut abuser. Elles ne voient pas que le législateur, après tout, ne fait que sanctionner les libertés que Dieu nous donne et la critique s'adresserait à Dieu même.

Permettez moi à ce sujet de vous rappeler un mot de Royer-Collard. Vous connaissez tous Royer-Collard. C'était à l'époque de la Restauration un catholique fervent et un royaliste convaincu, grand philosophe d'ailleurs, âme droite et esprit libéral. A des ministres qui proposaient une loi supprimant la liberté de la presse, il disait ironiquement :
« Dans la pensée de cette loi il y a eu imprévoyance,

« au grand jour de la création, à laisser l'homme
« s'échapper libre et intelligent au milieu de
« l'univers : de là sont sortis le mal et l'erreur.
« Une plus haute sagesse vient réparer la faute
« de la Providence, restreindre sa libéralité
« imprudente et rendre à l'humanité, sagement
« mutilée, le service de l'élever à l'heureuse
« innocence des brutes. »

Royer-Collard avait raison : le législateur a pour mission principale de définir, de protéger, de sanctionner la liberté, en d'autres termes d'assurer contre autrui le droit de chacun ; mais il est à peu près impuissant à obtenir de l'homme qu'il use de son droit pour le bien. Tel père usera de son pouvoir pour perdre son fils au lieu d'en faire l'homme qu'il doit à Dieu et à la patrie ; un électeur se servira de son vote pour désorganiser l'État ; celui-ci, comme le créancier impitoyable de l'Évangile, réduira légalement son débiteur et sa famille à la plus extrême misère ; les droits pécuniaires serviront à cet autre pour entretenir sa débauche.

L'insuffisance absolue des lois positives pour assurer la durée des nations et développer leur civilisation éclate ici. L'expérience pratique de la vie nous montre que la religion, la morale, la science, la philosophie entrent pour une part considérable dans la direction des affaires humaines. Un peuple sans foi, sans moralité, sans savoir et sans raison est un peuple perdu : chez

lui la conscience individuelle, ne puisant pas à ces sources sacrées, n'apprend plus à l'homme à se servir de ses droits ; les lois pénales et préventives s'y multiplient et les lois de liberté y diminuent, précisément parce qu'il faut une augmentation de la contrainte sociale pour diriger ceux qui n'ont plus d'autre frein.

Je ne voudrais pas, Messieurs que cette insuffisance de la loi et des institutions humaines vous fît oublier qu'elles sont essentielles à cette association qu'on appelle une nation. Eh ! Messieurs, quand on dit que le Pouvoir, que l'Autorité vient de Dieu, est-ce autre chose qu'une formule abrégée ce qui précède ? L'homme est un être social, c'est un attribut que lui a donné son Créateur ; mais il n'y pas de société sans une direction vers un but ; l'autorité publique qui donne cette direction sociale aux membres de la nation, est donc voulue par Dieu.

Dès lors c'est un devoir strict d'obéir aux lois qu'elle formule et aux institutions qu'elle établit. On peut constater leur insuffisance, sans doute, vouloir leur amélioration, être ardent à chercher de saines réformes ; mais telles qu'elles sont, nous devons les respecter pieusement. Faire autrement, c'est retourner à l'anarchie, semer le désordre, vouloir le règne de la force. On se trompe souvent à ce sujet : les personnes qui se croient le plus honnêtes estiment qu'elles peuvent impunément mettre de côté la loi ; on lui oppose l'équité, la

conscience, et on pense ainsi justifier sa désobéissance.

On ne justifie rien. Ne pas obéir à la loi qui vous ordonne ou vous défend de faire une chose pour suivre sa conscience, c'est attaquer la société dans ses fondements : la loi positive n'a-t-elle pas pour objet de suppléer aux défaillances de la conscience individuelle ? Tout homme qui refuse de se soumettre à la loi se fait législateur, juge, exécuter au lieu et place de l'autorité publique ; il veut se faire justice à lui-même ; il se la fera large, on ne peut en douter. C'est la négation même de la société, nous l'avons dit.

Pendant, par un manque trop fréquent de réflexion, on se laisse aller volontiers à cette idée. Ce n'est pas un lieu commun, banal, que vous entendez si souvent répéter et que vous voyez encore plus souvent pratiquer : « j'aime mieux obéir à ma conscience qu'à la loi ». On me parlait dernièrement d'un juge de paix, aussi ignorant qu'honnête, qui disait avec une bonhomie admirée par les gens naïfs : Je juge avec mon cœur et non avec mon Code. Son cœur, c'étaient ses idées, ses inspirations, sa conscience.

Prenez garde quand vous entendez ce langage : vous êtes certain de voir la paresse, la passion, le préjugé, l'intérêt personnel et le caprice, devenir bientôt souverains. Quel besoin de connaître la loi, d'étudier, de réfléchir pour celui qui croit sa conscience infaillible ? Il n'y a pas de sécurité pour

le citoyen, dès qu'il ne peut compter sur aucune règle fixe, précise, et qu'il est soumis à l'arbitraire et au bon plaisir du juge, du magistrat, du fonctionnaire, colorés du nom d'équité.

« Dieu nous garde de l'équité de Messieurs du Parlement », disaient nos pères qui savaient bien ce que c'était que cette équité remplaçant la loi positive. Et si mes souvenirs ne me trompent, certaines provinces, dans le traité qui les réunissait à la France, stipulaient qu'elles seraient soumises aux ordonnances et non à cette équité des Parlements.

Coupables ou ignorants sont ceux qui au législateur opposent leur conscience, au droit ce qu'ils regardent comme leur devoir, à la législation leur morale personnelle. Ce sont choses différentes, ayant des sources différentes, des domaines différents, des objets différents, des sanctions différentes.

Les lois, les institutions et le pouvoir social qui les formule et les applique ne peuvent nous donner que des droits ou des libertés. Seule, la conscience éclairée par la science, la morale et la religion, la conscience suivant et corrigeant les mœurs, la conscience enfin, animée par la charité et l'amour du prochain, nous apprend à bien user des droits pour notre amélioration et celle de nos semblables.

Du législateur nous tenons la liberté définie et sanctionnée qui est l'ensemble de ces droits so-

ciaux ; mais la conscience nous ordonne de respecter ces droits d'autrui : c'est d'elle que naît l'obéissance intelligente, volontaire, aimante aux lois et aux institutions du pays, et c'est ainsi qu'elle engendre cette vertu dont parle Montesquieu et sans laquelle il n'y a pas de nation durable : le patriotisme.

RAPPORT

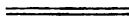
De M. E. YVERT, Secrétaire-Perpétuel,

SUR LES

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE

PENDANT L'ANNÉE 1877.

(Séance publique du 30 Décembre 1877).



MESSIEURS,

S'il est sage de prévoir, il est doux de se souvenir, même des épreuves douloureuses auxquelles l'existence humaine n'est que trop souvent exposée.

A plus forte raison notre mémoire reste-t-elle fidèle aux études qui ont charmé nos loisirs, aux travaux dont l'utilité est acquise au présent et à l'avenir de nos compatriotes.

C'est afin que ces études, que ces travaux, menacés par la marche destructive du temps, ne

tombent pas dans l'oubli, que les sociétés savantes les accueillent, les encouragent et même les provoquent par des concours qu'elles ouvrent aux intelligences qui cultivent les Lettres, les Sciences et les Arts.

L'Académie d'Amiens, Messieurs, s'est conformée à cet excellent usage. Fondée, en 1751, par Gresset, dont notre ville s'honore d'avoir été le berceau, elle continue à s'acquitter scrupuleusement de la mission qui lui a été conférée par lettres patentes royales de cette même année 1751, et, plus récemment, par un décret du gouvernement actuel qui l'a classée au rang des établissements déclarés d'utilité publique.

En effet, Messieurs, depuis l'époque de sa fondation jusqu'à nos jours, l'Académie d'Amiens, hors les temps de guerre qui ont suspendu les réunions littéraires et scientifiques, n'a cessé de travailler et de produire.

Et s'il est arrivé que, par des causes indépendantes de leur volonté, quelques-uns d'entre vous n'ont pu donner les lectures qu'ils vous devaient, l'obligeance de leurs collègues n'a jamais fait défaut à leur remplacement, en sorte que vos séances ont toujours été bien remplies.

En vous en présentant aujourd'hui un compte-rendu, je crois devoir vous faire observer que, pour le limiter aussi convenablement que possible, je grouperai, dans mon analyse, toutes les lectures d'un même académicien.

C'est ainsi, Messieurs, que, dans vos séances des 26 janvier et 9 février, M. Guérard, ingénieur au chemin de fer du Nord, vous a lu un très-savant mémoire dans lequel il a passé en revue la situation générale des transports avant les chemins de fer, et l'influence de ceux-ci sur les progrès sociaux; la description de la locomotive et ses transformations; il a constaté, en outre, l'importance des services qu'elle rend au Commerce, à l'Industrie et à l'alimentation publique, grâce à la nature et à la quantité des produits qu'elle transporte avec une rapidité qui facilite de plus en plus les relations internationales.

Du domaine de la science, vous êtes passés, Messieurs, à celui des arts, en écoutant, dans votre séance du 23 février, le rapport que vous a fait M. Gustave Le Vavasseur, au nom de la commission que vous avez nommée pour émettre un avis sur l'exécution du buste de Samson, célèbre géographe, né à Abbeville où il mourut en 1667. Ce nouvel ouvrage de votre habile collègue, M. Gédéon de Forceville, qui en a fait hommage à l'Académie, a obtenu l'approbation complète de la commission chargée de l'examiner.

M. Le Vavasseur a profité de sa mission pour décerner un juste tribut d'éloges au zèle et au désintéressement dont M. de Forceville fait preuve en consacrant ses loisirs, son talent et sa fortune à reproduire, dans un grand et beau monument,

les traits des hommes célèbres que la Picardie s'honore d'avoir vu naître.

J'arrive maintenant à celui de nos collègues qui traite les importantes questions du Droit avec une sagacité fortifiée par les études les plus consciencieuses.

En m'exprimant ainsi, Messieurs, j'ai nommé votre érudit et digne directeur, M. Moullart qui, dans cette même séance du 23 février, vous a lu une dissertation ayant pour sujet : *La nature du Droit et des institutions positives ; le mode de leur formation, et ce qu'elles ont d'arbitraire.*

J'ajoute que, dans vos séances des 25 mai et 8 juin, M. Daussy et M. Moullart, dans une étude faite en commun vous signalaient les analogies et les différences qui existent entre le Code civil français et le Code civil italien, notamment dans leurs dispositions relatives au mariage.

Ces travaux, empreints d'un sentiment vrai de la justice et d'une saine philosophie, ont constamment captivé votre attention.

Devant vous, Messieurs, une autre question d'une haute importance a été développée, le 9 mai, par votre honorable collègue, M. Ernest Obry, avocat.

Contrairement à ce qui est généralement vrai, tous les mariages ne sont pas heureux, et M. Obry nous en a donné la preuve en nous racontant les divers incidents qui se sont produits dans le

procès intenté par M. le prince de Beauffemont à la princesse son épouse.

Celle-ci, ne trouvant pas, à ce qu'il paraît, tout le bonheur qu'elle espérait dans l'union qu'elle avait contractée, se sépare de son mari, se rend en Saxe ; là, profitant des lois de ce pays, elle fait prononcer son divorce et épousa le prince roumain Bibesco. M. le prince de Beauffremont attaque ce mariage qui, par suite de motifs puisés dans la législation française, est déclaré nul par la Cour d'Appel de Paris.

Ce procès est-il terminé ? nous l'ignorons ; mais, en tout cas, voilà les dames bien averties par la jurisprudence de notre pays que, si mécontentes qu'elles soient de leurs maris, elles ne peuvent divorcer à l'étranger, et que, comme dit Molière, dans *le Médecin malgré lui*, « là où est liée la chèvre, il faut qu'elle y broute. »

Il n'est malheureusement pas, dans ce monde, une situation ni un âge qui n'aient leurs inconvénients, témoin les enfants dont l'école impressionne désagréablement l'esprit et leur inspire la crainte. C'est pour ôter à l'école ce qui répugne à l'enfance et même à l'adolescent, que, dans un travail appartenant à la pédagogie, M. Vion, dans votre séance du 25 mars, vous a indiqué plusieurs moyens ingénieux dont l'emploi serait aussi efficace que facile.

J'ajoute que M. Vion a terminé sa lecture par une nouvelle apologie du système phonographique, système sur les avantages duquel il a insisté

de nouveau dans votre séance du 9 novembre, et dont, vous le savez, le but est de modifier et de simplifier l'orthographe dans un sens qui la rendrait conforme à la prononciation.

Passant ensuite à la téléphonie, c'est-à-dire à l'art de faire entendre la voix et les mots à de grandes distances, M. Vion vous a expliqué les procédés scientifiques à l'aide desquels il est possible d'obtenir cet utile et important résultat.

Si, dans vos rangs, Messieurs, il est un homme qui, dans son passage aux affaires de notre cité, ait déployé le zèle le plus méritoire, c'est assurément notre honorable collègue, M. Joseph Mancel. Il vous a été possible d'en juger par les mémoires qu'il vous a communiqués, dans vos séances des 13 avril, 13 juillet et 9 novembre.

Les limites qui me sont assignées ne me permettant pas d'analyser ces documents, je me bornerai à citer, comme ayant été exécutés avec un plein succès, d'après les conseils, et sous la direction de M. Mancel, l'amélioration du chemin qui relie Renancourt au Petit-Saint-Jean et le dessèchement de vastes terrains qui ont été assainis et livrés à la culture.

Après des travaux qui ont pour but de donner une juste satisfaction aux intérêts matériels, il en est d'autres qui tendent à éclairer les esprits et à élever les âmes par le sentiment religieux ; c'est ce qu'a très bien compris votre honorable collègue, M. Gustave Dubois, en consacrant au Père Lacor-

daire une très-intéressante notice qu'il vous a lue le 27 avril, et dans laquelle il s'est plu à rendre un éclatant hommage au caractère et aux œuvres de l'illustre dominicain.

Mais si les paroles qui descendent de la chaire chrétienne ont toujours pour but et souvent pour effet de calmer les orages du cœur, il est d'autres tempêtes contre lesquelles la science se trouve parfois impuissante : ce sont celles du terrible élément qui engloutit si fréquemment tant de trésors et d'existences.

Un de vos collègues, Messieurs, ancien et brave officier de la marine française, qui a vu la mort de près lors de ses nombreux voyages dans les régions et sur les mers les plus éloignées de notre continent, M. Alfred de Puyraimond, vous a lu, dans votre séance du 11 mai, sous le titre d'un *Souvenir de voyage*, le récit détaillé d'un naufrage dans lequel a péri, victime de son dévouement, un intrépide marin nommé Garnier ; les efforts de l'équipage, pour le sauver, rendus impuissants par la tempête ; les alternatives d'espérance et de désespoir du malheureux matelot cramponné longtemps à une épave que d'atroces fatigues le forcent à abandonner, les regrets déchirants qu'il éprouve en songeant, au moment de mourir, qu'il lui faut renoncer pour toujours au bonheur de revoir sa patrie et de s'unir à une fiancée qui l'attend, qu'il aime et dont il est aimé.

Cette mort si douloureuse qui nous a rappelé le beau vers de Virgile :

Et dulcet moriens reminiscitur Argos,

a été, de la part de M. Alfred de Puyraimond, l'objet d'un récit on ne peut plus touchant, et qui, parti de son cœur, est allé jusqu'aux vôtres qu'il a profondément émus.

Si de la mobilité des flots, nous passons à celle des goûts nous devons vous signaler un mémoire que, sous le titre : *Des Tissus et des Étoffes*, M. Roger vous a lu le 22 juin.

Décrivant le costume commun aux deux sexes, depuis sa simplicité primitive jusqu'aux époques où il s'est embelli par la diversité des étoffes, M. Roger vous a rappelé que quelques-uns de nos rois n'ont pu que difficilement et passagèrement restreindre le luxe des vêtements.

Si ce luxe a disparu chez les hommes dont le sombre habit noir est aussi bien porté dans un bal que pour un enterrement, il n'en est pas de même pour les dames ; elles sont restées fidèles à l'élégance de leurs toilettes ; aussi, est-ce pour elles qu'un poète a dit que la mode est un tyran

Digne enfant du dégoût et de la nouveauté.

D'une nouveauté en effet, qui, dans ces derniers temps a fait succéder aux exagérations de la crinoline des proportions exiguës et, d'ailleurs, plus conformes aux lois de la nature.

Vous aviez eu, Messieurs, la bonne pensée d'organiser, avec le bienveillant concours de notre administration municipale, une fête publique, destinée à célébrer le centenaire de l'aimable et célèbre fondateur de votre Compagnie, de Gresset qui, né à Amiens le 29 août 1709, y mourut le 16 juin 1777. Diverses circonstances ayant fait échouer ce projet, vous avez bien voulu permettre à votre secrétaire-perpétuel de vous lire un dialogue en vers qu'il composa à l'occasion de l'inauguration de la statue de l'auteur de *Ver-Vert* et du *Méchant*, statue en marbre, exécutée par notre collègue, M. Gédéon de Forceville.

Cette inauguration eut lieu le 21 juillet 1851, et quoique les vers qui s'y rapportent remontent à cette date, vous n'en avez pas moins autorisé la lecture dans votre séance du 27 juillet, estimant ainsi que la prescription ne doit pas être opposée aux hommages rendus à la mémoire des hommes dont la sanction publique a consacré l'immortalité.

Et maintenant si des honneurs que nous nous plaçons à décerner aux célébrités humaines, nous nous élevons au culte des puissances devant lesquelles s'incline notre foi religieuse, nous suivrons notre éminent collègue M. Daussy, jusqu'à l'image de la Vierge, mère de Dieu, qui est vénérée dans une ville, voisine de la nôtre, à Albert, où elle est l'objet de nombreux pèlerinages auxquels on attribue de miraculeuses guérisons.

Je regrette, Messieurs, de ne pouvoir consigner

ici les détails que vous a donnés M. Daussey sur les explorations auxquelles, de concert avec M. Boulanger, son gendre, il s'est livré, et qui ont eu pour résultat la découverte de l'emplacement sur lequel a jadis existé un couvent sous le vocable de Notre-Dame de Brebières.

J'ajoute qu'à son intéressant travail, M. Daussey a joint un plan figuratif des terrains qui ont probablement appartenu à ce monastère.

En constatant tout d'abord le charme qui s'attache à nos souvenirs, je ne pouvais oublier les émotions si douces, les plaisirs si vifs que nous devons à la musique, surtout lorsqu'elle est interprétée par des artistes dont les talents font briller tout l'éclat des chefs-d'œuvre lyriques.

Ces artistes, M. Jules Deneux, notre collègue, très-habile musicien lui-même, sait les trouver ; investi depuis 30 ans de la présidence de notre Société philharmonique pour laquelle il a, dans cette période, organisé avec un zèle méritoire cent beaux concerts, où il vous a fait entendre et applaudir les artistes les plus célèbres dans le double domaine vocal et instrumental.

Au nombre de ces artistes hors ligne sont M. Tamberlick et M^{me} Miolan-Carvalho, artistes hors ligne, auxquels M. Deneux, dans votre séance du 23 novembre, a consacré une double notice grâce à laquelle il s'est on ne peut mieux acquitté de son tribut réglementaire.

La poésie, la musique ont entr'elles d'heureuses

affinités, aussi, après M. Deneux avez-vous été heureux d'écouter la communication que vous a faite M. de Beaussire d'une causerie intitulée : *Deux Virgiliens au seizième siècle*, et consacrée à deux frères jumeaux, nés à Vire, Robert et Antoine Lechevalier, sire d'Agneaux, ou d'Aigneaux. L'œuvre principale des deux frères est la traduction complète, par eux faite en commun, des poésies de Virgile.

M. de Beaussire vous a fait connaître qu'un professeur, M. l'abbé Lalanne, a lu devant la Société des Lettres et des Beaux-Arts de Cannes un travail sur cette traduction, et qu'il l'a jugée, au point de vue de la fidélité, supérieure à celles qui l'ont suivie.

M. de Beaussire partage cette opinion qu'il justifie par la citation de quelques vers des *Géorgiques*, traduits, en effet, par les frères d'Aigneaux avec la plus rigoureuse exactitude

Enfin, Messieurs, dans votre séance du 21 de ce mois, M. de Jancigny, récemment élu par vous comme membre titulaire, prononçait, à l'occasion de sa réception, un discours que vous avez écouté avec le plus vif intérêt, et dont le sujet principal, *La Curiosité*, vaste domaine donnant lieu à tant d'explorations, de recherches et de découvertes précieuses, a offert à M. de Jancigny l'heureuse occasion de citer et de glorifier un grand nombre d'hommes de génie appartenant à la France, et qui, dans les arts, aussi bien que dans les lettres et

les sciences, se sont illustrés par les chefs-d'œuvre qu'ils ont produits.

A ce discours, unanimement applaudi, M. Moulart, se rendant l'interprète de l'Académie dont il est le directeur, s'est plu à rendre hommage au mérite de l'honorable et savant récipiendaire dont il a cité plusieurs ouvrages qui justifient parfaitement son admission dans votre Compagnie.

Ici, Messieurs, s'arrête ma tâche. Si imparfaite qu'elle soit, puisse-t-elle du moins avoir été conforme à vos souvenirs en analysant des travaux qui, ainsi que leurs aînés, assurent une place des plus honorables à l'Académie d'Amiens, au rang des sociétés littéraires et savantes que la France se fait gloire de posséder.

DISCOURS

De M. GUSTAVE DUBOIS

(Séance publique du 30 Décembre 1877.)

LE PÈRE LACORDAIRE

Le 24 janvier 1861, un illustre religieux, couvert d'un habit blanc, prenait possession d'un siège à l'Académie française. Un non moins illustre protestant était chargé de lui faire les honneurs de la maison. Comment le nouveau venu avait-il, au milieu des austères études du cloître, conquis ses titres de naturalisation dans le temple des lettres profanes? La foule qui s'était pressée aux pieds de la chaire de Notre-Dame de Paris, pour écouter l'abbé, puis le Père Lacordaire, n'avait point à se poser cette question. Bravant la sainteté du lieu où se faisait entendre ce divin écho de la divine pa-

role, elle avait plusieurs fois, par ses applaudissements sous la voûte de l'église, témoigné son irrésistible admiration pour le Bossuet du dix-neuvième siècle.

Le directeur de l'Académie, répondant au récipiendaire, caractérisait ainsi l'éloquent prédicateur : « Il faut, pour remuer et dominer les hommes leur être à la fois sympathique et inattendu, se montrer à la fois l'un d'entre eux et tout autre qu'ils ne sont eux-mêmes, et toucher fortement, quoique d'une main fraternelle, les plaies que l'on veut guérir. »

Mais l'action puissante exercée par le dominicain ne se renfermait pas dans la voie purement traditionnelle, je veux dire dans la propagation de la morale la plus pure, la morale évangélique. Franchissant les murs de la sainte cité, sa prédication militante offrait le combat à la science incroyante et faisait saillir de la conviction catholique le complet accord de la Foi et de la Raison, de l'Église et de la Liberté.

Tel fut le fond de ce vaste et nouvel enseignement qui a noblement ému les âmes françaises par sa dignité, sa sincérité, le plus sévère et le plus vrai patriotisme.

Le choix de cet essai ne saurait vous surprendre, Nos exercices, quel qu'en soit le sujet, ne tendent-ils pas à la connaissance du beau et du bien, et quelle forme plus séductrice que celle qu'ils prennent sous la parole ou la plume du Père Lacordaire !

Vous offrir une biographie n'est pas d'ailleurs ma prétention, encore moins faire une sorte d'école buissonnière dans la théologie, mais vous soumettre une modeste page d'histoire de l'éloquence sacrée.

Le droit canonique ne fut pas l'objet des premières études du Père Lacordaire. Tout d'abord avocat, il avait prononcé ses premières paroles au barreau de Paris, devant un magistrat, esprit fin, empreint d'une verve gauloise qui n'excluait pas une profondeur de vue souvent prophétique. Ce n'est point Patru, c'est Bossuet, avait dit le président Séguier en l'entendant.

Cependant la Barre ne satisfaisait point ses aspirations, les conquêtes du sacerdoce religieux le sollicitaient. Berryer, déjà illustre, lui disait d'ailleurs : je crains votre imagination riche et vagabonde, l'ardente témérité de vos pensées, l'exubérance de votre langage ; vous compromettrez dans l'indépendance et les luttes passionnées du barreau vos grands avantages naturels ; vous avez besoin de subir un joug, de soumettre votre esprit et votre talent à une forte et sévère autorité, faites-vous prêtre, vous deviendrez un éminent orateur de la chaire.

Il se fit l'un et devint l'autre. Prêtre, il ne se crut pas affranchi de ses obligations de citoyen, et, l'amour de l'Eglise sanctifiant en lui l'amour de la Patrie, il voulut défendre en même temps sa foi religieuse et sa foi politique. Dieu et Liberté, voilà le symbole de ses croyances, telle fut la de-

visé du journal *l'Avenir*, dont il fut l'un des fondateurs, ainsi baptisé par lui, l'un des fils de cette société française qui, suivant les belles expressions de M. Guizot, depuis trois quarts de siècle et malgré tant de mécomptes, aspirait à la liberté sous la Loi.

Aussi, lorsque son maître, collaborateur et ami, le penseur M. de Lamennais, voulut, dans un système philosophique, restreindre l'empire de l'autorité au profit d'une liberté ingouvernée, il s'éloigna du rebelle, et, soumis à l'Eglise et à son chef, à travers les amertumes d'un sacrifice qu'une révérencieuse amitié rendait plus pesant encore, il rechercha dans les plus profondes méditations de la croix l'effacement des chagrins d'une telle séparation. Il fut dès lors l'adversaire catholique de son ancien maître et, reprenant ses erreurs, il leur opposa, pour les combattre, cette philosophie éclectique remontant à Platon et à Aristote, passant par Descartes, que l'Eglise a puisée dans chacun des systèmes où elle a distingué la vérité, soit pressentie, soit reconnue du dogme religieux.

L'autorité de l'Eglise, les sources de sa doctrine, tel est le sujet par lequel l'abbé Lacordaire s'empare de cette chaire, j'allais dire de cette tribune de Notre-Dame de Paris, si je ne me souvenais comment aux ardeurs d'un prosélytisme brûlant, il joignait la charité d'une âme fondue pour ainsi parler dans l'amour du Christ.

C'est aussi celui sur lequel je désire plus particulièrement appeler l'attention de l'Académie.

Platon disait qu'il était nécessaire qu'un maître vint du ciel pour instruire l'humanité.

Ce maître annoncé, c'est, dit l'abbé Lacordaire, l'Eglise divinement instituée pour enseigner le genre humain et parmi tant de fausses autorités, l'autorité divine de l'Eglise se reconnaît à un signe que nulle fausse autorité ne peut contrefaire, le signe de l'universalité, de la catholicité.

La puissance de la persuasion a été donnée à l'Eglise, et cette puissance reposant sur la raison, l'Eglise doit posséder la plus haute raison qui soit sous le ciel ? Ne possède-t-elle point d'abord la source de persuasion la plus humaine, la charité. Elle renferme d'ailleurs les trois conditions de la certitude, c'est-à-dire de l'autorité morale de son enseignement, la science, la vertu, le nombre. Bien plus, elle est infaillible : de là son droit d'exiger la foi. L'Eglise ne crée pas la vérité, la vérité est dans la parole que Dieu a parlée aux hommes, c'est cette parole que l'Eglise enseigne avec le privilège de ne pouvoir la transformer en erreur. Vainement l'Eglise se croirait-elle infaillible si elle ne l'était pas. Rien ne pouvant empêcher la contradiction produite par la différence des esprits, l'incompréhensible unité attestée par l'histoire de la doctrine de l'Eglise prouve qu'elle a reçu ce don précieux ; chargée de la propagation de la vérité, elle ne tient pas sa liberté des Césars. Mais l'établissement de la puissance spirituelle dans le monde n'a-t-il pas introduit un principe d'anarchie dan-

gereux dans la société civile ? A cette question, voici la réponse de l'orateur chrétien : « Les droits fondamentaux de l'Eglise ont la clarté du jour, et sur les points mixtes la ressource du Concordat est ouverte aux deux puissances. Si la puissance civile abuse de sa force, l'Eglise ne lui opposera que deux défenses : le martyre et Dieu. Pie VII a lutté contre le maître du monde par la seule force de sa conscience, et il l'a vaincu. »

Libre dans son action spirituelle de répandre la vérité par la parole, la grâce, le sacrifice, le sacrement, l'Eglise doit avoir aussi la liberté de refuser son service. Le contempteur des lois d'une société ne doit point s'étonner d'être rejeté hors de son sein. Cependant l'Eglise n'a pas le droit du glaive. La foi ne saurait être le fruit de la violence. Mais l'autorité civile ne peut-elle pas défendre l'Eglise et empêcher toute manifestation extérieure contre la foi ? Dans l'antiquité, l'insulteur de la religion était puni comme violateur des lois les plus sacrées ; il en fut de même alors que le Christianisme était la religion unanime de l'Europe ; c'était là, toutefois, un pur résultat de l'institution politique.

Plus tard, lorsque la Cité de Dieu cessa d'être associée avec l'Etat, elle a constitué un royaume où elle put se défendre du glaive temporel. Du sang fut versé non pour convertir, mais par voie de représailles et de résistance. Aujourd'hui, grâce à la liberté des cultes, devenu le principe de la

société moderne, l'Eglise obtient l'exercice paisible et entier de ses droits spirituels.

L'orateur aborde la doctrine de l'Eglise : que de savants, de moines, de docteurs, de philosophes avaient déjà fait passer ce grand sujet au creuset de leur profonde élaboration ! Ils avaient suffi à leur tâche. J'en crois le respect dont le souvenir reconnaissant de l'Eglise elle-même entoure leur mémoire ; mais cette doctrine n'avait jamais posé en face d'un penseur plus soucieux de l'union du droit d'examen avec l'autorité des saintes révélations.

Remontant aux sources de la doctrine, il signale la Tradition, l'Ecriture, la Raison. Avec quelque hauteur de vues que soient explorées les deux premières, il convient plus au caractère de cet essai de solliciter vos réflexions sur la troisième, la Raison.

Si la Raison était en désaccord avec le témoignage divin renfermé dans la tradition et l'Ecriture, Dieu serait en désaccord avec lui même, et cependant le témoignage divin ou la parole de Dieu n'a pas de plus grand ennemi que la sagesse ou la raison humaine : c'est que le mystère du bien et du mal qui est la matière de la doctrine de l'Eglise visible dans ses phénomènes est un objet de science et de raison, mais, invisible dans sa substance, est aussi un objet de foi.

Lorsque l'on cherche à rendre compte des discours d'un maître de la parole, ce n'est pas, Mes-

sieurs, un médiocre désir que celui de substituer à un exposé tronqué dans sa rapidité incolore, l'œuvre elle-même jaillissant de l'esprit où elle se meut, s'étend et s'envole dans les régions réservées par le génie.

A cette tentation qu'il serait doux de succomber devant tous, mais ce seraient les conférences entières qu'il faudrait reproduire sur la foi, les moyens de l'acquérir, la certitude rationnelle et la répulsion produite dans les esprits par la doctrine catholique.

La Foi ! il semble que ce sanctuaire de la doctrine demeure fermé aux recherches du raisonnement, aux investigations de la démonstration, que le croyant seul puisse y pénétrer et marcher fermement sans craindre les faux pas dans les ombres et les obscurités du lieu saint.

Le prêtre qui enseignait du haut de la chaire de Notre-Dame, ne l'entendait pas ainsi. Il convie la science au banquet de la Foi considérée dans ses rapports avec l'humanité savante comme avec l'humanité ignorante. La paix promise aux hommes de bonne volonté élève l'une à l'unisson de l'autre. Si les philosophes, les protestants, les rationalistes n'acceptent point ce langage, leur science ne barrera point passage à la Foi ; l'Eglise catholique en possession de la Foi est en possession de la plus haute raison qui soit sur la terre.

Le respect que rencontrait cette affirmation hautaine n'était pas dû seulement à la majesté du tem-

ple ; elle forçait l'admiration même de ceux qui persistaient à lui refuser leur adhésion. Sortie d'un esprit dont l'amour chrétien exaltait la sincérité, elle passait sur des lèvres que le maître, au nom duquel il parlait, avait touchées. Mais faire battre les cœurs, peu lui importait, s'il laissait les âmes rivées à ce sentiment terrestre de l'admiration que l'apôtre tenait en estime secondaire

Emporter une hésitation, briser une résistance, amener une recrue à la milice religieuse, telle était l'unique ambition de ce noble soldat de l'Eglise. Aux indifférents, insoumis ou rebelles, il donnait rendez-vous sur le terrain de la froide raison, de la certitude rationnelle, et là saisissant la pensée de son auditeur, il l'entraînait vers ces cimes élevées de la sagesse humaine où apparaissent, dans de sereines clartés, ces grands esprits qui savaient les motifs de leur conviction, réfléchie, souveraine, hommes de foi et de raison, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Bossuet, Fénelon. C'étaient des penseurs, n'est-il pas vrai, messieurs, seulement ils ne se proclamaient pas libres ; cependant, je doute que leur liberté le cédât en rien à celle des esprits du XIX^e siècle.

Le christianisme n'a point chassé la philosophie, il a vu plus haut et plus loin qu'elle. Affaiblir la raison, c'est travailler à affaiblir le christianisme ; cette pensée, dont le discours sur les études philosophiques nous offre le magnifique développement

m'a paru dominer dans sa généralisation les grandes conférences de 1842 et 43. La foi y est représentée sous le double aspect d'un acte de raison, et de vertu ; l'analyse serait trop pâle ; entendons l'abbé Lacordaire.

« La foi est tout ensemble un acte de raison et de vertu ; un acte de raison, parce qu'elle est appuyée sur les phénomènes visibles qui manifestent les choses invisibles ; un acte de vertu, parce que les phénomènes n'amenant pas jusqu'à notre portée le fond mystérieux des choses qu'ils nous révèlent, l'âme a besoin d'un effort et d'un consentement pour y adhérer.

« La généralité des esprits n'a aucune peine à reconnaître ce qui est caché derrière les phénomènes de la nature. Pourquoi donc doute-t-on si aisément des vérités invisibles qui se manifestent par les phénomènes religieux ? Je serais tenté Messieurs, de vous demander si vous êtes bien sûrs qu'en effet la foi divine soit plus difficile que la loi naturelle. Vous vivez dans un siècle où la foi religieuse a subi parmi les peuples une déchéance incontestée, et vous vous persuadez que cet état de misère morale est l'état normal du genre humain ; c'est une erreur que l'histoire ne justifie pas. L'homme, Aristote l'a dit, est un animal religieux ; il a cru partout à la divinité, à ses communications privées et publiques avec les âmes et les empires, à l'efficacité de la prière, du sacrifice et du culte, à un avenir heureux ou malheureux au-delà du temps ;

il a cru à tout cela avec la dernière facilité, avec une imperturbable constance, non-seulement quand la religion était complaisante pour ses passions, mais depuis qu'elle les a humiliées et broyées ; non-seulement sous le règne d'Adonis et de Vénus, mais sous le règne sanglant de l'amour crucifié. »

A ceux qui, retranchés au rempart de leur incrédulité, poseront au prédicateur la question : Que faire pour croire ? il dira : Priez ; mais pour prier, ne faut-il pas la foi ! la foi commencée, reprendra-t-il, c'est-à-dire le doute. Cette foi commencée, vous ne l'arracherez pas aisément de votre cœur, Dieu l'y a rivée avec le diamant.

On peut longuement dissenter, longtemps écrire sur l'incroyance, rien de plus vrai, de plus consolant, de plus fraternel, ne sera dit sur ce sentiment qui, chez la grande majorité des esprits élevés et sincères, aboutit plutôt à une hésitation, un trouble, une incertitude qu'à une négation radicale.

Si l'humanité est, suivant l'expression de l'abbé Lacordaire, emportée dans ces deux courants contraires de la foi et de l'incroyance, c'est qu'elle reconnaît deux forces, l'une libre, indépendante, la raison, l'autre qui franchit les bornes en dedans desquelles la raison s'agite pour aller demander à la parole de Dieu une règle plus sûre de ses actions, la foi.

De ces forces, l'Eglise recherche l'alliance et ses docteurs proclament l'harmonie.

La raison humaine constituée d'une sorte de trinité de raisons, la raison des hommes de génie, la raison des hommes d'Etat, la raison populaire, s'est insurgée contre la doctrine catholique ; insurrection vaine contre une doctrine qui produit dans l'esprit humain plus qu'une certitude rationnelle.

La certitude que la doctrine de l'Eglise engendre n'est pas fondée sur l'évidence du raisonnement ; elle serait ainsi exposée à n'être que le patrimoine de la science ; elle est illettrée, mystique, c'est la certitude de l'enfant, de l'homme du peuple, du barbare, du sauvage, elle se produit avec une énergie exclusive du doute, résultat non de l'autorité enseignante de l'Eglise, mais de la foi, en la parole de Dieu dont l'Eglise a le dépôt.

A la même pensée Pascal a donné une expression plus profonde encore dans sa simplicité. Le cœur, dit-il, a ses raisons que la raison ne connaît pas, c'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison.

Quelle est donc la cause de cette hostilité de la raison humaine contre la doctrine catholique ? La voici :

La doctrine catholique rend hommages à la souveraineté humaine ; mais, en même temps, elle lui reconnaît des limites. Dieu seul est la véritable souveraineté. Contre la souveraineté humaine, dégénérant en tyrannie, se dresse la conscience catholique. De ce relèvement du pouvoir de la conscience, l'humanité, non l'Eglise, a été la bénéficiaire ; la souveraineté de la conscience, vis-à-vis

de la souveraineté humaine, c'est le pouvoir temporel, l'Eglise en face de l'Etat.

N'attendez pas, Messieurs, que dans un conflit possible de l'Eglise et de l'Etat, l'orateur sacré cherche la suprématie de l'une dans la diminution de l'autre ; si l'Eglise n'a point encore aperçu, parmi ses fils, un plus digne de défendre sa mère, l'Etat n'a rencontré nulle part un plus haut commentateur de ses devoirs et de ses attributions, nulle part l'homme d'Etat, un peintre dont le tableau ait offert une plus saisissante image à la patriotique admiration de ses concitoyens.

Regardez, je me trompe, veuillez écouter : « Dès les premiers temps, les fils d'Adam divisés en familles s'étaient dispersés sur la terre et en quelque manière que ce fût, ils avaient confié la souveraineté soit à une Assemblée soit à un homme, ou à une race, et par la constitution de la souveraineté, les familles s'étaient élevées à la qualité de Nation ou d'Etat. L'Etat, c'est l'homme à sa plus haute puissance ; l'Etat, c'est cette force morale qui siège à la frontière des peuples et qui en garde le territoire en forçant le respect des étrangers ; l'Etat, c'est la protection de tous les droits, de tous les devoirs ; c'est la justice vivante qui, à tout moment, veille sur des millions d'hommes, et fait que pas un de leurs cheveux ne tombe impunément ; l'Etat, c'est le sang qui a été versé depuis des siècles par un peuple ; ce sont ses ancêtres, son histoire, des batailles gagnées et

perdues ; c'est son drapeau sans taches, car alors même qu'il en a eu, nous ne les avouons jamais et c'est notre devoir que le drapeau national ne soit jugé que par Dieu. L'Etat, c'est l'unité et la solidarité d'une grande famille humaine. Ah ! oui, l'Etat, c'est une chose sublime et sacrée et le christianisme n'y a jamais touché. Il eût touché aux entrailles des nations, à la justice, à la paix, à la gloire, à l'unité, lui ! Ah ! ne le croyez pas ! Quand il est venu, il a trouvé la souveraineté humaine déshonorée par des excès, il l'a trouvée par terre entre des crimes, il l'a relevée et purifiée, il l'a ointe dans ses basiliques par la main de ses pontifes. Il a tenu Clovis sur le pavois, en lui donnant des leçons qui éveillaient dans l'esprit des peuples la confiance, le respect, l'amour. Il a créé la royauté chrétienne, et avec la fidélité, ce sentiment qui faisait qu'un enfant de sang royal était sacré par toute une nation et que le dévouement à Dieu ne se séparait pas du dévouement à l'Etat, il sortait de tous les cœurs un élan qu'exprimait ainsi le poète :

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

Le christianisme a donc travaillé pour l'Etat, il a travaillé pour la souveraineté humaine en vue de Dieu et de la patrie ; il a élevé l'homme d'Etat plus haut qu'aucune doctrine ne l'avait élevé. Et je m'assure que tout à l'heure, quand je commençais à parler, vous avez distingué à mon accent même

si j'estimais que ce fût si peu qu'un grand homme d'Etat. »

Ce n'était pourtant point le Père Lacordaire qui parlait ainsi. Le grand orateur n'avait point encore revêtu l'habit blanc, l'habit de la vérité, suivant son expression, mais, quel qu'il fût, son habit était celui de l'éloquence. L'éloquence, dit-il quelque part est le plus difficile de tous les arts et la prédication est, de tous les genres d'éloquence, le plus élevé. En l'écoutant, on se sentait porté vers ce sentiment. Il ajoute : « L'éloquence est fille de la passion ; créez une passion dans une âme et l'éloquence en jaillira par flots ; quiconque a aimé violemment quelque chose dans sa vie, a été inmanquablement éloquent, ne fût-ce qu'une fois ; l'éloquence est le son que rend une âme passionnée. »

La grandeur et la poésie de ces pensées ne laissent-elles pas dans l'effacement des conditions essentielles à l'éloquence ?

Ne vous récriez pas, Messieurs, ce n'est pas ma protestation personnelle que j'entends ici élever contre la définition de l'éloquence par l'éloquence elle-même, mais il ne m'est pas défendu, je crois, de me souvenir d'une autre définition que nos pères nous ont transmise, l'ayant apprise eux-mêmes d'un maître latin, dont aucun maître français ne fait oublier le beau langage : *Magna eloquentia sicut flamma, materiâ alitur et motibus excercitur, et urendo clarescit.* — La grande éloquence est une

flamme, elle a besoin d'excitation, d'aliments, elle éclaire en brulant.

Vous l'entendez, Messieurs, la passion, la flamme seule ne suffit pas ; sans aliments, sans excitation, elle va mourir en une fumée plus ou moins ténébreuse.

La pureté du foyer où elle prend naissance lui envoie sa lumière ; la santé des excitations et des aliments qu'elle reçoit, lui maintient son éclat.

Mais la flamme, la passion seule dans une âme, n'est-ce pas le spectacle vulgaire quotidien, la flamme brûlant et trop souvent consumant, sans l'éclairer lui-même, le cœur qui ne lui offre qu'une impure excitation, ou un stérile et grossier aliment,

La passion, a dit Montesquieu, fait sentir mais ne fait jamais voir.

Ai-je besoin de rappeler ici quelles nobles excitations, quels généreux aliments entretenaient la grande éloquence du Père Lacordaire et la chargeaient de cette électricité dont les vigoureuses secousses allaient remuer les plus indifférents.

Si la flamme du missionnaire éclairait le monde catholique, la foi, cette grande Vestale chrétienne, en attisait l'incorruptible foyer, alimenté sans cesse par les trésors qu'y jetaient, à l'envi, l'histoire, la philosophie ancienne et moderne et tout d'abord la théologie.

Telles sont les sources vivifiantes de l'éloquence du Père Lacordaire.

Voilà la flamme évangélique qui a embrasé son

âme, en a fait jaillir l'éloquence par flots continus, voilà l'amour violent qui l'a fait, non pas une fois, mais cent fois, immanquablement éloquent.

Il a été la personnification, l'incarnation, non pas seulement de l'éloquence sacrée, mais de l'éloquence envisagée dans son acception la plus générale.

Les avertissements que lui donnait le grand orateur de la tribune et du barreau partent de trop haut sans doute pour que j'essaie une critique de ces grands conseils du talent et de l'amitié ; ils ne sauraient diminuer en moi cette impression que la défense des intérêts humains eût évidemment offert un moins vaste domaine aux recherches de cet esprit si curieux des hautes vérités ; mais les ressources illimitées de son imagination, l'exubérance de cette nature si ardemment généreuse se fussent à la barre des juges de la terre manifestées dans des accents non indignes de ceux que le Père Lacordaire fit entendre dans la Basilique sacrée.

Non pas, Messieurs, que je veuille soumettre à l'Académie une thèse originale et nouvelle dont la faiblesse de mes efforts ne ferait sans doute que mieux montrer l'inanité ; à savoir l'unité de l'éloquence, et l'aptitude de ceux qui la possèdent à traiter avec une égale supériorité les sujets profanes ou sacrés sur lesquels ils auraient à la répandre.

Certes, des exemples ont éclaté à nos yeux : de l'éloquence de la tribune et de l'éloquence du bar-

reau, confondant sur une seule organisation leurs plus précieux avantages ; mais comme elles offrent entre elles certains côtés par où elles se touchent, leur rencontre dans le même orateur ne saurait affirmer la thèse de l'unité de l'éloquence dans ses applications les plus variées.

Cependant de l'étude comparative de l'éloquence de la chaire et de l'éloquence du barreau pourrait naître une recherche utile. Leur communauté d'origine, mais les conditions différentes d'existence de chacune d'elles, leurs modes divers d'action pourraient offrir des points de repère, et des jalons fixant la route à parcourir. Cette étude, à peine Labruyère lui-même l'a-t-il tentée.

Il établit un parallèle entre la fonction de l'avocat et le ministère du prédicateur, abaissant quelque peu le second vis-à-vis du premier.

Il condamne le prédicateur à marcher dans les chemins battus où il ne s'empare de l'intérêt de ses auditeurs que grâce à l'intérêt même des questions capitales qu'il touche.

L'avocat, au contraire, suivant le moraliste, trouve son propre soutien dans la variété de ses causes, l'inattendu des faits nouveaux.

La Bruyère, il est vrai, pour préparer le triomphe de la thèse qu'il poursuit, évoque la figure mondaine d'un prédicateur que le siècle de Louis XIV vit paraître, et que celui de Louis XV emporta, sorte d'abbé de cour, ayant conservé, de l'austérité du prêtre, le vêtement, chargeant sa mémoire

de quelques oraisons émanées d'une source commune où tout le monde puise, tirant son éloquence bien plus de la vigueur de ses poumons que de l'ontion évangélique.

Aussi le parallèle de l'avocat et du prédicateur conduit-il La Bruyère à un de ces contrastes vers lesquels le portait le jeu de son esprit : j'ose dire, c'est de l'avocat qu'il parle, qu'il est dans son genre ce qu'étaient dans le leur les premiers hommes apostoliques. Aussi en même temps conclut-il « qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider, plus aisé de mal prêcher que de mal plaider », puisque immédiatement La Bruyère ajoute « qu'il paraît plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

La Bruyère ne produisit ni sermon ni plaidoirie ; la compétence de ses appréciations n'en est pas diminuée, pas plus que celle du public qui ne porte aucune robe.

Permettez cependant à celui qui en porte une, puisqu'il ne s'agit ici que de mal prêcher ou mal plaider, de faire apparaître son modeste avis et de ne point se rallier au sentiment que le grand observateur semble n'avoir pas pris le soin exact de justifier.

Est-ce parce que le prédicateur puise où tout le monde puise, qu'il paraît plus facile de mal prêcher que de mal plaider ? Mais l'avocat ne puise-t-il donc qu'à des sources nouvelles, ne se nourrit-il que de sa propre substance ? Cette nouveauté des faits, cette diversité des événements, trop souvent com-

pensée par leur vulgarité, sont-elles autre chose qu'une forme nouvelle, un décor varié, une mise en scène plus ou moins pompeuse des intérêts grands ou petits, mais toujours les mêmes, que les accidents ou les passions de la vie amènent à la barre de la justice ?

Atteindre le mauvais, soit que l'on prêche, soit qu'on plaide, m'a toujours paru présenter les mêmes facilités.

Dans la chaire comme à la barre, c'est là un but auquel prédicateurs ou avocats nous pouvons également prétendre.

Un moyen cependant existe de le manquer, c'est une timidité excessive qui, nous faisant muets, ne nous laisse pas même la faculté d'être mauvais.

Vainement le prédicateur foulera-t-il des chemins battus, l'avocat fraiera-t-il une sente nouvelle ; l'un endormira la piété de ses fidèles, l'autre moins heureux fatiguera, quelquefois sans pouvoir l'endormir, l'attention de ses juges. Car, parcourir les chemins battus est aisé ; moins aisé y trouver ce que les devanciers n'avaient point vu, en élargir les horizons, répandre la lumière, le rafraîchissement aux tournants obscurs et aux arides montées de la route.

Le savant qui, à l'aide de son télescope, parcourt les voies éthérées, promène aussi sa vue dans des chemins que bien d'autres regards ont explorés ; l'heure vient où sa passion de recherche triomphe, et fait tomber le bandeau qui dérobaient l'étoile aux investigations antérieures.

Le plus érudit des croyants a demandé à la science, à l'histoire, à la philosophie le secret de leur résistance à la vérité révélée, et après le leur avoir arraché, il a, dans l'Église même, élevé sur leurs communes assises, un temple radieux où savants, historiens et philosophes viendront peut-être au soir de la vie chercher un refuge contre les ténèbres du doute.

Dans l'édification de ce monument, dans les nouveautés de cette sainte entreprise, le Père Lacordaire n'inspira-t-il point parfois une instinctive appréhension à ceux qui, l'entendant, croyaient assister à un cours de philosophie religieuse ?

Quelques-uns peut-être se sont demandé si les hardiesses de ce magnifique langage n'allaient point devenir des témérités incompatibles avec l'inflexible tradition.

Mais sa curiosité, quelque sacré qu'en fût l'objet, et surtout parce qu'il était sacré, acceptait sans difficulté le joug des règles immuables devant lesquelles l'Église courbe tous les fronts ; sa philosophie éclectique ne le mit jamais aux prises avec sa croyance, malgré cet admirable mélange de David et de Platon dont ses plus belles exhortations nous offrent la surprenante communauté.

C'est bien en elles qu'il entre du sublime, dirait Labruyère ; aussi après les avoir entendues, n'eût-il pas ajouté : qui peut traiter le sublime ?

A cette hauteur, l'éloquence en effet paraît être le plus difficile de tous les arts, et de tous les

genres d'éloquence, la prédication le genre le plus élevé.

C'est aussi la conclusion du grand moraliste, à qui il semble « plus difficile de bien prêcher que de bien plaider. »

Je laisse à l'Académie le soin d'opter : appelé au scrutin, je déposerais un bulletin blanc, en pensant que l'amour de l'étude, la contemplation des grands modèles ne suffit pas à surmonter les obstacles qui ferment les avenues de l'éloquence dans la chaire ou à la barre ; qu'il y faut cette flamme allumée au sein des privilégiés, jetant ses éclairs sur des harangues sacrées ou profanes, échappées aux lèvres d'un Lacordaire ou d'un Berryer.

Parents d'idées, presque toujours alliés de sentiments, ils ont été les deux grands représentants de l'éloquence de la chaire et du barreau.

Un parallèle de ces deux grandes figures réclamerait une étude approfondie, mais je ne serai désavoué par aucun, en disant que si la connaissance et l'amour de son Dieu ont prêté à l'un des accents supérieurs à l'humanité, l'amour de son roi qu'il confondait dans l'amour de la France, a mis au cœur de l'autre un souffle dont la puissance a communiqué cinquante ans durant à son pays les plus nobles et les plus fortifiantes émotions.

C'était aussi l'amour de son pays, la charité la plus profondément fraternelle qui, chez le Père Lacordaire, était, pour ainsi parler, le support

terrestre, mais non fragile, de son prosélytisme religieux.

Ses discours sur les devoirs et le droit de la propriété, sur la liberté de l'Italie et de l'Église, nous révèlent en lui un citoyen à la hauteur du prêtre.

Dans la propriété qu'il appelle la lumière du genre humain, il voit le berceau de la liberté humaine, la sauvegarde de tous nos droits et de tous nos devoirs, le corps même de la patrie, puisque sans la propriété, la patrie n'a plus de sol, et par conséquent plus de lien. Parlant de la liberté de l'Église et de l'Italie, sous quels grandioses et nouveaux aspects ne considère-t-il pas la vocation de l'Église, qu'il dénomme la libératrice du genre humain ?

C'est le fils de Dieu, dit-il, qui a introduit dans le monde la liberté civile, et avec elle la liberté politique qui n'est qu'une participation de chaque peuple à son propre gouvernement ; c'est le christianisme qui a définitivement élevé le droit au-dessus de la force. Quelles plus vraies définitions ont été données de l'autorité et de la liberté ?

« L'autorité est une partie de la liberté comme le devoir rentre dans le droit par une corrélation manifeste, parce que le droit d'un homme entraîne nécessairement le devoir d'un autre ; c'est pourquoi les chartes civiles aussi bien que les grandes chartes évangéliques consacrent en même temps le droit et le devoir, la liberté et l'autorité. Toute

main qui les sépare les anéantit, et jamais un peuple qui ne les veut pas au même titre, ne sera capable de devenir un peuple libre. »

Je ne connais pas de commentaire plus vrai de ces deux grands termes du problème que les nécessités sociales proposent aux méditations des hommes d'État.

Ce n'est pas devant vous, Messieurs, qu'il convient d'insister sur l'importance de ces belles et pures définitions ; mais ne semble-t-il pas opportun de se les rappeler ?

La rectitude des idées a une intime affinité avec la rectitude des expressions.

La forme emporte le fond, dit un vieil adage qui me semble aujourd'hui sortir du prétoire pour étendre son empire sur notre pays.

Les mots se confondent si naturellement avec les idées, celles-là surtout qui portent en elles le caractère de la généralisation, qu'un incontestable service à rendre aux hommes emportés dans leur courant, est de fermement préciser l'étendue, la portée, la limite de leurs domaines : l'autorité, la liberté ; avant de s'inscrire sur la bannière de l'une ou de l'autre, il faut savoir ce que renferment les plis de chacune d'elles. Combien se sont égarés pour n'avoir pas su reconnaître le signe qui les dénonçait, n'ayant conçu dans des formules vagues et flottantes que de trompeuses impressions. Les uns se jettent désespérément dans les bras de l'autorité et lui demandent le salut, dussent-ils

l'aller chercher jusque dans les abaissements de la servitude volontaire ; les autres, dédaigneux de toute règle, surtout de celle que le passé nous a transmise, réclament de la liberté des franchises tellement nouvelles, que l'on se demande si le sens du mot n'a pas subi une transformation qui déconcerte la grammaire.

Enfants, nous apprenons des mots, plus tard nous soulevons le voile plus ou moins transparent qui recouvre leur signification, c'est la recherche de l'idée. Si, dans ce haut apprentissage, nous avons considéré la relation vraie du mot à l'idée, nous avons ainsi préparé l'application la moins décevante de l'une à l'autre, et assuré leur bien-faisant avènement dans les réalités de la vie.

L'idée juste, sortant de la définition vraie du mot, exerce donc son énergique et salutaire influence sur les vicissitudes de nos destinées, et plus d'un doit à la saine, virile et intelligence des grands mots sa conduite applaudie par la raison à travers les grandes choses.

Liberté, autorité, propriété, patrie ; sans doute, c'est dans le domaine religieux que le Père Lacordaire les a plus spécialement envisagées, c'est sous le jour des révélations sacrées qu'il en a considéré l'entente et les manifestations.

Mais, transplantées dans le domaine civil, ces définitions si fermes et si généreuses, ces grandes figures si majestueusement reproduites, n'auraient à subir ni modification, ni retouche.

Tracées de main de citoyen par un saint prêtre,
l'auguste image de la Patrie grandit presque à nos
yeux par la sévère splendeur des traits sous lesquels
l'apôtre nous la représente.

Pénétrant le sens intime de l'autorité et de la
liberté, il démontre leur accord méconnu de tant
d'esprits ; avec la hardiesse d'une conviction désin-
téressée de tout ce qui n'est pas le service de son
Dieu et de son pays, il les unit dans le passé et
l'avenir du christianisme, et sa parole retentissant
dans les âges demeurera le ciment inaltérable de
l'alliance de la cité des hommes avec la cité de
Dieu.

DEUX VIRGILIENS AU XVI^E SIÈCLE

Par M. DE BEAUSSIRE.

(Séance publique du 30 Décembre 1877).



Si, dans l'antiquité grecque, Homère fut constamment l'objet d'un culte, on peut dire que, dans le monde latin, il en a été de même de Virgile. Dès son vivant, il se vit célébré par les poètes contemporains, et pour ne citer que le plus illustre, les stances qu'Horace adressait au vaisseau de Virgile partant pour Athènes, sont, en même temps que la plus affectueuse de ses inspirations, le témoignage sensible, quoiqu'indirect, d'une admiration suprême.

Sic te Diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium; finibus Atticis
Reddas incolumem, precor,
Et servas animæ dimidiâ meæ,

Ainsi, que la Déesse à Chypre souveraine,
— Astres brillants, que les frères d'Hélène,
Que le père des vents, les tenant enchaînés,
Hors l'Iapyge aux souffles fortunés,
Te dirige, ô vaisseau, toi qui nous dois Virgile,
Dépôt commis à ton flanc trop fragile !
Remets-le sain et sauf au bord Athénien,
Conserve-moi ce cœur moitié du mien.

Le culte Virgilien fut-il interrompu pendant les longues heures de ténèbres qui précédèrent la civilisation du Moyen-Age ? On peut en douter : les monastères furent alors le refuge des lettres, et on peut penser que, dans plus d'un de ces saints asiles, une lampe continua toujours de brûler devant l'autel du divin poète. Toujours est-il certain que lorsque les institutions féodales eurent donné à la société du Moyen-Age une forme assez stable et assez régulière pour permettre à la civilisation nouvelle un plein épanouissement, Virgile reprit possession d'une admiration indiscutée, et c'est alors que Dante le prend pour guide de son pèlerinage dans le Purgatoire et dans l'Enfer.

S'il en fut ainsi aux moments les plus ascétiques de l'histoire, à quelle ardeur ne dut pas s'élever l'enthousiasme des lettrés à l'époque de la Renaissance où triompha la splendeur de la forme ? Comment au temps de Michel-Ange et de Raphaël, de Jean Goujon et de Cellini, celui qui parmi les poètes est par excellence le peintre et le ciseleur, n'aurait-il pas été goûté jusqu'à l'adoration ? Aussi voyons-nous qu'il est continuellement cité alors,

notamment par Montaigne, et que, dès 1560, il était traduit en vers français par Loys Desmasures.

En ce même temps vivaient à Vire, en Basse-Normandie, deux frères jumeaux, Robert et Antoine Lechevalier, sires d'Aigneaux ou d'Agneaux. Ces deux jumeaux qui étaient des lettrés, vécurent toujours ensemble ; ils travaillèrent en commun toute leur vie, et leur œuvre principale fut de traduire Virgile ; ils moururent à peu d'intervalle l'un de l'autre : Robert en 1590 et Antoine en 1592 ; ils étaient nés en 1550.

Vire avait déjà produit au quatorzième siècle Olivier Basselin, le célèbre père du genre de poème que nous appelons vaudeville. Du même sol procédait Clément Marot, dont le père, poète aussi, était né près de Caen.

En 1555, naissait à Caen Malherbe, dont les d'Aigneaux sont ainsi contemporains et compatriotes, et qui ne dédaigna pas de s'exercer aussi à la traduction poétique.

A la même époque florissaient encore Regnier, de Chartres ; Belleau, de Nogent-le Rotrou ; du Bellay, de Léré en Anjou, et Ronsard, né à Vendôme, tous imitateurs ou traducteurs des anciens.

L'occident de la France semblait donc être alors le pays des Muses.

Robert et Antoine Lechevalier avaient étudié ensemble, à Paris, les lettres et la médecine ; à Poitiers, le droit ; puis ensemble ils étaient rentrés

au giron natal pour s'adonner exclusivement aux lettres et surtout à la poésie.

Outre Virgile, ils traduisirent Horace, mais avec un succès moindre.

Cela ne semble pas surprenant. Nos deux poètes, je parle des traducteurs, étaient d'une organisation malade, et souffraient d'infirmités précoces : leurs morts prématurées en furent la conséquence. Virgile est le poète des êtres souffrants ; lui aussi fut d'une santé délicate et n'atteignit pas non plus la vieillesse. Comme il a connu la souffrance, il a des entrailles pour toutes les infortunes et pour tous les genres de douleurs ; c'est lui d'ailleurs qui dans un vers célèbre a remarqué que nos propres maux nous apprennent à compatir aux misères des autres. Horace, au contraire, est le poète des heureux. Génie essentiellement païen, épicurien par tempérament, il n'est au fond qu'un égoïste aimable. Bien loin de connaître la souffrance, chez lui l'amour ignore même l'accent pénétrant de la tendresse. Si l'interprète des plaintes de Didon abandonnée est le poète de l'amour, l'amant volage de la volage Lydie n'est que le chanteur du plaisir. La veine des d'Aigineaux n'était pas là.

La première édition de leur Virgile parut en 1582. Elle eut du succès, et dès 1585, elle était réimprimée avec dédicace au roi Henri III.

Nous voyons de nos jours des exemples très fréquents de collaboration littéraire. Non-seulement des drames et des vaudevilles, des comédies et

des opéras sont nés d'une paternité multiple, mais aussi des romans et des poèmes.

Ces associations étaient plus rares autrefois. Cependant, au dix-septième siècle, il arriva un jour que deux grands génies s'unirent pour une petite œuvre. Molière, pressé par le désir impatient d'un roi qui n'attendait pas, emprunta le secours de Corneille. Il s'agissait de la tragi-comédie-ballet de *Psyché*, à laquelle Quinault vint aussi apporter un petit contingent de fadeurs apprêtées en couplets. On sait exactement quelle fut la mise de chacun dans cette association, et, si on l'ignorait, une lecture un peu attentive suffirait pour la préciser. Quoique le tragique, principal auteur de la pièce, apparaisse là sous une sorte de métamorphose, comme un lion qui se fait colombe, il y conserve sa marque ; à son roucoulement on sent qu'il saurait rugir. Si Molière, auteur du prologue et du premier acte, y demeure le peintre vrai des sentiments humains, Corneille, à qui appartiennent les quatre actes suivants, y fait parfois chanter idéalement les accents les plus délicats de la passion. Quant à Quinault, sa tâche fut de rimer pour le ballet le jargon de la galanterie du temps ; il s'en acquitta scrupuleusement.

On se rend plus facilement compte de la composition que de la traduction à deux. On choisit à deux un sujet ; on en imagine à deux les développements ; on discute et on arrête ensemble le plan de l'ouvrage ; on s'en partage ensuite l'exécution, chacun se chargeant des parties qui conviennent le

mieux à ses aptitudes ; enfin on procède à une révision en commun. — Dans une traduction, pas d'invention, pas de plan ; il ne reste que l'exécution. On comprendrait que deux collaborateurs se fussent partagé Virgile, les *Bucoliques* par églogues, les *Géorgiques* et l'*Enéide* par chants. Mais alors ce ne serait plus à proprement parler une traduction en commun. On saurait aisément reconnaître ce que chacun aurait traduit ; car, même en traduction, chaque écrivain a sa touche.

Mais il semble qu'une fraternité étroite ait poussé nos deux traducteurs à fondre leur travail dans une unité absolue, et qu'ils aient mis le lecteur et le critique au défi de les séparer l'un de l'autre. Une affection mutuelle absolue et constante entre deux être humains ne serait donc pas tout à fait un rêve, et sa chaleur pourrait s'élever, du moins entre des jumeaux, jusqu'à la plus intime fusion des esprits ! Il est permis de se figurer les deux frères tantôt se succédant, tantôt se mêlant dans la tâche commune, puis se révisant de même ensemble, sans susceptibilité, ni jalousie, et produisant ainsi une œuvre non pas impersonnelle, mais d'une personnalité unique, parce que les deux collaborateurs semblent n'avoir eu qu'une seule et même âme animant un double corps, comme l'âme de chacun de nous anime à la fois des membres doubles.

Dans une lecture faite à la Société des Lettres et des Beaux-Arts de Cannes, un professeur, M. l'abbé Lalanne, a remis en lumière la Virgile des

deux frères Lechevalier, et tout en qualifiant le français dont ils se servent de « jargon étrange, ridicule et parfois inintelligible », il entreprend de prouver qu'ils sont néanmoins supérieurs aux traducteurs modernes les plus renommés. Il en conclut que, comme instrument de traduction, ce jargon avait plus de puissance efficace que notre langue actuelle.

Comparant la traduction des d'Aigneaux pour les *Églogues* à celle de Langeac, pour les *Géorgiques* à celle de Delille, pour l'*Enéide* à celle de Barthelemy, et prenant à cet effet pour exemples des morceaux choisis parmi les plus célèbres, il juge les deux traducteurs du seizième siècle constamment supérieurs à leurs émules modernes.

Il est impossible de ne pas relever tout d'abord dans ces appréciations une contradiction sensible. Comment un jargon étrange, ridicule et inintelligible, peut-il, dans l'interprétation d'un poète aussi accompli, aussi élégamment parfait que Virgile, l'emporter non-seulement sur la froide versification d'un Langeac, et sur la facture artificielle d'un Barthelemy, mais aussi sur la diction savante, châtiée, parfois même inspirée de Delille, et du Delille si vanté des *Géorgiques* ?

C'est qu'évidemment quand M. l'abbé Lalanne a voulu caractériser le langage poétique des frères d'Aigneaux, son expression a de beaucoup outre-passé sa pensée.

Ce langage est tout simplement le français du

seizième siècle en province. Pendant que nos deux Virgiliens jumeaux l'employaient naïvement dans leur petite ville à une studieuse et fidèle représentation de leur poète préféré, Malherbe s'exerçait à Paris à épurer cette même langue, à la façonner, claire, correcte, régulière et polie, à l'usage de la cour et de la ville, et il en faisait sortir l'idiome poétique du dix-septième siècle, dans lequel Boileau, son continuateur, devait célébrer son œuvre. Mais cette langue devenue plus élégante, plus noble et surtout plus compréhensive, mais trop élaguée, trop dépouillée de ses luxuriantes frondaisons, allait se trouver désormais hors d'état de rivaliser d'énergie, de souplesse et de grâce avec les idiomes grec et latin, comme elle l'avait fait entre les mains doctes et légères de Jacques Amyot.

Il n'y a sur ce point, depuis un demi-siècle, qu'une seule voix dans la critique. « Je tiens pour certain, écrivait déjà M. Doudan en 1839, que le dix-septième siècle a détruit la vraie langue française. Il en a fait une demoiselle tout d'une venue, serrée dans un corset, parlant toujours du même ton ; tandis que la pauvre fille, au seizième siècle, était vive, simple, courant dans les prés, cueillant des fleurs, les jetant pour courir après les oiseaux. Tantôt riant, tantôt pleurant sur tous ses petits chagrins, elle disait tout ce qui lui passait par la tête, et toutes ses paroles étaient variées et colorées comme ses pensées. Son teint et ses traits n'étaient pas plus mobiles que la mobilité de son

langage, suivant la diversité de ses impressions. Mais MM. de Port-Royal ayant eu le bonheur d'appliquer la géométrie à la langue française, nous avons eu l'élégante correction de M. de Jouy, de M. Jay, et autres oiseaux d'un plumage absolument uniforme. »

Il semble donc, pour revenir à M. l'abbé Lalanne, que de ses deux jugements, le premier doit être réformé, et il ne sera peut-être pas sans intérêt de déduire les motifs qui peuvent faire confirmer le second.

Mais il convient d'abord de s'entendre sur le genre de mérite qui détermine la supériorité d'une traduction.

A ne considérer que l'élégance de la diction, il est bien clair que les frères d'Aigneaux ne sauraient l'emporter sur Delille. Mais si le mérite suprême d'un traducteur est la fidélité, ce sera autre chose. Et n'oublions pas que la fidélité, quand on traduit un poète, ne consiste pas uniquement à rendre exactement le sens de la pensée, mais à reproduire aussi le sens et les effets des mots ; car, dans un poème, comme dans toute œuvre d'art, le caractère essentiel n'est pas dans le fond, mais dans la forme. Il ne faut donc omettre aucune métaphore ni aucune épithète caractéristique ; il faut représenter tout intention, toute nuance de style, toute hardiesse ou tout artifice de langage que fait découvrir une étude attentive de l'original, alors même qu'il n'en résulterait pas une beauté.

Si le traducteur fidèle ne néglige aucun des ornements de son texte, il s'abstient avec non moins de scrupule de le parer d'ajustements nouveaux. Tout l'original et rien que l'original, voilà la vraie fidélité.

Quand il s'agit de l'antiquité, pour qui travaille un traducteur que son poète a passionné ? Pour lui-même d'abord. Epris des beautés de son modèle, il trouve un plaisir pénétrant dans les efforts, énergiques ou caressants, par lesquels il essaie de s'en rendre maître ; cette lutte qui le fait avancer de plus en plus dans l'intimité d'un génie sympathique est pleine de charmes et de jouissances. Quels sont ensuite les lecteurs auxquels il se propose de plaire ? Sont-ce les simples curieux qui, ne pouvant lire l'original, désirent seulement se faire une idée de la matière du livre ? Non, ce sont les hommes d'étude, les littérateurs en état de comparer la traduction au texte, les dilettantes de l'antiquité, qui, comme les spectateurs d'un combat, prennent un intérêt mêlé de plaisir à une généreuse lutte et applaudissent, en connaissance de cause, aux étreintes serrées, adroites ou vigoureuses. De ceux-là seuls il attend son succès : seuls juges compétents de sa fidélité, ils décideront, par leur témoignage, de la destinée de son œuvre.

Si donc cette fidélité est le mérite des frères d'Aigneaux, c'est avec raison que M. l'abbé Lalanne leur accorde la préférence même sur le Delille des Géorgiques.

Pour permettre d'en juger, de tous les morceaux importants cités par M. l'abbé Lalanne, je me bornerai à extraire la célèbre comparaison d'Orphée pleurant Eurydice à Philomèle pleurant ses petits. Elle ne comprend dans le texte que cinq vers qui sont dans toutes les mémoires:

Qualis populeæ mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus quos durus arator
Observans nido implumes detraxit: at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mœstis latè loca questibus implet.

Voici la traduction des frères d'Aigneaux :

. Pareil à Philomèle
A l'ombre d'un peuplier soupirant sa querelle
Pour ses petits perdus que du nid épié
Implumes le rustique a ravis sans pitié.
Mais elle à lamenter passe la nuit entière,
Et, sur la verte branche assise, réitère
Une chanson piteuse, et fait les lieux prochains
Largement retentir de ses douloureux plaints.

Tout n'est pas sans doute, pour le lecteur d'aujourd'hui, également heureux dans ces vers. Le mot *querelle* n'est plus usité dans le sens de *plainte*, *querela*. *Implumes* pour traduire *implumes*, encore sans plumes, n'est pas resté dans la langue, qui n'a pas non plus conservé à *piteux* le sens de *plaintif*. Mais pour la fidélité, cette traduction défie toute comparaison. Rapprochons-la du texte :

Pareil à Philomèle (*qualis Philomela*)
A l'ombre d'un peuplier (*populeæ sub umbra*)
soupirant sa querelle
Pour ses petits perdus (*mœrens amissos queritur fœtus*)

que du nid épié
Implumes le rustique a ravi sans pitié
(*quos durus arator*)

Observans nide implumes detraxit)
Mais elle à lamenter passe la nuit entière
At illa

Flet noctem)
Et sur la verte branche assise (*ramoque sedens*)
réitère
Une chanson piteuse (*miserabile carmen Integrat*)
et fait les lieux prochains
Largement retentir de ses douloureux plaints.
(*et mæstis latè loca questibus implet*).

On n'est pas plus littéral ; rien d'ajouté, rien de retranché ; les mots traduisent les mots ; les idées et les images se suivent dans le même ordre. Seulement les mots substitués aux mots de Virgile n'ont ni la même élégance ni la même sonorité : ce sont les notes de sa musique, mais frappées sur un instrument imparfait.

Est-on curieux de comparer à cette traduction celle de Delille ?

La voici :

Telle, sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore
Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore.

A première lecture, et séparés du texte, ces vers coulants et faciles peuvent sembler jolis, même d'un sentiment délicat. Soumis au creuset de la réflexion, et placés en regard de l'original, tout y

paraît faux ou infidèle. On y voit la simplicité remplacée par l'apprêt, et la sensibilité par la sensiblerie.

Nuit obscure est ridicule ; d'ailleurs le rossignol chante aussi par les nuits claires.

Attendrit la nature appartient à un jargon philosophico-sentimental que Virgile ne parla jamais ; le *durus orator* de Virgile n'est pas un *oiseleur inhumain*, c'est le rustique sans pitié des d'Aigineaux ; la *furtive* main glissée dans le nid fait image, mais c'est une image fausse, car le rustique sans pitié dénichant des petits oiseaux n'avait pas besoin, au temps de Virgile, d'agir furtivement ; les tendres fruits que l'amour fit éclore appartiennent encore à la fausse sentimentalité ; enfin le dernier vers :

Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore,
employé tout entier pour rendre le seul adjectif *implumes*, en force le sens, et n'augmente pas au fond l'intérêt, car il rajeunit trop les petits et pour la mère et pour l'oiseleur.

Enfin c'est encore une grave infidélité que d'avoir transporté de la fin au commencement le tableau de Philomèle pleurant toute la nuit, assise sur la branche, et faisant retentir au loin ses chants plaintifs ; c'est en effet le côté saisissant de la comparaison et la transition pour revenir à Orphée. Les d'Aigineaux se sont bien gardés d'une pareille erreur.

Certainement leur traduction sent le travail et

l'effort ; mais cet effort, dans sa tension, ne porte point à faux, et ils n'ont pas essayé de déguiser la faiblesse de leur instrument par des agréments opposés à la simplicité magistrale du texte.

Eh bien, c'est ainsi, si je ne me trompe, qu'il faut traduire les grands poètes, et c'est aussi le système qui prévaut aujourd'hui ; car en cela encore le dix-neuvième siècle semble se rapprocher du seizième, avec lequel il présente tant d'autres analogies, dont quelques-unes ne sont pas avantageuses pour notre pays.

En vain on répétera que notre idiome verbeux ne peut imiter la concision antique, que dès lors il faut suppléer à ce mérite par une diction aisée et coulante ; qu'il faut bien ajouter à des textes trop serrés les compléments que réclame le besoin de clarté particulier à l'esprit français, et retrancher au contraire tout ce qui peut heurter les délicatesses modernes. Notre temps, épris de vérité et de couleur locale, n'admet plus ces timidités ; il veut la fidélité, prêt, en sa faveur, à pardonner toutes les hardiesses. Il ne veut pas qu'on lui travestisse les anciens ; il ne veut pas qu'on substitue à ce qu'ils ont écrit il y a deux mille ans, ce qu'ils auraient pu écrire s'ils avaient vécu en 1670, en 1789 ou en 1877.

Ce besoin d'exactitude dans la traduction n'est qu'une des faces de l'esprit général de recherche et d'investigation rigoureuse que le régime de l'observation scientifique a introduit dans toute

espèces d'études, et qui, en dehors du progrès des sciences proprement dites, a donné l'essor à la critique historique et à l'archéologie.

En naîtra-t-il de nouvelles traductions en vers que l'on puisse qualifier de chefs-d'œuvre ? Ne nous en flattons pas. Les chefs-d'œuvre littéraires ne naissent que d'une inspiration libre et spontanée, incompatible avec le labeur nécessairement servile de la traduction. Dans celle-ci une certaine inspiration est sans doute nécessaire ; mais forcément retenue et comprimée ; c'est l'exercice du faucon captif, qui sent néanmoins ses ailes, et qui, une fois instruit, les déploiera vigoureusement et utilement dans le libre espace.

N'espérons pas trop non plus rencontrer dans le temps présent des traducteurs épris, vouant leur vie entière comme les frères d'Aigueaux, à l'interprétation d'un poète, fût-ce Virgile. Ces existences calmes, renfermées dans l'étude, confinées dans une petite ville ou dans un cloître, ne sauraient se produire ni se soutenir dans notre atmosphère embrasée. De nos jours, tout s'agite ; les nations elles-mêmes se déplacent : on s'élance fiévreusement de l'Occident à l'Orient et de l'équateur aux pôles. Il semble que les plus antiques et les plus austères refuges soient eux-mêmes emportés dans ce mouvement, et que le monde moral en ressente le vertige.

Portons donc encore une fois le regard sur ces figures sympathiques des deux jumeaux de Vire,

avant de leur jeter cet adieu qui s'envoie à tout ce qui disparaît pour ne plus renaître ; que l'on dit à la fleur qui passe, à la neige qui fond, au nuage qui s'envole, à la flamme qui s'éteint, au chant qui cesse, à la lecture qui finit.

Ils ont vécu ensemble ensemble, ils ont travaillé ensemble, ils se sont aimés en frères, et l'union, on peut dire l'unité, de ces deux âmes poétiques, si sensibles au charme de Virgile, à qui n'échappa aucune des beautés profondes du poète des douleurs, a dû être un sentiment à part, une inclination mutuelle inconsciente, d'une essence délicate et supérieure, et comme une sorte d'inflorescence merveilleuse, anormale, et unique. Il semble voir sur un fond d'azur leurs figures nimbées d'or se donner la main agenouillées devant Virgile, et l'on est tenté de leur crier au nom des Académies : « Anges de la traduction, Antoine et Robert, priez pour nous. »

EN LISANT ANACRÉON ET THÉOCRITE

Par M. GUSTAVE LE VAVASSEUR.

(Séance publique du 30 Décembre 1877).



J'ai l'âge qui chargeait Boileau ; depuis trois ans
Je porte sur mon dos onze lustres pesants,
Mais je reviens sans cesse au passé chimérique
Et broute à belles dents les fleurs de rhétorique.
Écolier volontaire et régent à la fois,
Je me donne et je fais mes devoirs d'autrefois :
Passable en version, je me crois fort en thème,
Je compose en latin, je compose en grec même ;
Maraudeur solitaire aux classiques vergers,
Je me plais à lutter avec les vieux bergers,
Et, fort persuadé de mon propre mérite,
Après Anacréon je traduis Théocrite ;
Parfois, l'amour du grec nous rend encor plus vains,
Je fais lutter entre eux les athlètes divins ;
Dans le savant concert qui charme mes oreilles
Je suis juge et partie et crois faire merveilles.

A ces doux jeux hier encor je me plaisais ;
Anacréon chantait en grec, je traduisais :

« Cupidon cueille des roses ; (1)
Une abeille qu'il ne voit
Lui pique le bout du doigt.
Le long des phalanges roses
Sentant un cruel tourment,
Amour pleure amèrement ;
Près de Vénus, à Cythère,
Il s'empresse de courir,
— Oh ! là, là, je vais mourir,
Par la piqure, ô ma mère,
D'un serpent des plus méchants
Qu'on appelle abeille aux champs,
— Si l'aiguillon d'une abeille,
Dit Vénus aux doux attraits,
Fait des blessures pareilles,
Songe à celles que tu fais,
Amour, en lançant tes traits. »

« Amour volait du miel ; jalouse de ses droits, (2)
L'abeille lui piqua le bout de tous les doigts.
Il souffre, il souffle en vain sur sa main, puis s'envole,
Va se plaindre à Vénus : c'est une bestiole,
Une abeille, ô maman ! comment un animal
Aussi petit peut-il faire un aussi grand mal ?
Vénus sourit : est-il, abeille que vous êtes,
Blessure comparable à celles que vous faites ? »

Apollon, dans le temps qu'il était roi-pasteur
De ce conte charmant dut être l'inventeur ;
Il dictait en chantant la fable qu'ont écrite
Anacréon d'abord, ensuite Théocrite.
Qui fut meilleur disciple et sut, plus à propos
Sur le thème broder la musique des mots ?
Plus que l'art, la critique est ici difficile,
Mais je ne sais pourquoi le berger de Sicile

(1) Anacréon. Od. XL.

(2) Théocrite. Idyl XIX.

Nous dépeint Cupidon, venu l'on ne sait d'où
Dérobant un rayon de miel comme un filou ;
Le vieillard de Téos connaissait mieux les choses,
Son petit dieu s'égare en butinant des roses,
On n'est pas un larron pour cueillir une fleur ;
L'amour est un fripon et non pas un voleur.

Mais j'évoque aujourd'hui vos ombres glorieuses
Poètes, pour parler de choses sérieuses ;
Je veux, analysant la lèvre qui sourit
Au-delà de la lettre interroger l'esprit.
Vieux Grecs, Anacréon, Théocrite, vous êtes
Des enchanteurs divins, de doux et grands poètes,
Et l'écolier rêveur, au sein de son ennui,
Se sent par vos accords fasciné malgré lui.
Nul devant la Sicile et la Grèce ravie
N'a chanté mieux que vous la Nature et la Vie.
Mais c'est tout ; connaissant la Forme et la Beauté
Vous ne soupçonnerez pas leur immortalité ;
Vous jouissiez des biens présents et la Mort même
Était pour vous un fait et non pas un problème.

« Vieux, mais beau, sa lèvre est une rose, où le vin (1)
A déposé sa pourpre et son parfum divin,
Cupidon prend pitié de son âme brûlante
Et guide par la main sa marche chancelante. »

Le vieil Anacréon voulait mourir debout,
Aimer, boire, chanter et rire jusqu'au bout,
Et, comme il l'avait fait pendant sa vie entière,
Cueillir au jour le jour les fleurs de la matière

« Je n'ai souci du pouvoir (2)
Ni de l'or du roi de Garbe.
J'aime à sentir, j'aime à voir
Un doux parfum dans ma barbe,

(1) Anacr. Od. XLI.

(2) Anacr. Od. XV. — Od. XLVII.

J'aime à parer mes cheveux
D'une couronne de roses,
J'aime à croire.... mais je veux
Jouir de ces douces choses ;
Du présent il faut user,
Qui sait si demain la fièvre
Ne viendra pas se poser
Entre ma coupe et ma lèvre ?

« Dansez, jeunes amoureux,
Dancez, vieillards, bon courage !
Les pieds lourds, les blancs cheveux
Ont beau dire qu'on est vieux,
Dansons, le cœur n'a pas d'âge. »

Certes, le vieillard grec a, sans obscurité,
A l'âme dénié son immortalité ;
Il ne respecta point ses dernières années
Et fut, jusqu'à la fin, sous ses roses fanées
Un matérialiste endurei.

Qu'en sait-on ? (1)

Un seul jour, mais un jour il a changé de ton.

« Autour du front et des oreilles
Je n'ai plus que des cheveux blancs,
De la grâce des jeunes ans
Je n'ai plus rien, mes dents sont vieilles ;
Je m'en vais quitter la douceur
De la vie aimable et charmante,
Aussi souvent je me lamente,
Je vois le Tartare et j'ai peur,
Le ténébreux aspect de l'autre
Par où l'on descend chez la Mort
Donne à réfléchir quand on entre,
Nul n'a trouvé par où l'on sort. »

Anacréon, voyant la Mort, cesse de rire.

(1) Anac. Od. LVI.

Le poète n'est pas seulement une lyre,
Ce n'est pas même un cygne au plumage éclatant
Qui sonne sa fanfare et qui meurt en chantant;
Qu'il soit Grec ou Latin, d'Athènes ou de Rome,
C'est plus qu'un instrument de concert, c'est un homme;
C'est un homme, et son âme en voyant le trépas
Se pose un grand problème et ne le résoud pas.
Saisi d'un effroi vague il hésite, il regarde;
Et, lorsqu'il a le temps d'aviser, il prend garde.

Théocrite, je veux aussi t'interroger.
J'écoute ce que dit Thyrsis, le vieux berger :

« Pour complaire aux pasteurs, pour charmer les bergères. ⁽¹⁾
Commencez vos chansons, commencez, Muses chères.....
Le sourire à la lèvre et l'amertume au cœur,
Vénus vient à Thyrsis : reconnais ton vainqueur,
Dit-elle, il a réduit les âmes les plus fières,
— Commencez vos chansons, commencez, Muses chères, —
Thyrsis lui répondit : va chercher des autels
Ailleurs, Vénus, opprobre et fléau des mortels,
De mon soleil couché j'entrevois les ténèbres,
Le mal d'Amour me suit dans les ombres funèbres,
Je tombe de l'Amour aux enfers.... finissons,
Muse chère à Thyrsis, finissons nos chansons. »

Certes, la note est faible et la pensée obscure,
Mais nous sommes bien loin du néant d'Epicure,
Et dans cet « orque » vague, indéfini séjour
Où l'on ressent encor la douleur et l'amour,
La Muse de Thyrsis peut-être entrevoit-elle
La véritable fin de son âme immortelle.

« L'Espoir est aux vivants, le désespoir aux morts » ⁽²⁾
Dit plus loin Corydon ; pourtant, aux sombres bords,
L'ami qui se dévoue et meurt fidèle, espère

(1) Théocrit. Thyrsis. Passim.

(2) Théocr. Les pâtres. Id. Aidès).

Longtemps entendre encore un écho de la terre.

« O puissant Jupiter, affranchi du trépas,
Dit-il, Dieux immortels qui ne vieillissez pas,
Puisse dans deux mille ans, sur le rivage sombre
D'où l'on ne revient plus, venir vers moi quelque ombre
Et me dire : sur terre on se souvient toujours

Parmi les jeunes gens, de vos tendres amours. »
Théocrite souvent a ses dieux sur la terre ;
Pourtant son Jupiter vaut bien celui d'Homère.
Alcmène a cru pouvoir un instant oublier
Ses jumeaux endormis au même bouclier,
Mais Junon, qui veut perdre Hercule enfant, envoie
Deux serpents qui dans l'ombre ondulent vers leur proie;
Hercule va périr ; Jupiter qui voit tout,
Réveille les enfants et remplit tout-à-coup
Le palais de lumière afin qu'on voie Hercule (1).
Êtreindre à son loisir l'obstacle ridicule
Et prouver qu'étouffer des serpents est un jeu
Pour l'enfant au berceau quand il est fils d'un Dieu.
Ce Dieu qui voit, protège et donne la lumière
Domine de bien haut les sens et la matière.
Théocrite, âme simple, est-ce que tu rêvais
Quelque chose au-delà du monde où tu vivais ?
Il a beau voir sauter les chèvres par douzaines
Chanter l'*Oarystis* et les *Syracusaines*,
Sur la flûte de Pan soupiner des accords
Soumettre sa pensée aux caprices du corps,
Dans le cœur nébuleux du poète on devine
A de certains éclairs l'étincelle divine,
Qui, faute de pouvoir éclairer l'horizon,
Échauffe doucement les murs de sa prison ;
Toujours par quelque fente on voit luire la flamme,
Et même quand elle est endormie, on sent l'âme.

(2) Théocr. Hercule enfant. Id. H. Chez Augias.

Le poète, en broutant l'herbe tendre et les fleurs
Se fatigue, il aspire à des festins meilleurs ;
La sève de la vie et les chères exquisés
Ne peuvent assouvir toutes ses gourmandises,
Il n'est pas saoul d'aimer pour avoir un seul jour
En frémissant trempé ses lèvres dans l'Amour ;
La Muse cesserait de chanter si, comme elle,
Elle ne sentait pas que l'Âme est immortelle.

30 décembre 1877.



OUVRAGES REÇUS PAR L'ACADÉMIE

Pendant l'année 1877.

I. Du Ministère de l'Instruction publique.

Revue des Sociétés savantes. — Mai à Déc. 1876.

II. Du Ministère de l'Agriculture et du Commerce.

Description de machines et procédés pour lesquels des brevets d'invention ont été pris sous le régime de la loi du 5 Juillet 1844. — 11^e série. T. XII.

III. De la Chambre de Commerce d'Amiens.

Chambre de Commerce d'Amiens. — Installation de la Bourse de commerce d'Amiens. 18 Novembre 1877. — Amiens. 1877. T. Jeunet. In-8°.

IV. De la Préfecture de la Somme.

Département de la Somme. — Conseil général. — Session d'Août 1876. Rapports du Préfet et de la Commission départementale. — Procès-verbaux des délibérations. — Amiens. 1876. O. Sorel. 2 vol. in-8°.

V. De l'Administration municipale d'Amiens.

Ville d'Amiens. — Commission municipale instituée par l'arrêté préfectoral du 29 Juin 1877 en remplacement

du Conseil municipal suspendu. — Bulletin des séances. — Juillet-Août, 1877, n° 1. — Amiens. 1877. V° Lambert-Caron. 1 vol. in-8°.

VI. Des Sociétés françaises.

Société linnéenne du nord de la France. Bulletin mensuel. N°s 55 à 66.

Bulletin du Comice agricole de l'arr. d'Amiens. n°s 137, 138, 139, 140, 141.

Bulletin de la Société académique de Laon. T. xxi.

Société des Sciences et Arts de Vitry-le-François. T. vii.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. 1848-1849. T. viii. — 1850. 2° trim. — 1851. 1^{er}, 2° 3° trim. — 1852-1853-1854-1856. T. ix. — 1858. 2° tr. — 1863-64. T. ix. — 1869-70, T. xii. — 1871-72. T. xiii. — 1874. 4° tr. — 1875. 4° tr. — 1876. 3-4° tr.

Archives de l'Agriculture du nord de la France, publiées par le Comice agricole de Lille. Nov. 1876.

Bulletin du Comice d'Abbeville. 1876. n° 12. 1877. N°s 1 à 11.

Bulletin de la Société archéologique du midi de la France. Séance du 21 Mars au 4 Juillet 1876 inclus. — 11 Juillet 1876 au 13 Mars 1877 inclus.

Mémoires de la Société archéologique du midi de la France. T. xi. Liv. 3. 4.

Annales de la Société linnéenne de Lyon. — 4° série. T. xii.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. — Classe des Sciences. T. xxi-xxii. — Classe de Lettres. xvii.

Maitre Jacques, Journal de la Société d'Agriculture du dép. de la Charente-Inférieure. — 1862. Mars-Juin. — 1864. Mars. — 1866. Février. Mars. — 1868. Janvier. Février. Juillet. — 1869. Février. Août. Septembre. —

1873. Novembre. Décembre. — 1874. Janvier. Septembre. Décembre. — 1876. Juillet. Août. Sept. Oct. Nov. Déc. — 1877.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand. T. xvii. xviii.

Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau. — 2^e série. T. v.

Bulletin trimestriel de Comice agricole, horticole et forestier de l'arr. de Toulon. — 1876. N^{os} 2. 4. — 1877. N^{os} 1. 2.

Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon. Années 1874-1875.

L'Agronome praticien, Journal de la Société d'Agriculture de l'arrond. de Compiègne. N^{os} 5. 6.

Journal d'Agriculture de la Côte-d'Or. 1876.

Société d'Agriculture, de Commerce et d'Industrie du dép. du Var. — 7^e série. T. iii. Liv. 1. 2.

Société industrielle d'Elbœuf. — Bulletin des travaux. 1876. N^{os} 1. 2.

Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans. — 1876. 4^e tr. — 1877. 1. 2 trim.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon. — 3^e série. T. ii. iii.

Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales. — T. xix et xxii.

Bulletin de la Société industrielle d'Amiens. — xiv. 5. 6. — xv. 1. 2. 3. 4.

L'Agriculteur du centre, Journal de la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts de la Haute-Vienne. — T. xvi.

Bulletin de la Société académique de Brest. — 2^e série. T. iii.

Annuaire de la Société Philotechnique. — Année 1876.

Bulletin de la Société industrielle et agricole d'Angers.
— 2^e sem. 1876. — 1^{er} et 2^e trim. 1877.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie. —
1876. N^{os} 2. 3. 4. — 1877. 1. 2. 3.

L'Académie de Marseille, ses origines, ses publications,
ses archives, ses membres, avec 4 planches de sceaux et
de médailles. Par M. l'abbé Darsy. — Marseille. 1877.
1 vol. in-8^o.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts
du dép. de la Haute-Saône. — 3^e série. T. vii.

Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de
Bar-le-Duc. — T. i à vi.

Bulletin de la Société archéologique et historique du
Limousin. — T. xxiii. 2^e liv. — T. xxiv.

Institut des Provinces. — Trimestriel, n^o 3.

Recueil des travaux de la Société libre d'Agriculture,
Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure. — 4^e série.
T. ii.

Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de
France. — 4^e série. T. vi. vii.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres
et Arts de Marseille. — Années 1874-1876.

Bulletin de la Société d'Études scientifiques et archéo-
logiques de la ville de Draguignan. T. x.

La Thiérache, Bulletin de la Société archéologique de
Vervins. — T. i. ii. iii. iv.

Recueil des Jeux floraux. 1877.

Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Toulouse.
— T. x. F. 11 à 15. — 1876-77. 1^{re} fasc.

Recueil des Publications de la Société nationale havraise
d'études diverses. 1874-1875.

Mémoires de la Société académique d'Archéologie,
Sciences et Arts du dép. de l'Oise. — T. ix. 3^e partie.

Bulletin de la Société des sciences historiques et natu-
relles de l'Yonne. — 2^e sem. 1876. — 1^{er} sem. 1877.

Annales de la Société académique de Nantes. 1876.

Mémoires de la Société des sciences naturelles et historiques, des Lettres et des Beaux-Arts de Cannes et de l'arr. de Grasse. — T. v.

Bulletin de la Société des sciences naturelles et historiques de l'Ardèche. — N. 10.

Bulletin de la Société linnéenne de la Charente-Inférieure. — N^{os} 1. 2.

Mémoires de la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille. — 3^e série. T. xiv. — 4^e série. T. iii.

Société d'Agriculture, des Belles-Lettres, Sciences et Arts de Rochefort. — Travaux. — Années 1875-76.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar. 1875-76.

Société académique des Sciences, Arts, Belles-Lettres, Agriculture et Industrie de Saint-Quentin. — 3^e série. T. xiv.

Société des Amis des Arts du dép. de la Somme. — Explication des ouvrages de peinture, dessin, sculpture, gravure, architecture exposés dans la cour intérieure du Musée de Picardie le 9 Juillet 1876. — Catalogue. — Amiens. 1876. H. Yvert. 1 vol. in-12.

Société des Amis des Arts du dép. de la Somme. — Notice sur l'exposition de 1876. — Amiens. 1877. H. Yvert. 1 vol. in-12.

Société des Amis des Arts du dép. de la Somme. — 23^e exposition. 1877. — Catalogue. — Amiens. 1877. Delattre-Lenoel. 1 vol. in-12.

Société de médecine légale de France fondée le 10 Février 1868. — Bulletin. Tome iv. 2^e fasc.

Mémoires de la Société académique du dép. de l'Aube. — 3^e série. T. xiii.

Mémoires de l'Académie du Gard. Année 1875.

Mémoires de l'Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen. 1877.

Annales de l'Académie de Macon. — T. xiv-xv.

**Mémoires de la Société d'Agriculture et des Arts du
dép. de Seine-et-Oise. — 3^e série. T. ix.**

Bulletin de la Société historique de Compiègne. T. iii.

**Précis analytique des travaux de l'Académie des
Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen pendant l'année
1875-1876.**

**Répertoire des travaux de la Société de statistique de
Marseille. — Tome xxxviii.**

**Mémoires de la Société d'Agriculture, Commerce,
Sciences et Arts du département de la Marne. — Année
1875-76.**

**Mémoires de l'Académie de Stanislas. 1876. — 4^e série.
Tome ix.**

**Extrait des travaux de la Société centrale d'Agriculture
du dép. de la Seine-Inférieure. Année 1876.**

**Annales de la Société d'Agriculture, Histoire naturelle
et Arts utiles de Lyon. — 4^e série. Tome viii.**

**Bulletin de la Société d'Agriculture de l'arrondissement
de Mayenne. — 17^e année. 1876.**

VII. Des Sociétés étrangères.

**Proceedings of the Boston Society of natural history.
Vol. xvii. Part. iii. iv. — Vol. xviii. Part. i. ii.**

**Memoirs of the Boston Society of natural history.
Vol. ii. Part. iv. N^{os} ii. iii. iv.**

**Occasional Paper of the Boston Society of natural
history. n. The Spiders of the United States by N. Mar-
cellus Hentz. 1 vol. in-8^o.**

**Annual report of the Board of Regents of the Smithso-
nian Institution.. for the year 1875. — Washington. 1876.
1 vol. in-8^o.**

**Annual report of the United States geological and
geographical Survey of territories embracing Colorado and
parts of adjacent territories : being a report on progress of**

the exploration for the year 1874. By F. V. Hayden. — Washington. 1876. 1 vol. in-8°. Cart.

Der Kongelige norske Frederiks Universitets Aarsberetning for Aaret 1874..... for Aaret 1875.

Ferhandlinger... Aar. 1874. — Aar. 1875.

On some remarkable forms of animal life from the great deeps of the Norwegian coast. — II. Researches on the structure and affinity of the genus *Brisinga*, based on the study of new species: *Brisinga coronata*, by G. O. Sars. — Christiania. 1875. 1 vol. in-4°.

Windrosen des Siidlichen Norwegens. Mit der Goldmedaille kônig Carls xv belohnte. Abhanlung von C. de Sene. — Christiania. 1876. 1 vol. in-4°.

Études sur les mouvements de l'atmosphère, par C. M. Guldberg et H. Mohn. — Christiania. 1876. In-4°.

Norway. Art of the present time. Painting and Sculpture. — Christiania. 1876. In-8°.

Enumeratio insectorum norwegicorum fasciculus II, catalogum coleopterorum continens. Auctore H. Siebke. — Christiania. 1875. 1 vol. in-8°.

Pflanzen geographische Karte über das Königreich Norwegen, von D. F. C. Schrübeler. — Christiania 1875. 4 f. in-fol.

VIII. Des Auteurs.

Gustave Le Vavasseur. — Dans les herbages. — Les échos suisses. — Le curé de Saint-Gerebold. — Les amours de Jacqueline. — Paris. 1877. Plon. 1 vol. in-18.

Catalogue numismatique, archéologique et historique de Van Peteghem. I. II. — Paris, 1874-75. 2 vol. in-8°.

L'impôt du capital devant la Chambre des Députés. — Discours de M. Ménier et réponse de M. Rouvier et de M. Léon Say, Ministre des Finances. — Paris. 1876. 1 vol. in-16.

Gustave Le Vasseur. — *Inter amicos*. — Paris. 1876. Plon. 1 vol. in-18.

Analyse critique d'un livre intitulé : *Les temps nouveaux* par M. Nadault de Buffon. Par M. Justin Bellanger. — Meulan. 1876. Masson. In-8°.

Des pronostics de la qualité des récoltes tirés de la floraison du blé. Par Bidart. — Paris. In-8°.

Ernest Prarond. — *Les Pyrénées, Paysages et impressions*. 1867-1876. — Paris. 1877. Lemerre. 1 vol. in-18.

L'arbre vert en Picardie. — Son emploi avantageux dans les terrains calcaires accidentés. Par Alfred Decrept. Nouv. éd. — Amiens. 1877. Jeunet. In-8°.

Publication du *Progrès médical*. — De l'échange des gaz dans la caisse du tympan. — Considérations physiologiques et thérapeutiques. Par M. le Dr Lævenberg. — Paris. 1877. In-8°.

Antiquités et monuments du département de l'Aisne. Par Edouard Fleury. — 1^{re} partie. — Paris. 1877. Claye. 1 vol. in-4°.

Opportunité des traitements hydriatiques pendant la période menstruelle. — Préceptes et formules à appliquer. Par Paul Delmas. — Paris. 1877. Germer-Baillière. in-8°.

Vocabulaire des symboles et des attributs employés dans l'iconographie chrétienne. Par l'abbé J. Corblet. — Paris. 1877. Baer. 1 vol. in-8°.

De l'état de la météorologie en France. Par Albert Piche. — Clermont. 1876. Mont-Louis. In-8°.

Théodore Vibert, candidat à l'Académie française. — Notice sur sa vie et ses œuvres. Par Arsène Thévenot. — Paris. 1877. Chérié. In-8°.

Alfred Neymarck. — *Colbert et son temps*. — Paris. 1877. Dentu. 2 vol. in-8°.

Relation de l'expédition suédoise de 1876 au Yénesséi

(voie de terre). Par Hj. Théel. Avec une carte. — Upsal. 1877. Edquist. 1 vol. in-8°.

Elégies de Tibulle traduites en vers français par Eugène Yvert. — Amiens. 1877. H. Yvert. 1 vol. in-8°.

Boves et ses Seigneurs. Etude historique sur la commune de Boves. Par A. Janvier. — Amiens. 1877. A. Douillet et C°. 1 vol. in-8°. Pl.

Ricerche fisico-chimiche sui differenti stati allotropici dell' idrogeno. Note del dott. Donato Tommasi. — Milano. 1877. In-8°.

Souvenirs du Congrès scientifique du Havre. Par M. L. Charles Quin. Havre. 1877. 1 vol. in-18.

La Société d'Émulation d'Abbeville. — Rapport du Président (M. Ernest Prarond) au Ministre de l'Instruction publique. — Fondation de la Société. — Notice historique. — Nombre des Membres ; les Présidents. — Nombre de volumes publiés et indication des Mémoires les plus importants. — Abbeville. 1877. C. Paillart. In-8°.

Ernest Prarond. — La défense politique. Second appendice au journal d'un provincial pendant la guerre. — Abbeville. 1871-1877. — Amiens. 1877. Prevost-Allo. T. Jeunet. 1 vol. in-18.

Etude philologique et liturgique sur les noms de baptême et les prénoms des chrétiens. Par M. l'abbé J. Corblet. — Paris. 1877. Baer. 1 vol. in-8°.

IX. Publications périodiques.

Revue de l'Art chrétien. 1876.

Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord et des pays voisins. — 1876. Déc. — 1877. N° 1 à 11.

Le Livre d'or, organe des Sociétés de Prévoyance, de

Bienfaisance, d'Émulation et de Progrès agricoles, industriels et artistiques. 1^{re} année. N. 1. 2. 3. 4. 5.

Le Sauveteur, Moniteur du courage et des belles actions. 12^e année. N. 8. 9. 10. 11. 12.

TABEAU

DES

MEMBRES DE L'ACADÉMIE

AU 31 DÉCEMBRE 1877.

BUREAU ET OFFICIERS DE L'ACADÉMIE

MM. Gustave DUBOIS, *Directeur.*
L'abbé GRAMPON, *Chancelier.*
DE BEAUSSIRE, *Secrétaire-perpétuel.*
GARNIER ✻, *Archiviste-Trésorier.*
MAGNE, ✻, *Secrétaire-adjoint.*

MEMBRES TITULAIRES

DANS L'ORDRE DE RÉCEPTION

MM.

- 21 Juin 1837. GARNIER ✻, Professeur, Conservateur de la Bibliothèque communale.
- 25 Juin 1842. DAUPHIN, ✻, Conseiller honoraire à la Cour d'appel.
- 13 Févr. 1847. G. DE FORCEVILLE, ancien Banquier, Statuaire.
- 24 Janv. 1851. DAUSSY, Conseiller à la Cour d'appel.
- 11 Févr. 1854. DENEUX (Jules), ✻, Président de la Société Philharmonique.
- 12 Janv. 1856. MANOEL, ✻, propriétaire.
- 10 Mai 1859. VION, ancien Chef d'Institution.
- 13 Juin 1862. MOLLET (Vulfran), ✻, Manufacturier, Président de la Chambre de Commerce d'Amiens.

MM.

- 25 Juillet 1863. **LENOEL**, ✱, Docteur en Médecine.
25 Juillet 1863. **HERBET**, ✱, Docteur en Médecine.
14 Mai 1864. **PONCHE**, Négociant, Président de la Société industrielle.
31 Déc. 1864. **DAUPHIN (Albert)**, ✱, Avocat, ancien Maire d'Amiens,
Sénateur, Président du Conseil général.
30 Nov. 1866. **MOULLART**, Avocat, Docteur en Droit.
18 Juillet 1869. **DE BEAUSSIERE**, ✱, ancien Conservateur des forêts.
23 Juillet 1869 **LELEU**, Censeur au Lycée.
12 Janv. 1872. **RICHER**, Docteur en Médecine.
25 Avril 1872. **DUPONT (Edouard)**, ancien Pharmacien.
26 Avril 1872. **DE PUYRAIMOND (Alfred)** ✱, ancien Officier de marine.
24 Mai 1872. **DUSEVEL (Hyacinthe)**, Membre de la Société des Anti-
quaires de Picardie.
28 Juin 1872. **VERNE (Jules)** ✱, Homme de lettres.
14 Févr. 1873. **ROGER**, Membre de la Chambre de commerce d'Amiens.
23 Mai 1873. **PEULEVÉ**, Docteur en Médecine.
8 Janvier 1873. **DUBOIS (Gustave)**, Avocat.
12 Févr. 1875. **OBRY (Ernest)**, Avocat.
25 Juin 1875. **BARIL (Gédéon)**, Homme de lettres.
14 Janv. 1876. **CRAMPON (l'abbé)**, Chanoine titulaire.
26 Janv. 1876. **CUÉRARD**, ✱, Inspecteur au chemin de fer du Nord.
14 Avril 1876. **MAGNE**, ✱, Inspecteur des lignes télégraphiques.
21 Déc. 1877. **DUBOIS DE JANCIGNY**, ✱, Directeur des Contributions
indirectes.
-

MEMBRES HONORAIRES

DE DROIT.

MM.

Le Premier PRÉSIDENT de la Cour d'appel.

Le PRÉFET de la Somme.

M^{sr} l'ÉVÊQUE d'Amiens.

Le MAIRE d'Amiens.

Le PROCUREUR-GÉNÉRAL près la Cour d'appel.

L'INSPECTEUR de l'Académie universitaire.

MEMBRES HONORAIRES

ELUS.

MM.

DUROYER, ✻, ancien Maire d'Amiens, à Amiens, ancien titulaire.

ALEXANDRE, O. ✻, Docteur en Médecine à Amiens, ancien titulaire.

GAND (Edouard), Dessinateur industriel, ancien titulaire.

HENRIOT, ✻, Membre du Bureau de bienfaisance, ancien titulaire.

FUSTEL DE COULANGES, ✻, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris, ancien titulaire.

GUILLON, ✻, Ingénieur, ancien titulaire, à Montmorency.

BOHN, Professeur de philosophie, id. Paris.

KOLB, Directeur de l'Usine des produits chimiques de Lille id. Lille.

DECAÏEU (Auguste), juge de paix à Albert, ancien titulaire,

MM.

HARDOUIN, Conseiller à la Cour d'appel de Douai, ancien titulaire.

POIRÉ, Professeur de Physique et de Chimie au Lycée Bonaparte, ancien titulaire, à Paris.

CORBLET (l'Abbé), ✱, Chanoine honoraire d'Amiens, ancien titulaire, à Versailles.

DUVAL (Raoul), ✱, Premier Président honoraire à la Cour d'appel à Bordeaux, sénateur, ancien titulaire.

BELIN-DELAUNAY, Professeur d'Histoire au Lycée de Bordeaux, ancien titulaire.

DE QUATREFAGES DE BRÉANT, ✱, Membre de l'Institut à Paris

DE MARSILLY ✱, Ingénieur des Mines, Directeur des Mines d'Anzin, ancien titulaire, à Anzin.

FLEURY, ✱, Recteur de l'Académie de Douai.

TIVIER, Doyen de la Faculté des lettres de Dijon, id.

WATEAU ✱, ancien avocat général, id. à Paris.

HENNEBERT, O. ✱, Commandant du Génie à Fontainebleau, ancien titulaire.

ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

MM.

MACHART, ✱, Inspecteur général en retraite des Ponts et
Chaussées à Paris.

HEOQUET, Docteur en médecine, à Abbeville.

MARCOTTE, Bibliothécaire, à Abbeville.

DU SOUICH, ✱, Inspecteur général des Mines, à Paris.

VERET, Docteur en médecine, à Doullens.

LEFILS (Florentin), Homme de lettres, à Abbeville

FREERAND, ✱, ancien Préfet, à Paris.

V. DE BEAUVILLÉ, ancien magistrat à Montdidier.

J. LEFEBVRE, Archiviste de la Société d'Emulation, à
Abbeville.

HUARD (Adolphe), Homme de lettres, rue Dauphine, 5,
à Paris.

COURET-POULARD, ✱, ancien Membre du Conseil
général, ancien Maire d'Abbeville, ancien Député à
l'Assemblée nationale.

DUPARQUE, ✱, Docteur en médecine, à Paris.

BERNARD Conseiller à la Cour d'appel de Dijon, ancien
titulaire.

MILLIEN (Achille), à Beaumont la Ferrière (Nièvre).

DE VROIL, homme de lettres à Paris.

DE GUERLE, ✱, Trésorier-payeur-général à Nancy.

LE PELLETIER, ✱, Procureur à la Cour de cassation.

EGGER, ✱, Membre de l'Institut, à Paris.

MM.

PIEDAGNEL, ✱, Homme de lettres, à Paris.

DE VALOIS, ✱, Consul de France à Buénos-Ayres.

DR RAINEVILLE, (Vicomte), ✱, Membre de l'Assemblée nationale.

DE LONGPERRIER, ✱, Membre de l'Institut, à Paris.

LE VAYASSRUR (Gustave), à la Lande-de-Lougé, canton de Briouze (Orne).

LARTIGUE, Ingénieur au chemin de fer du Nord, à Paris.

PRAROND, Membre du Conseil général, à Abbeville.

DECROOS, Avocat, à Béthune.

FAUCON, Docteur en médecine, professeur à la Faculté libre.

CARNAULT, professeur, ancien titulaire, à Paris.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le tome IV de la 3^e série.

	Pages
NOTE sur l'ancienne chapelle de Notre-Dame de Brebière, par M. DAUSSY.	1
L'INDUSTRIE des LAINES, par M. PONCHE.	31
DES TRANSPORTS AVANT LE CHEMIN DE FER, par M. GUÉRARD.	53
SOUVENIR DE VOYAGE, par M. DE PUYRAIMOND.	113
LE GÉNIE DE LA FRANCE ET GRESSET, par M. Eugène YVERT.	131
RAPPORT de M. LE VAVASSEUR, sur le buste de SANSON.	143
DISCOURS de réception de M. DE JANCIGNY.	152
RÉPONSE de M. MOULLART.	175
DISCOURS D'OUVERTURE de la séance publique par M. MOULLART.	185
RAPPORT de M. Eugène YVERT, secrétaire perpétuel.	209
LE P. LACORDAIRE, par M. Gustave DUBOIS.	221
DEUX VIRGILIENS AU XVI ^e SIÈCLE, par M. DE FEAUSSIRE.	247
EN LISANT ANACRÉON, par M. LE VAVASSEUR.	253
OUVRAGES reçus par l'Académie.	271
TABLEAU des Membres de l'Académie.	281
TABLE des matières du tome IV de la 3 ^e série.	291

Amiens. — Imp H. YVERT, rue des Trois-Cailieux 64.



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 04889 7717

Filed by Preservation CIC 



